OTTAWA.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/almanachdesmuses1821pari

ALMANACH DES MUSES

POUR 1821.

CINQUANTE-SEPTIÈME ANNÉE.

On trouve aux mêmes adresses un Assortiment complet d'Almanachs et de Livres de Piété, de diverses reliures et dans le goût le plus moderne.

Almanach
DES MUSES

AN MDCCCXXI.

A PARIS

Chez LE FUEL, *Libraire, Editeur*

Rue St Jacques, N° 54

616619
11. K. 35

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les amis des lettres ont eu à déplorer cette année la mort de M. Vigée, Editeur de l'*Almanach des Muses*. Poète aimable, critique judicieux et formé à l'école de Gresset, dont ses écrits rappellent à-la-fois la grace et la correction, personne ne pouvait, mieux que lui, veiller sur le dépôt de nos richesses poétiques, et ouvrir les portes du temple du Goût aux jeunes Auteurs qu'il instruisait de ses conseils et de son exemple.

Le nouvel Éditeur de l'*Almanach des Muses* n'a ni son talent ni les mêmes titres à la confiance du public : il s'ef-

forcera d'y suppléer par son zèle. Heureux s'il peut contribuer à ranimer le culte des Muses ! Déjà un grand nombre de nos littérateurs les plus distingués lui ont ouvert leurs portefeuilles. Il les en remercie, et il espère, aidé par eux, soutenir l'honneur d'un Recueil qui compte bientôt soixante années de succès, et qui fut toujours regardé comme les archives du Parnasse Français.

J.-G.

Paris, ce 1er Décembre 1820.

CALENDRIER

POUR L'ANNÉE 1821.

JANVIER 1821.

Nouv. Lune le 4.
Prem. Quart. le 11.
Pleine Lune le 18.
Dern. Quart. le 26.

lun	1	CIRCONC.
mar	2	s Basile
mer	3	*ste Gen.*
jeud	4	s Rig. *V.*
ven	5	s Sim.-St.
sam	6	EPIPHAN
DIM	7	s Théau.
lun	8	s Lucien
mar	9	s Furcy.
mer	10	s Paul, h.
jeud	11	s Théod.
ven	12	s Ferjus
sam	13	s Hilaire
DIM	14	s Félix
lun	15	s Maur, a.
mar	16	s Guill.
mer	17	s Antoin.
jeud	18	Ch. S. P.
ven	19	s Sulpice
sam	20	s Sébast.
DIM	21	ste Agnès
lun	22	s Vincent
mar	23	s Ildeph.
mer	24	s Babylas
jeud	25	Cnv. S. P.
ven	26	ste Paule
sam	27	s Julien
DIM	28	s Charl.
lun	29	s Fr. de S.
mar	30	ste Bathi
mer	31	s Pierre.

FÉVRIER.

Nouv. Lune le 2.
Prem. Quart. le 9.
Pleine Lune le 17.
Dern. Quart. le 25.

jeud	1	s Ignace.
ven	2	PURIFIC.
sam	3	s Blaise
DIM	4	s Philéas
lun	5	ste Agat.
mar	6	les 5 Pl.
mer	7	s Romu.
jeud	8	s Jean M.
ven	9	ste Apol.
sam	10	ste Scho.
DIM	11	s Séver.
lun	12	ste Eulal.
mar	13	s Lézin, é
mer	14	s Valent.
jeud	15	s Faustin
ven	16	ste Julien
sam	17	s Onésim
DIM	18	*Septuag.*
lun	19	s. Moys.
mar	20	s Eucher.
mer	21	s. Pépin.
jeud	22	C. s P. à A.
ven	23	s Mérault
sam	24	s Mathias
DIM	25	*Sexages*
lun	26	s Alexan.
mar	27	ste Honor
mer	28	s Romain

Ep. XXVI. | Lettr. D. G.
Nom. d'or. 17. | Cyc. s. 10

MARS.

Nouv. Lune le 4.
Prem. Quart. le 10.
Pleine Lune le 18.
Dern. Quart. le 26.

jeud	1	s Aubin.
ven	2	s Simpli.
sam	3	ste Cun.
DIM	4	*Quinq.*
lun	5	s Drausin
mar	6	ste Colet.
mer	7	*Cendres*
jeud	8	s Jean D.
ven	9	ste Franç
sam	10	s Doctro.
DIM	11	*Quadra*
lun	12	s Paul, é.
mar	13	ste Euph
mer	14	*Q.-Tems*
jeud	15	s Longin
ven	16	s Abrah.
sam	17	ste Gert.
DIM	18	*Reminis*
lun	19	s Joseph.
mar	20	s Joachi.
mer	21	s Benoît
jeud	22	s Pôl, év.
ven	23	s Victor.
sam	24	s Simon.
DIM	25	ANN. *Oc.*
lun	26	s Ludger
mar	27	s Rupert
mer	28	s Gontr.
jeud	29	s Eustase
ven	30	s Rieule.
sam	31	ste Balbi.

AVRIL.

Nouv. Lune le 2.
Prem. Quart. le 9.
Pleine Lune le 17.
Dern. Quart. le 25.

DIM	1	*Lætare.*
lun	2	s F. de P.
mar	3	s Rich. é.
mer	4	s Ambr.
jeud	5	s Vinc.
ven	6	s Prud.
sam	7	s Hégés.
DIM	8	*La Pass*
lun	9	s Gauthi.
mar	10	s Macair
mer	11	s Léon, p
jeud	12	s Jules, p
ven	13	*La Comp*
sam	14	s Tiburc.
DIM	15	*Rameau*
lun	16	s Fructu
mar	17	s. Anicet
mer	18	s Parfait
jeud	19	s Elphège
ven	20	*V. Saint*
sam	21	s Ansel.
DIM	22	PAQUES
lun	23	s. Georg.
mar	24	s Marcel.
mer	25	s Marc.
jeud	26	s Clet, P.
ven	27	s. Polic.
sam	28	s. Vital.
DIM	29	*Quasim.*
lun	30	s Eutrop.

MAI.

Nouv. Lune le 1.
Prem. Quart. le 8.
Pleine Lune le 17.
D.Q.le 24. N.L.le 31.

mar	1	s Jac. sP.
mer	2	s Athana
jeud	3	Inv.S.C.
ven	4	ste Mon.
sam	5	Con.s A.
DIM	6	s. J.P.L.
lun	7	s Stanisl.
mar	8	s Désiré.
mer	9	s Grégoi
jeud	10	s Gord.
ven	11	s Mamert
sam	12	s Nérée.
DIM	13	s Servais
lun	14	s Bonif.
mar	15	s Isidore.
mer	16	s Honoré
jeud	17	s Paschal
ven	18	s Félix
sam	19	s Céiest.
DIM	20	s Bernar.
lun	21	s Hospic.
mar	22	ste Julie
mer	23	s Didier
jeud	24	s Donati.
ven	25	s Urbin.
sam	26	s Phil.N.
DIM	27	s Hilder.
lun	28	*Rogat.*
mar	29	s Maxim
mer	30	s Hubert
jeud	31	ASCEN.

JUIN.

Prem. Quart. le 7.
Pleine Lune le 15.
Dern. Quart. le 22.
Nouv. Lune le 29.

ven	1	sPamph.
sam	2	s Pothin
DIM	3	steClotil
lun	4	s Norb.
mar	5	s Quirin
mer	6	s Claude
jeud	7	s Paul C.
ven	8	sMédard
sam	9	*Vig.Jeû*
DIM	10	PENTE.
lun	11	s Barnab
mar	12	s Basilid.
mer	13	*Q. Tems*
jeud	14	s Rufin.
ven	15	s Guy.
sam	16	s Farg.
DIM	17	*Trinité.*
lun	18	ste Mari
mar	19	s Gerv.
mer	20	s Silvèr.
jeud	21	FÊTE-D.
ven	22	s Paulin.
sam	23	*Vigile.*
DIM	24	*s J.Bap.*
lun	25	Tr. s El.
mar	26	s Babole
mer	27	s Cresce
jeud	28	OCT.F D
ven	29	*s P. s P.*
sam	30	C. s Paul

JUILLET.

Prem. Quart. le 7.
Pleine Lune le 15.
Dern. Quart. le 22.
Nouv. Lune le 29.

Dim	1	s Martial
lun	2	*V. N.D.*
mar	3	s Anatol,
mer	4	Tra. s M.
jeud	5	ste Zoé.
ven	6	s Tranqu
sam	7	ste Aubi
Dim	8	steElisab
lun	9	s Cyrille
mar	10	ste Félici
mer	11	T. s Ben
jeud	12	s Gualb.
ven	13	s Turiaf.
sam	14	s Bonav.
Dim	15	s Henri.
lun	16	N. D. C.
mar	17	s Alexis.
mer	18	s Clair.
jeud	19	sViuc.P.
ven	20	ste Marg.
sam	21	s Victor.
Dim	22	ste Magd
lun	23	s Apolin.
mar	24	Jours C.
mer	25	ss J. Ch.
jeud	26	Tr. s. M.
ven	27	s Pantalé
sam	28	ste Anne
Dim	29	s Loup.
lun	30	s Abdon
mar	31	s Ger. A.

AOUT.

Prem. Quart. le 6.
Pleine Lune le 13.
Dern. Quart. le 20.
Nouv. Lune le 27.

mer	1	sP.-ès-L.
jeud	2	s Etien. p
ven	3	Inv. s Et.
sam	4	S.de s.Cr
Dim	5	s Yon, m.
lun	6	Tr. N. S.
mar	7	s Gaétan.
mer	8	s Justin.
jeud	9	s Romain
ven	10	s Laurent
sam	11	Sus. ste C
Dim	12	ste Claire
lun	13	s Hippol.
mar	14	s Eus. *VJ*
mer	15	ASSOMP
jeud	16	s Roch
ven	17	s Mamm
sam	18	ste Hélèn
Dim	19	s Louis.
lun	20	s Bernard
mar	21	s Privat.
mer	22	s Simpho
jeud	23	s Thimot
ven	24	s Barthel
sam	25	s *Louis.*
Dim	26	F. des J.C
lun	27	s Césaire
mar	28	s Augusti
mer	29	s Méderic
jeud	30	s Fiacre
ven	31	s Ovide

SEPTEMBRE.

Prem. Quart. le 4.
Pleine Lune le 11.
Dern. Quart. le 18.
Nouv. Lune le 26.

sam	1	s Leus G
Dim	2	s Lazare
lun	3	s Grégoi
mar	4	ste Rosal
mer	5	s Bertin
jeud	6	s Onésip
ven	7	s Cloud
sam	8	N. N. D.
Dim	9	s Omer.
lun	10	s Nicolas
mar	11	s Patient
mer	12	s Serdot.
jeud	13	s Maurill
ven	14	Ex.s.Cr.
sam	15	s Nicom.
Dim	16	s Cypr.
lun	17	s Lamb.
mar	18	s Jean C.
mer	19	*Q. Tems*
jeud	20	s Eustac.
ven	21	s Mathie
sam	22	s Mauric
Dim	23	ste Thècl
lun	24	s Audoc.
mar	25	s Firmin
mer	26	ste Justin
jeud	27	ss Côm D
ven	28	s Céran.
sam	29	s Michel.
Dim	30	s Jérôme

OCTOBRE

Prem. Quart le 4.
Pleine Lune le 11.
Dern. Quart. le 16.
Nouv. Lune le 26.

lun	1	s Remi.
mar	2	ss Ang. G
mer	3	s Den. A
jeud	4	s Fr. d'A
ven	5	ste Aure
sam	6	s Bruno
Dim	7	ss Serge
lun	8	s Denèt.
mar	9	*s Denis.*
mer	10	s Géréon
jeud	11	s Nicaise
ven	12	s Vilfrid
sam	13	s Gérand
Dim	14	s Caliste
lun	15	ste Thér.
mar	16	s Gal, a.
mer	17	s Cerbon
jeud	18	s Luc, E
ven	19	s Savinie
sam	20	s Sendou
Dim	21	ste Ursul
lun	22	s Mellon
mar	23	s Hilario
mer	24	s Magloi
jeud	25	ss Cr. Cr
ven	26	s Rustiq.
sam	27	s Frume
Dim	28	ss Sim. J.
lun	29	s Faron.
mar	30	s Lucain
mer	31	*Vig. Jeû*

NOVEMBRE.

Prem. Quart. le 3.
Pleine Lune le 9.
Dern. Quart. le 16.
Nouv. Lune le 24.

jeud	1	TOUSS
ven	2	*Trépass*
sam	3	s Marcel
DIM	4	s Charles
lun	5	ste Bertil
mar	6	s Edouar
mer	7	s Wileb.
jeud	8	ste Reliq
ven	9	s Mathur
sam	10	s Léon.
DIM	11	s Martin
lun	12	s René
mar	13	s Brice.
mer	14	s Maclou
jeud	15	s Eugene
ven	16	s Edme
sam	17	s Agnan.
DIM	18	ste Aude
lun	19	ste Elis.
mar	20	s Edmon
mer	21	Pr. N. D.
jeud	22	ste Cécil
ven	23	s Clémen
sam	24	s Séverin
DIM	25	ste Cath.
lun	26	ste Gen.
mar	27	s Vital.
mer	28	s Sosthên
jeud	29	s Saturn.
ven	30	s André.

DECEMBRE.

Prem. Quart. le 2.
Pleine Lune le 9.
Dern. Quart. le 16.
Nouv. Lune le 24.

sam	1	s Eloi, é.
DIM	2	AVENT.
lun	3	s Mirocle
mar	4	ste Barbe
mer	5	s Sabas
jeud	6	s Nicolas
ven	7	ste Fare.
sam	8	CONCEPT
DIM	9	ste Gorg
lun	10	s Valère
mar	11	s Fuscien
mer	12	s Damase
jeud	13	ste Luce
ven	14	s Nicaise
sam	15	s Mesm.
DIM	16	ste Adéla
lun	17	ste Olym
mar	18	s Gatien.
mer	19	*Q.-T.V.*
jeud	20	ste Paulil
ven	21	s Thoma
sam	22	s Ischiri.
DIM	23	ste Vict.
lud	24	*Vig. Jeû*
mar	25	NOEL.
mer	26	*s Etien.*
jeud	27	*s Jean é.*
ven	28	ss Innoc.
sam	29	s Tho. C
DIM	30	ste Colo.
lun	31	s Sylvest.

ALMANACH
DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES.

ANNÉE 1821.

LA NOUVELLE VALENTINE,

AU BERCEAU DE SON FILS.

STANCES

SUR LA NAISSANCE DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.

Vous n'avez point trahi votre sainte promesse,
Secrets pressentimens, songe religieux!
C'est Henri! c'est un fils que dans mes bras je presse;
C'est lui que tout un peuple appelait de ses vœux:

Mais combien d'amertume à ma joie est unie !
Je sens battre son cœur, j'entends ses premiers cris...
O mon Charle ! est-il vrai que, sans toi, ton amie
Ait embrassé ton fils ?

Oui, pour jamais, hélas ! tu fermas la paupière
Sur le sein où ton fils dort du premier sommeil.
Le ciel qui recueillit ta mourante prière,
Gardait à ma blessure un si doux appareil.
J'ai pu vivre pour lui, pour lui j'offrais ma vie (1),
Et si ses jours des miens avaient été le prix,
Je voulais que ma mort, utile à la patrie,
Lui conservât ton fils.

Puissent du moins ses traits me rendre ton image,
Mais comme un son lointain par l'écho répété ;
Ah ! trop de ressemblance userait mon courage !
Seule, elle occuperait mon regard attristé.
Je ne dois plus nourrir une douleur trop chère ;
Les destins de la France en moi sont accomplis ;
Cédez, deuil de l'épouse, au devoir de la mère :
Je suis mère d'un fils !

J'ai connu dans ton sein, chère et fatale France,
Le comble de la joie et l'excès du malheur.
Je te confie encor ma dernière espérance,

(1) « Souvenez-vous que l'enfant que je porte est à la France ; » en cas de danger, n'hésitez pas à le sauver, même aux dépens » de ma vie ». (*Paroles de Madame la Duchesse de Berry à M. Deneux.*)

Et tu n'entendras plus la voix de ma douleur.
Peut-être ai-je du Ciel désarmé la colère ;
Peut-être (heureux retour des maux que je souffris !)
Ma jeunesse abreuvée en cette coupe amère,
L'épuisa pour mon fils.

J'ai pu dans ma détresse invoquer l'Italie,
Lorsque je vis briser le plus heureux lien ;
Mais aujourd'hui la France est ma seule patrie ;
Ses lois seront mes lois et son peuple et le mien.
« C'est un Français de plus, Français, que je vous donne. »
Ah ! que par votre amour ses droits soient affermis ;
Et n'ajoutez jamais au poids de la couronne
Que doit porter mon fils.

Mais quoi ! son bonheur seul occupe-t-il ma crainte ?
Le sang dont je naquis m'impose d'autres lois.
Courageuse d'Albret, et vous, ô reine sainte !
A vos leçons, la France a dû ses plus grands Rois !
Et par mes malheurs seuls je vivrais dans l'Histoire !
Non : je veux que la page où vos noms sont inscrits,
Dise aussi : Caroline a partagé leur gloire :
Un héros fut son fils !

Je te vois, au récit des hauts faits de tes pères,
Envier leurs vertus bien plus que leurs grandeurs.
Souvent tu pleureras leurs augustes misères,
Et moi, de mes baisers, je sécherai tes pleurs.
Mais sur ton père, hélas ! respecte mon silence...
Tu sauras seulement qu'il aima son pays,

Qu'il sut à la valeur unir la bienfaisance...
Imite-le, mon fils.

Et toi, qui souriais aux caresses d'un père,
De mon bonheur passé triste et doux souvenir!
Ma fille! ne crois pas que tu me sois moins chère!
Mon Charles ta bénie, à son dernier soupir.
Une mère n'a point d'inégale tendresse :
Entre mes deux enfans, mon cœur reste indécis;
Mais la fille des Rois peut bien, dans son ivresse,
Être fière d'un fils.

Mad. de P.***

QUATRAIN

A MADEMOISELLE DE SAINT-GÉRANS,

Sur une Statue de l'Amour boudeur.

Sur ses lèvres en vain tu cherches un sourire,
Adèle! il a bien d'autres soins!
Il te voit tous ses traits : tu lui prends son empire,
Son nom et tous les cœurs. On bouderait à moins.

M. de la Coretterie.

L'ATTENTE.

L'aurore a chassé les orages ;
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages ;
L'onde roule un cristal plus pur ;
Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil ;
Un zéphir plus doux la caresse,
Les oiseaux sont plus amoureux ;
La vigne avec plus de tendresse
Embrasse l'ormeau de ses nœuds ;
Dans ces retraites solitaires
Tout s'embellit de mon espoir :
Frais gazons, beau ciel, ondes claires,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir ?

M. Casimir Delavigne.

ÉPIGRAMME.

Il boit, il joue, il fait mainte folie,
Il dépense tout ce qu'il a ;
Et puis, pour terminer une si belle vie,
Vous verrez qu'il se marîra.

M. H. L.

LE VRAI CALCUL.

CONTE.

Dans la débauche un libertin
Ayant passé toute sa vie,
Fut attaqué de maladie,
Qui présageait mauvaise fin.
Craignant pour lui malaventure,
Il fait venir son médecin.
L'habile docteur le rassure,
Et vante les moyens puissans
Qu'à son âge offre la nature.
A peine avez-vous quarante ans,
Lui dit-il; d'où je conjecture...
— Quarante ans!... ah! monsieur Dufour!
— Eh oui! mais pourquoi donc ce trouble?
Me trompé-je? — Mettez le double.
— Comment? — J'ai vécu nuit et jour.

M. Ponsardin-Simon.

LE TEMPS VENGÉ.

On est injuste pour le Tems
Et les poètes nous abusent ;
Les cœurs légers, les inconstans
De leurs propres fautes l'accusent
Chacun le voit diversement ;
Ses portraits sont très-peu fidèles :
L'Amour le peint toujours volant,
L'Amitié ne lui voit point d'ailes.

Il fuit au regard de l'Erreur,
S'arrête aux yeux de la Sagesse,
L'Ennui se plaint de sa lenteur,
Et le Plaisir de sa vitesse.
Égal et doux pour le Bonheur,
Pesant pour l'ame froide et dure,
Qui l'accuse, accuse son cœur ;
C'est le cœur seul qui le mesure.

Depuis cinq lustres, de sa main
Il verse des fleurs sur ma vie ;
Et s'il vieillit le genre humain,
Il semble rajeunir Sylvie.
Il coupe, en fuyant, les liens
D'une trame faible et légère ;
Mais pour les nœuds tels que les miens,
En s'envolant il les resserre.

M. le comte de Ségur.

L'ÉTÉ.

RÊVERIE.

Les verts gazons, les bois touffus
Ont perdu leur douce rosée,
Et le nuage ne vient plus
Rafraîchir la terre embrasée.
Le chêne, ornement du coteau,
Penche sa feuille jaunissante,
Et son ombre reconnaissante
Ne peut défendre le ruisseau
Qui baigna sa tige naissante
Du cristal léger de son eau.

La fleur que vit naître l'aurore,
Et dont la terre ornait son sein,
Aux feux du soleil qui dévore
S'entr'ouvre et se fane soudain.
Ainsi, dans l'été de la vie,
Le souffle de la Volupté
Fait tomber, nouvelle et flétrie,
Fleur d'innocence et de beauté!

Mais les troupeaux quittent la plaine
Et cherchent la fraîcheur des bois;
Le berger chemine avec peine,
Le chien, haletant, est sans voix.

Immobile sous le feuillage,
Le chantre léger du bocage
Suspend ses amoureux concerts;
Et son insolente rivale,
L'aigre et glapissante cigale,
De ses cris fatigue les airs.
L'œil avec douleur se promène,
Sur le sable aride des monts;
Captifs dans leurs antres profonds,
Les vents retiennent leur haleine:
Tout meurt. Le taureau vigoureux,
Qui, dans sa fougue impatiente,
Vingt fois, contre les troncs noueux
Essaya sa corne naissante,
Maintenant, brûlé dans les eaux,
Terrassé dans la forêt sombre,
Oublie, arrêté sous son ombre,
Son amante et ses fiers rivaux.

Alors, pensif et solitaire,
Contre les brûlantes chaleurs
Je cherche un abri tutélaire.
Là, dans un monde imaginaire,
S'égarent mes esprits rêveurs.
Jamais de l'aveugle fortune
Mes vœux n'appellent les bienfaits:
J'ai vu la grandeur importune,
Et j'ai dormi dans les palais:
Les lambris, leur éclat stérile,
Ne valent pas ce frais asile,

Ce ruisseau, ce feuillage épais.
Ah ! plutôt, que les dieux propices
Modèrent encor mes désirs,
Et que l'étude et ses délices
Occupent seuls mes doux loisirs !
Puissè-je, au bout de ma carrière,
Las d'un monde ingrat et trompeur,
Sous l'humble toit d'une chaumière
Trouver un facile bonheur!
Que jamais mon vœu ne dépasse
L'enclos cultivé par mes mains :
Les dieux ont borné nos destins,
Et l'homme heureux tient peu de place.
Enfin, pour combler mes souhaits,
Qu'Apollon quelquefois m'inspire,
Et que je conserve à jamais
Un ami, la paix et ma lyre !

M. Justin Gensoul.

INSCRIPTION

D'UNE STATUE DE L'AMOUR.

Mon flambeau brûle tout, jusqu'au Soleil lui-même.
Neptune de mes feux s'embrase dans la mer;
Bacchus est mon esclave, et mon pouvoir suprême
A fait filer Alcide, et mugir Jupiter.

M. F. D. N.

ÉLÉGIE.

Ma sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs.
Je meurs ! embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne !
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs.
Tu gémis ;... que je t'aime ! oh ! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours !
Tourne vers moi les yeux ; si tu plains mon délire,
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours !
Mais retiens tes sanglots, il m'appelle, il me touche ;
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche :
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute ! ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quelle force attirait mon ennui ;
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée ;
O ma sœur ! c'était lui.

C'était lui ; mais changé, mais triste. Sa voix tendre
Avait pris des accens inconnus aux mortels,
Plus ravissans, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on rêve les cieux aux pieds des saints Autels.
Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,
M'enchaînait devant lui. Je l'écoutais se plaindre,

Et, mourante pour lui, je plaignais mon vainqueur.
Il parlait! il rendait la nature attentive :
Tout se taisait : des vents l'haleine était captive;
Du rossignol ému le chant semblait mourir ;
On eût dit que l'eau même oubliait de courir.
Hélas! qu'avait-il fait alors pour me déplaire ?
Il était malheureux, sensible comme toi :
Non : je n'avais plus de colère;
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit ?... des reproches, des larmes;
Il sait pleurer, ma sœur!
Oh! Dieu! que sur son front la tristesse a de charmes!
Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur!
Sa plainte m'accusait : le crime.... je l'ignore ;
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus.
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :
Je ne te verrai plus!

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée
A murmuré son nom qu'il n'a pas entendu,
Et, sans saisir sa main, ma main s'est avancée,
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.

Mad. Desbordes-Valmore.

LE REGRET.

D'une espérance mensongère
Trop long-tems je m'étais flatté;
Mon cœur avait fait sa chimère
D'une douce crédulité.

J'ignorais, par une caresse,
Qu'on voulût tromper un amant;
Et, sur la foi d'une promesse,
Je m'endormais tranquillement.

Séduit par ce songe funeste,
J'ai cru trop long-tems au bonheur;
J'ai tout perdu, mais il me reste
Mon innocence et ma douleur.

Premiers baisers, larmes brûlantes,
Aimable enfance des amours,
Transports, courroux, plaintes touchantes,
Je vous dis adieu pour toujours!

En vain l'amitié moins volage
M'invite à de nouveaux plaisirs;
Le roseau battu par l'orage
Craint jusques aux moindres zéphirs.

Mais si, par une erreur contraire,
Une erreur se détruit toujours,

Hélas! chimère pour chimère,
J'aime mieux celle des amours.

M. Campenon.

IMITATION LIBRE DE SAPHO.

Heureux, heureux l'objet favorisé des Dieux
Qui répond à ta voix, recueille tes sourires,
Qui tous les jours peut lire dans tes yeux,
Et respirer où tu respires!
Heureux qui sur ton bras mollement appuyé
Peut fouler au printems les fleurs et la verdure,
Et toujours à ton sort lié,
De l'hiver avec toi peut braver la froidure!
Heureux qui t'aime, et te le dit sans fard!
Heureux qui doit à ta tendresse,
Le matin, ton premier regard,
Le soir, ta dernière caresse!
Joignant ses vœux à tes moindres désirs,
Et de l'amour ornant pour toi les chaînes,
Heureux qui partage tes peines,
Et qui sait doubler tes plaisirs!
Heureux enfin, cent fois digne d'envie,
L'objet dont tu fais le destin,
Et qui doit un jour sur ton sein
Doucement exhaler sa vie!...

Mad. Desroches.

A M. LE COMTE DE ***,

En lui demandant, pour une vieille femme, une place dans un hospice.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.
La faiblesse enchaîne ses pas;
Sur son front tremblant qui s'incline
L'âge accumule ses frimas,
Elle est bien vieille comme Alcine,
Pour sorcière, elle ne l'est pas.
Ami, sois donc sa providence:
Elle compte plus d'un rival;
Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.
Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du roi:
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance pour moi.

M. Casimir Delavigne.

ÉPITRE

A M. LE CHEVALIER DE CHAMPOLLES,

Secrétaire de la Chambre du Roi.

Oui, je te parle sans mystère,
Champolles ; sans chercher à plaire,
Sans y songer, sans nul effort,
Tu plais dès le premier abord.
Eh ! qui d'un noble caractère
Méconnaît l'heureux ascendant !
Qui n'aime ta franchise austère,
Cet esprit libre, indépendant,
Et cette vertu simple, unie,
Que l'air des cours n'a point ternie.
Mais, puisqu'aux yeux du souverain
Ta plume, que chaque matin
Dirige un gentilhomme illustre,
A nos placets prête du lustre,
Repousse l'immense fatras
De ces mensongères suppliques,
Dont l'intrigue aux cent mille bras
Noircit ses papiers faméliques.
Soutiens, fais ressortir les droits
Du vieux brave que l'on accable ;
Et dont la valeur vénérable
N'a pour appui que ses exploits.
Chasse ce valet d'anti-chambre,

Spectre insipide, infecté d'ambre,
Jadis, fier sultan à Paris,
Jetant le mouchoir aux actrices;
Mais qui, grimaçant les caprices,
Enlaidissant les jeux, les ris,
N'offre que de tristes débris,
Et ses talons rouges, flétris
Par le long siècle de ses vices.
Ferme la porte aux vains caquets
De tous ces jolis freluquets,
De la cour galants perroquets.
Fuis l'ambitieux hyppocrite.
L'en croirons-nous? avec dédain,
Il voit des rangs l'éclat mondain,
Et de Dieu seul l'amour l'excite;
Mais saintement il sollicite;
Et, dans sa pieuse ferveur,
Pompe, aspire chaque faveur.
Surtout, avec grand soin évite
L'esprit, l'emprunteuse visite
De certain poète badin,
Vélocifère parasite,
Par gaîté, pillant du prochain
Et la bourse et les hémistiches,
Et qui, fier de trésors postiches,
S'ombrage d'un laurier menteur.
Tel le frélon usurpateur
Dévore le miel que l'abeille
Puise au calice de la fleur,
A l'instant où le jour s'éveille.

Mais si la cour voit dans son sein
Errer, courir, un fol essaim
De ces esprits vains et frivoles,
Sylphes légers, aériens,
Très-grands diseurs de petits riens,
Vêtus de pompeuses paroles,
La cour a son peuple muet
D'oisifs, mannequins inutiles,
Etalant l'ennui par brevet
Sur leurs visages immobiles.
Pensent-ils sur leurs fronts serviles
Attirer l'éclair des regards
D'un roi, cher aux Muses, aux arts,
D'un roi, qui toujours plein de grâce,
Rit et badine avec Horace,
Pleure avec Virgile et Didon,
Plane avec Homère et le Tasse;
De l'enfer au ciel suit Milton;
Avec Pope juge au Parnasse;
Et sourit aux vers pleins d'audace,
Sublimes enfans de Biron.
Eh! quel Roi plus cher à la France,
Quand tout l'enrichit d'espérance,
Aux arts prodiguant ses secours,
Peut mieux rajeûnir leurs beaux jours;
Ces jours, où, vainqueurs des obstacles,
Et charmant les yeux éblouis,
Ils honoraient de leurs miracles
Le siècle enfanté par Louis.
Le talent sert à la puissance :

C'est par son auguste alliance
Que l'état partout respecté
Maintient sa noble autorité.
La cour, parfois un peu fantasque,
Aux yeux du peuple en vain se masque ;
Le peuple, avide observateur,
La suit d'un œil inquisiteur ;
Il pèse en sa large balance
L'esprit, les talens, les vertus ;
Et souvent sa noire sentence
Parle dans ses yeux abattus,
Et menace dans son silence.
C'est donc par de sévères choix,
Par lui-même scellés d'avance,
Que l'on peut défier sa voix,
Et désarmer sa vigilance.
Mais que de soins, de prévoyance !
L'intrigue, fléau des palais,
Pour mieux surprendre leur faiblesse,
Autour des rois avec souplesse
Jette d'innombrables filets,
Sous mille formes se déguise.
Vois-tu l'impudente marquise,
D'un faux titre de parenté
Armant d'un fat la vanité
Sur lui faire pleuvoir les graces,
Verser l'opulence et l'éclat :
Ainsi l'on avilit les places,
Ainsi tombe et périt l'état.
J'aime la duchesse en besicles,

Nombrant, par faits et par articles,
Les talens d'un sot protégé.
Quelle horreur!... L'imberbe Voltaire
Sans place!... Allons, que, sans mystère,
D'un riche emploi dédommagé,
Il se console, ainsi vengé,
Des longs sifflets dont le parterre,
Hier encore indécemment,
Régala son drame allemand.
D'originaux la cour abonde;
Sur un succès chacun se fonde.
L'un, traître à Dieu, traître à son roi,
Ne vous parle que de sa foi;
Celui-ci sous l'ancien régime
Pauvre hère, ex-abbé gascon,
De milice officier, dit-on,
Huit jours au moins... d'un ton sublime
Vante et ses exploits et son rang;
Se plaint sous le roi légitime
D'être encor maréchal de camp.
Cet autre, arrivant de province,
Soutient, son baptistaire en main,
Qu'il doit être employé soudain
Comme fils du filleul d'un prince.
Faut-il retracer à tes yeux
De ce protecteur bénévole
L'air faussement officieux?
D'une affectueuse parole,
Vous présent, comme à tout propos,
Il vous caresse, il vous encense.

Mais comme il sait en votre absence
Dévoiler vos moindres défauts!
Cet intendant à l'œil sinistre,
Mesurant gravement ses pas,
Son porte-feuille sous le bras
Attend qu'on le fasse ministre.
Mais abordons ce novateur,
De nous justement il approche;
Le brave homme a toujours en poche
Quelque projet réformateur.
Du Louvre dans un nouveau style
Il rebâtit le pérystile.
Que veut-il ?... Qu'un roi bienfaiteur
Couronne sa noble manie;
Et sur sa liste avec honneur
Pensionne son beau génie.
Pour ce pédant, bègue effronté,
Il a son grain de vanité;
Et rêvant dans son vain délire
A l'emploi qui vient lui sourire
De lecteur de Sa Majesté,
Prudemment il apprend à lire.
Mais entends la narration
D'un hableur à face commune:
Il perdit, perdant sa fortune,
Au moins un triple million,
Et ce Crésus, qui, dans sa rage,
Maudit la révolution,
A bien plus par sa pension,
Qu'il n'avait par son héritage!

Que l'orgueil, serpent cauteleux,
Déroule de plis tortueux !
Cet autre enfin avec simplesse
D'une mère peint la vieillesse,
Peint ses malheurs... Il intéresse,
Et déjà la main d'un Bourbon
S'ouvre et console sa tristesse ;
Mais à peine tient-il le don
Qu'usurpe sa fausse tendresse,
Il court, signalant sa bassesse,
Le payer par la trahison.
Mais, tandis qu'un ramas impur
Abusant d'un trafic infâme,
Des monarques asservit l'âme,
Souvent dans son réduit obscur
La Valeur, fidelle guerrière,
Dont la gloire usa l'étendard,
A peine au bout de sa carrière
En obtient un distrait regard.
Heureuse en fermant sa paupière,
Que le pauvre ait un corbillard
Que puisse emprunter sa misère !
Pour moi, qu'un nuage confus
De sa douce obscurité couvre,
Je vais peu mendier au Louvre
La politesse d'un refus ;
Je sais trop qu'un destin bizarre,
Habile à me persécuter,
Détourne d'une main avare
Les dons que je crus mériter.

Que l'homme en parcourant la vie
Est dupe de ses passions !
Qu'aisément son âme asservie
Suit le char des illusions !
J'échappais à peine à l'enfance
Que ma timide adolescence
Voua ses beaux jours au dieu Mars ;
Ivre des belliqueux hasards,
Ardent, courant après la gloire,
Sa noble amorce me fit croire,
Que le talent, la loyauté,
La franche et mâle probité,
Des honneurs ouvraient la carrière.
De quelle funeste lumière
La vérité frappa mes sens!
Plus de songes éblouissans,
De prestige qui me console,
Et je brise en pleurant l'idole
Qui reçut mon premier encens.
Ma muse, libre et casanière,
Champolles, n'attend pour trésor,
Pour tout bien, pour faveur dernière,
Qu'un champ modeste, une chaumière,
Palais, temple de l'âge d'or,
Où paisiblement retirée,
Elle ira, loin des envieux,
De ses jours finir la soirée.
Pour toi, qui, de l'auguste cour
Où le monarque règne en père,
Vois rajeunir l'éclat prospère,

Toujours franc, loyal, sans détour,
Des preux anciens, vivant modèle,
A ton roi garde un cœur fidèle;
Mais, quel que soit enfin, un jour,
Le rang où ton prince t'appelle,
Dans tes sentimens affermi,
Sans t'éblouir d'un vain fantôme,
Tourne les yeux vers l'humble chaume,
Et viens y chercher un ami.

Le Chevalier DUPUY DES ISLETS.

LE LION ET LE SANGLIER.

FABLE.

Sous un ciel dévorant, altérés, hors d'haleine,
Le lion et le sanglier
Vers une petite fontaine
Sont accourus; qui boira le premier?
Il faut voir; grand combat; puis suspension d'armes.
Comme ils se reposaient, s'offrent de noirs corbeaux,
Avides spectateurs, nourris aux champs d'alarmes,
Et qui de l'un de nos héros
Guettaient la chute : à peine ils déguisaient leur joie.
— Réconcilions-nous, il vaut mieux vivre amis,
Se dirent nos guerriers, que de tomber en proie
Aux corbeaux, nos vils ennemis.

Mad. ADINE JOLIVEAU.

L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

Pièce qui, au jugement de l'Académie française, a remporté un prix de poésie en 1820.

Mutuò ista fiunt, atque. ...
dùm docent, discunt.
SÉNÈQUE.

Si naguère, chez nous, on a vu la licence
Salarier le crime, opprimer l'innocence,
N'imputons les excès de ces temps désastreux
Qu'au triste aveuglement d'un peuple malheureux,
Qui, privé de clartés pour se pouvoir conduire,
Et livré, sans défense, à qui le veut séduire,
Des partis, tour-à-tour, indocile instrument,
Croit atteindre le but qu'il cherche vainement.

Ses malheurs ont cessé ; leur cause existe encore !
Le peuple offre l'encens à des dieux qu'il ignore ;
Redoutons ses erreurs ; ce lion indompté
Semble rugir d'amour au mot de liberté,
Et peut-être demain, servant la tyrannie,
Il va d'un joug nouveau subir l'ignominie.
D'usages et de lois suffit-il de changer,
Si l'on voit le Français à ces lois étranger,
Indigne de jouir de celles qu'il possède?
Pour prévenir le mal il n'est qu'un seul remède;
Il faut un nouveau peuple à nos nouvelles lois.

Accours, Dieu des Beaux-Arts ! le Savoir autrefois,
Dédaignant les hameaux, habitant le grand monde,
Déshéritait les champs de sa clarté féconde;
Qu'il habite à la fois les cités et les champs.
Établissons entre eux ces rapports si touchants;
Que de l'Instruction le bienfait tutélaire
Frappe les yeux de tous, les charme et les éclaire.
Qu'il est affreux le sort de tant d'infortunés,
A l'ignorance, hélas ! en naissant condamnés!
Des antiques hameaux ils n'ont plus l'innocence,
Des mœurs de nos cités ils n'ont que la licence.
Pourquoi nous abuser? Un nouveau jour a lui.
A ses vives clartés marchons tous aujourd'hui;
Nos vertus ne sont plus filles de la Nature;
L'homme pour être bon a besoin de culture.
Charmez tous les mortels, mères des doux loisirs,
O Muses, donnez-leur des vertus, des plaisirs!
Sans oublier les soins que ton devoir t'impose,
Ne peux-tu, fils des champs, quand ton bras se repose,
Adoucir, cultiver, malgré l'orgueil jaloux,
Ton esprit et tes mœurs par des travaux plus doux?

Un vieillard, vers le soir, au sein de sa famille,
Ne peut-il, au hameau, près du feu qui pétille,
A ses enfans émus, autour de l'âtre assis,
Lire et relire encor Philémon et Baucis?
De combien de plaïsirs son ame est enivrée!
Contemplant et ses fils et leur mère adorée,
De quel ton il a dit en se tournant vers eux :
« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux! »

Mais déjà d'un censeur j'entends l'âpre critique :
« Mettez, me dira-t-il, vos leçons en pratique,
« Et vivez de science, insensé! dans nos champs
« Il faut des laboureurs, et non pas des savants. »
Des savants? Non, jamais! la Science stérile
Restera consignée aux portes de la ville;
Mais que par les Beaux-Arts les champs soient protégés
De la raison, des mœurs, d'utiles préjugés,
Voilà ce qu'un bon livre aux champs pourra produire,
Et l'on n'est pas savant quoique l'on sache lire!

Oui, bientôt, ils naîtront ces temps, ces heureux temps,
Où la France verra ses nombreux habitants,
Tout-à-coup, pénétrés d'une divine flamme,
Cultiver leur esprit sans corrompre leur ame;
Et, fiers, en la créant, d'obéir à la loi,
Justifier enfin les bienfaits de leur Roi.

Mais, hélas! vains projets! pour cette foule immense
Qui de l'instruction réclame la semence,
Où trouver des mortels, doués d'un vrai savoir,
Dans un nombre assez grand pour remplir notre espoir,
Et pour tracer enfin à cette multitude
Le chemin des vertus et celui de l'étude?
Où trouver des mortels instruits, compâtissants,
Qui, chérissant l'enfance et ses goûts innocents,
Veuillent, simples et vrais, sans orgueil, sans sytêmes,
Former des écoliers, mais non pas pour eux-mêmes;
Non pas pour les montrer dans de brillants concours,
Ne raisonnant jamais et récitant toujours,

Par les mains d'un préfet la tête couronnée,
Applaudis et savants un seul jour par année ?
Où les trouver, hélas ! ces maîtres indulgents,
Amis des bonnes mœurs, amis des jeunes gens,
Qui, pour mieux gouverner leur cohorte volage,
Sachent prendre à-la-fois leur ton et leur langage,
Se mêler à leurs jeux, ainsi qu'à leurs travaux?

Ne trouverons-nous plus de ces Gaultiers nouveaux ?
Et verrons-nous toujours la stupide Ignorance
Diriger à tâtons les peuples de la France ?

Je disais : Quel tableau vient s'offrir à mes yeux?
Que veulent ces enfans? quel art ingénieux,
Sans tumulte, sans bruit, tout-à-coup les rassemble,
Les fait penser, s'instruire et se mouvoir ensemble?
Par quels nombreux ressorts, par quels moyens secrets,
Sut-on doubler ainsi leurs rapides progrès?
Qui put vaincre, en leurs cœurs, la paresse indolente?
Quel Mentor comprima leur fougue turbulente?
Jamais l'Oisiveté près d'eux ne vient s'asseoir :
Un noble guide, un seul, au sentier du savoir,
Conduit, en souriant, cette douce jeunesse,
Sans châtiments, sans cris, sans morgue, sans rudesse.
L'un par l'autre, il instruit mille jeunes rivaux ;
Leurs travaux sont des jeux, leurs jeux sont des travaux.
Chacun d'eux a pour maître un enfant de son âge,
Qui parle à sa raison dans son propre langage,
Qui savait obéir et qui sait commander,
Qui les corrige enfin sans les intimider.

Le rang de moniteur semble tous les séduire ;
On s'ément, on s'excite, on s'instruit pour instruire !
Noble émulation! Croissez, jeunes rivaux!
Étonnez notre amour par des succès nouveaux.
On nous a vus courir de naufrage en naufrage,
Du moins que vos vertus deviennent notre ouvrage ;
Nous vous verrons un jour, sans en être jaloux,
Plus instruits, plus heureux, et plus sages que nous.
France (1), c'est dans ton sein qu'Herbault donna naissance
A cet art, noble objet de ta reconnaissance,
Qui doit charmer nos jours et les sait ménager.
Cherrier (2) après lui vint et sut propager
De son prédécesseur l'ingénieux système :
A leurs travaux, Rollin (3), le bon Rollin lui-même,
Tout haut applaudissait ; mais la Sorbonne alors,
Jalouse de ses droits, jugeant mal tant d'efforts,
Déjà semblait saisir ses foudres doctorales.
A pas lents, la Routine, en bonnet, en sandales,
Endoctrinait le peuple, et bientôt dans l'oubli
L'édifice nouveau parut enseveli.

Protégé par un roi pour qui la France en larmes
Retrouve des regrets, après vingt ans d'alarmes,
Un noble ami des arts, Paulet (4) voulut encor

(1) Vers le milieu du dix-huitième siècle.

(2) Le chanoine Cherrier fit apprendre aux enfans la lecture et l'écriture en même temps.

(3) Traité des Études.

(4) Le chevalier Paulet, soutenu par Louis XVI, ouvrit une classe à Vincennes, d'après le système d'Herbault et de Cherrier, perfectionné par lui.

Au système d'Herbault rendre un nouvel essor.
L'orage politique élevé sur la France,
Détruisit tout-à-coup sa brillante espérance ;
Le souffle empoisonné de la dissention,
Loin de nous, dispersa, vers les murs d'Albion,
Les germes de cet art, enfant de notre terre :
Lancastre en féconda les champs de l'Angleterre.
Enfin depuis cinq ans, parmi nous de retour,
Il a revu le sol qui lui donna le jour.

Art bienfaiteur, poursuis ta course glorieuse,
Du nom sacré d'Herbault rends la France orgueilleuse !
Lancastre, Cherrier, Paulet, nobles rivaux,
Gloire à vous ! désormais, grace à vos longs travaux,
Des grandes vérités les semences utiles,
Pour elles trouveront les deux mondes fertiles.
Déjà notre jeunesse, ardente à son devoir,
Nous montre de cet art le rapide pouvoir ;
Elle apprend chaque jour à servir, à connaître
Dieu, le Roi, le pays où le ciel la fit naître.
Au sein des camps, déjà l'on peut voir nos guerriers,
Ainsi que, l'un par l'autre, aux assauts meurtriers,
Ils s'instruisaient naguère à vaincre pour la France,
S'instruire, l'un par l'autre, à vaincre l'ignorance,
A juger des progrès de leurs fils, lorsqu'un jour
Le foyer paternel les verra de retour.

France, réjouis-toi ! réjouis-toi, Patrie !
Vois, de tous les côtés, les Arts et l'Industrie
Écarter de ton front le voile des douleurs,

Et semer, sous tes pas, les lauriers et les fleurs!
Las de verser sur nous la discorde et les crimes,
Le volcan politique a fermé ses abîmes.
Belle France, sourris et d'orgueil et d'amour!
Jadis, dans Albion, si Jenner vit le jour,
Jadis si ce mortel, le bienfaiteur du monde,
Triompha, par son art, de cette lèpre immonde,
Qui chassait de nos corps la force et la beauté;
France, un de tes enfants, Herbault a mérité
D'unir son nom au sien, que l'univers proclame :
L'Ignorance bientôt, cette lèpre de l'ame,
Aura, loin de nos bords, grâce à lui, disparu,
Comme le monstre impur que Jenner a vaincu.

M. B. DE SAINTINE.

LE PORTRAIT DE L'AMOUR.

Avec son arc et son bandeau
J'ai peint le dieu chéri des belles;
Églé m'a dit : refaites le tableau :
Vous avez oublié les ailes.

M. BLONDEL.

LE CHANT DU PASSAGER.

O PASSAGER que charme l'espérance,
La vieille Europe échappe à tes regards!
Au bord des mers déjà son front immense
S'abaisse et plonge entouré de brouillards.

Le vent te guide à la plage lointaine
Que le soleil embrase de ses feux:
Là, tu verras et la jeune Africaine
Et le palmier bravant l'ardeur des cieux.

Des flots d'Arguin la bleuâtre ceinture
Baigne la terre offerte à tes efforts,
Terre féconde, heureuse, où la nature
A nos travaux répond par des trésors.

Là, retentit sur sa rive sauvage
Le vaste fleuve orgueil de ces déserts;
Il gronde, il fuit, il réfléchit l'image
De l'oranger qui parfume les airs.

Là, sans témoins, dans sa beauté fragile,
Brille la fleur aux innocens appas,
Et des forêts le vert et sombre asile
De l'homme encor n'a point connu les pas.

Pendant le jour, sous l'obscure cabane
Dorment l'hymen, l'enfance et le plaisir ;
Un ciel ardent brûle alors la savane,
La jeune plante en vain attend Zéphir.

Mais quand le soir l'ombre du sycomore
Du jour enfui ne marque plus le cours,
Les ris, la danse et le tambour sonore
Et la fraîcheur réveillent les amours.

O passager que charme l'espérance,
La vieille Europe échappe à tes regards ;
Au bord des mers déjà son front immense
S'abaisse et plonge entouré de brouillards.

M. Butignot.

ÉPIGRAMME.

Qu'il est doux d'être né poète,
Disait Damon, couronné de lauriers ;
C'est pour mourir de faim le plus beau des métiers ;
Encor faut-il que le ciel le permette.

M. F. L.

MINVANE,

CHANT GALLIQUE.

Assise tout le jour sur les rocs de l'Arven,
Minvane, triste et languissante,
Les regards attachés sur la mer rugissante,
Attendait le retour des guerriers de Morven.

Long-temps jouets des vents contraires,
Nos vaisseaux ont touché le bord tant désiré :
A l'aspect de ces champs fécondés par nos frères,
L'espoir dans nos cœurs est rentré ;
Quand tout-à-coup le nom d'un amant adoré
Fait au loin retentir les échos solitaires :

« Ce navire, ô Ryno ! te rend-il à mes vœux ?
» Reviens-tu triomphant aux pieds de ton amante ?
» Du sang de l'étranger ton armure fumante,
Va-t-elle briller à mes yeux ? »

Vain espoir !... Cet amant qu'à l'écho du rivage
Sa lamentable voix redemande à grands cris,
Ryno, de nos guerriers rassemblant les débris,
Tomba, percé de coups, dans les champs du carnage.
Ryno n'est plus : le fer a terminé son sort.
Son ombre fugitive, aux palais des nuages,

Sommeille au bruit confus des sifflements du nord,
Et des mers en fureur ne craint plus les naufrages.

« Fils de Fingal, modèle des héros,
» O mon amant! te reverrai-je encore,
» Dans la bruyère, au lever de l'aurore,
» Poursuivre au loin les timides chevreaux?
» Mais non!... La mort a fermé ta paupière!
» Toi qui faisais ma gloire et mon orgueil,
» Roi de Morven, les ombres du cercueil
» Ont mis un terme à ta course guerrière!

» Tu n'es plus, j'en dois croire un présage certain!
» Ils cherchent vainement à tromper mes alarmes:
» Le silence glacé de tes compagnons d'armes
» N'a que trop à mon cœur révélé ton destin.

» Ah! ne crois pas que ton amie,
» Ne crois pas que Minvane, oubliant ses sermens,
» Après ce coup affreux chérisse encor la vie,
» Et borne sa douleur à des gémissemens!
» La mort est désormais mon unique espérance:
» Dans l'ombre des tombeaux déposant ma souffrance,
» J'irai, par un amour à ton amour égal,
» Me réunir à toi dans les bras de Fingal.
» Forêt sombre et majestueuse,
» Etoiles au front radieux,
» Des autans voix impétueuse,
» Recevez mes derniers adieux!
» Vous ne me verrez plus, sur ces lits de verdure,

» Chercher l'ombrage frais des feuillages mouvants,
» Ni sur ce roc sauvage, où murmurent les vents,
» Durant les nuits d'hiver affronter la froidure;
» Je n'irai plus, dans ces bois ténébreux,
» Mêler, solitaire et craintive,
» Les accens de ma voix plaintive
» Au bruit du torrent écumeux!...
» Mais quels cris tout-à-coup ont frappé mon oreille?
» Quel espoir imprévu dans mon cœur se réveille?
» N'entends-je pas Ryno, sur la cime des monts,
» Exciter aux combats ses dogues vagabonds?
» Vient-il sécher les pleurs d'une amante adorée,
» Et dissiper l'effroi dont je suis dévorée?
» Cher Ryno, puis-je enfin?... mais, quelle affreuse erreur!
» Tu n'es plus, la victoire a trahi ta valeur;
» Tu n'entends plus, hélas! Minvane, qui succombe
» Sous le poids accablant des pleurs et des regrets!
» Tu dors, et les chevreuils qu'épargnèrent tes traits,
» Bondissent en paix sur ta tombe.

» La harpe de la gloire échappe de ma main;
» Ces lieux, jadis si chers, n'ont plus pour moi de charmes:
» La douleur a tari la source de mes larmes,
» Décoloré ma bouche et déchiré mon sein.
» De l'astre au front d'argent un rayon diaphane,
» Blanchissant de ces rocs les arides sommets,
» Demain éclairera le tombeau de Minvane;
» J'aurai quitté la terre et les miens pour jamais.

» Dieu d'Ossian, protège ma tendresse!

» Ouvre-moi tes palais d'azur!
» La nuit sur ces rochers déroule un voile obscur;
» Il est temps qu'à Ryno je tienne ma promesse;
» O mon amant! du sein des nuages flottans,
» Jette un regard d'amour sur Minvane éperdue!
» Je frémis!... l'instant vient... je te vois, je t'entends!...
» O Ryno! pour toujours Minvane t'est rendue. »

M. Auguste Mouffle.

LA BRANCHE DE LAURIER,

ANECDOTE.

Dans un groupe attentif, un loyal militaire
Célébrait des Condé la gloire héréditaire.
Un sot l'interrompit, et, d'un ton décidé,
« Quelle est, s'écria-t-il, la branche de Condé?
On siffle l'ignorant, et chacun le regarde :
« Quoi! dit, en le toisant, un brave grenadier,
« Tu ne combattis donc jamais à l'avant-garde!
« Cette branche est, morbleu! la branche de laurier.

M. Antoine Charles.

LES PORTRAITS.

FABLE.

Dans un salon vaste et doré,
Que des portraits de ses ancêtres
Un grand seigneur avait paré,
Gros Lucas attendait le réveil de ses maîtres.
C'était un fermier du bel air,
Prédisant le froid et l'orage ;
Déchiffrant la gazette et le petit Albert ;
Suppléant au besoin l'adjoint, le magister ;
Chez le curé de son village,
Le dimanche, ayant son couvert ;
Un marguillier, enfin un personnage.
Notre manant, grave et silencieux,
Porte du bas en haut ses regards curieux
Sur le cercle qui l'environne,
Et voit tous ces portraits qui le suivent des yeux.
Il les salue et d'abord il s'étonne ;
Puis se ravise ; et puis sa vanité
Sur l'accueil qu'on lui fait argumente, raisonne :
« Je suis, dit-il, estimé dans ces lieux,
« Et ces dames et ces messieurs
« Sont occupés de ma personne. »
Là-dessus, chapeau sous le bras,
Se rengorgeant, soufflant à pleine joue,

Et, comme un paon faisant la roue,
Le pauvre sot se promène à grand pas.
Il croit bientôt qu'on le nomme tout bas;
Et déjà même il entend qu'on le loue.

Que de gens d'esprit aujourd'hui
Sont gros Lucas pour eux et tableaux pour autrui!

M. Viennet.

L'ESPÉRANCE.

STANCES.

Quand l'homme, en proie à la souffrance,
Veut s'affranchir par le trépas;
Prêt à frapper, c'est l'Espérance
Qui désarme et retient son bras.

De sueurs arrosant la terre,
S'il trace un pénible sillon,
Pour prix, le laboureur espère
Une douce et riche moisson.

Du pêcheur sur l'onde écumante
L'Espérance tend les filets,
Et près d'une meute aboyante
Guide un chasseur dans les guérets.

Espérance, aimable Espérance!
Mieux que l'Amour et le Plaisir

Tu sais embellir l'existence;
Qui n'espère plus, doit mourir.

L'eau qui coule dans la prairie
Sur un riant tapis de fleurs,
Plaît moins à notre ame attendrie,
Est moins douce que tes faveurs.

O que ta voix est séduisante!
A l'homme accablé de revers
S'est-elle fait entendre? il chante;
Et ne sent plus s'il a des fers.

Souvent au milieu des alarmes
L'espoir d'un heureux avenir,
En plaisirs vient changer nos larmes;
Espérer déjà c'est jouir.

Que de fois tes brillants mensonges
Ont égaré mon faible cœur!
Que de fois, dans les plus doux songes,
Tu m'as enivré de bonheur!

Ah! sur ma couche solitaire,
Viens, trompeuse, viens, chaque jour,
M'offrir Zelmire moins sévère
Conduite en mes bras par l'Amour.

M. Talairat.

ODE

Sur la variété des destinées des Hommes, sur le penchant funeste qu'ils ont à s'éloigner de la Nature, et sur la tourmente de l'Europe.

La Nature dans ses caprices,
Aux bords émaillés des ruisseaux,
Comme au penchant des précipices,
Courbe les jeunes arbrisseaux :
De l'un la tête fructueuse
Verse une ombre voluptueuse
Sur les sillons dorés d'Enna ;
En butte au souffle de Typhée,
De l'autre la fleur étouffée
Sèche au pied brûlant de l'Etna.

Semblable aux arbres de la terre
L'homme au hasard naît et fleurit :
Le flot du Nil le désaltère,
Ou le gland du Nord le nourrit.
L'un naît sous d'indigens auspices;
Il partage avec ses génisses
Une grotte au milieu des bois;
L'autre naît sous le diadème,
Bercé par la Fortune même,
Dans les langes brillans des rois.

Parmi les fils de Prométhée
Nul n'a pu choisir son berceau,
Ou dire mon ancre est jetée,
Enfin j'ai fixé mon vaisseau :
Mais dans nous une main prudente
A placé l'ame, lampe ardente
Qui dans les ténèbres nous luit,
Et perce cette nue obscure
Qui couvre la route peu sûre
Où l'aveugle sort nous conduit.

Notre inconcevable folie
Le plus souvent fait nos destins.
En vain la Nature nous crie :
« Fuyez ces funestes chemins !
« Quoi ! dédaigneux de ma corbeille,
« Où des saisons la main vermeille
« Vous offre des trésors si doux,
« Vous tourmentez, foule importune,
« Et l'Air, et Cybèle, et Neptune,
« Forcés de s'armer contre vous !

« Quand le ciel investit la Parque
« De l'empire des noirs ciseaux,
« Des jours du pâtre et du monarque
« Lachésis brouilla les fuseaux,
« Pour que tout homme, hélas, sa proie !
« Pût égayer d'un peu de soie
« Le sombre fil que tient sa sœur,
« Et que de la plus haute tête

« Le fil doré fut la conquête
« D'un long et vertueux labeur.

« Prêtres farouches de Bellone,
« Vous dressez dans les mêmes champs,
« Des autels fleuris à Pomone,
« Au dieu Mars des autels sanglans :
« On vous voit aux mêmes rivages
« Où, messagère des naufrages,
« Tout-à-l'heure la foudre a lui,
« Sur un pin flottant et fragile
« Hasarder la vivante argile
« D'un corps plus fragile que lui !

« Quoi ! des puissances éthérées
« Blasphémateurs audacieux,
« De tant de morts prématurées
« Vous osez accuser les dieux !
« Mais le ciel sous sa vaste voûte,
« Vous laisse achever votre route
« Au doux éclat de ses flambeaux ;
« Vos passions, ministres sombres
« Des dieux impatients des ombres,
« Dressent d'avance vos tombeaux !

« Dès qu'au char du soleil assise,
« De ses palais aériens
« Sur la terre à mes lois soumise
« J'épanchai la coupe des biens,
« De ce jour nourrice du monde

« Dans ma coupe riche et féconde
« Je trempai l'aile des zéphirs,
« Et le diamant et la gerbe
« Mûrirent, ô mortel superbe,
« Pour tes besoins et tes désirs.

« Et toi, qu'as-tu fait de tes charmes,
« Aimable fille d'Agénor,
« Blonde Europe? Je vois tes larmes
« Ruisseler sur ton sceptre d'or.
« Des amours la voix enfantine,
« De Phébus la lyre argentine
« N'ont plus pour toi d'aussi doux sons,
» Et sur ton front qu'il décolore
« Le pâle ennui sèche de Flore
« Les couronnes et les festons.

« Quoi! tes plus beaux habits de gloire
« Sont teints du sang de tes enfans,
« Qui vont échangeant la victoire
« En déchirant tes propres flancs :
« Ils composent leur fanatisme,
« De liberté, de despotisme,
« Sous le fard des opinions,
« Ces filles d'une nue informe,
« Que de ses vapeurs le Styx forme,
« Que fécondent mille Ixions!

« Pleine d'une terreur secrète
« Dans ton bizarre emportement,

« Sur le mont antique de Crète
« Tu prends la foudre à ton amant :
« Nouvelle Ino, pâle bacchante,
« L'airain bruyant du Corybante
« Précède ta marche et tes cris,
« Et tu cours, foulant sur tes traces
« Les Muses, les Amours, les Grâces,
« Les Plaisirs, les Jeux et les Ris!

« Jette ta robe ensanglantée,
« Reprends cette écharpe d'azur,
« Dont en souriant t'a dotée
« Uranie aux plaines d'Assur.
« De pampre alors la tête ornée,
« Les Saisons, filles de l'année,
« Et jeunes nymphes de ma cour,
« Sur le char rapide des Heures
« Ramèneront dans tes demeures
« La Paix, l'Abondance, et l'Amour. »

Ainsi de sa voix solennelle
Gourmandait ces ames de fer,
La Nature, fille éternelle
Du sourire de Jupiter.
Heureux si cette Nymphe sage
M'eût fait naître sur le rivage
Où Pénée a son antre frais!
Comme vit près d'une Nayade
La solitaire Hamadryade,
Là, loin des cités, je vivrais!

Au beau vallon de Thessalie,
Près de son fleuve reculé,
Mes vers, mes amours et ma vie
Purs comme l'onde eussent coulé.
Là, mourant tel qu'un fruit qui tombe,
Lors même qu'autour de ma tombe
Le lierre aurait déjà rampé,
Des trois parques victorieuse,
Ma lyre, veuve harmonieuse,
Eût fait les charmes de Tempé.

Telle, l'amour du vieux Silène,
Aux rochers rians de Lesbos,
Meurt une vigne où Mitylène
Venait enrichir ses caveaux :
Sous le pied du pâtre foulée,
Sa feuille par les vents brûlée
Nourrit l'indolente brebis,
Tandis qu'aux banquets des Satrapes
L'ambre liquide de ses grappes
Pétille et vit dans les rubis.

M. Denne-Baron.

STANCES

SUR LE PLAISIR.

Trahit sua quemque voluptas.
VIRG.

Mes pinceaux sont tout prêts, et la toile est tendue ;
Sur-quoi va s'arrêter mon ame irrésolue ?..
Je voudrais fixer le Plaisir
Avec son aimable cortège ;
Mais où pourrai-je le saisir,
Et sous quel aspect le peindrai-je ?

Sera-ce sur les pas du dieu de la tendresse ?
Il me semble en effet que c'est lui qu'il caresse.
Autour d'eux je vois se presser
Des beautés, des grâces sans nombre...
Hélas! je croyais l'embrasser ;
Il s'évanouit comme une ombre.

Plus loin, à cette table où Lucullus préside,
Je crois le voir : peut-être est-ce là qu'il réside.
Près de Bacchus et de Comus
Quel est cet enfant qu'on encense ?..
Fuyons : à ses yeux abattus
J'ai reconnu l'Intempérance.

Suivons ce groupe ailé que je vois dans la plaine :
Sans doute, au son du cor, c'est le Plaisir qu'il mène...
Mais quoi ! j'entends l'airain gémir
Aux mains du chasseur en furie!
Le sang coule! au lieu du Plaisir,
Je n'ai vu qu'une frénésie.

Auprès de la folâtre et vive Terpsichore
J'ai cru trouver un dieu que la jeunesse adore.
Mais que vient-elle de m'offrir ?
Des pas finis en attitude.
Elle a remplacé le Plaisir
Par une fatigante étude.

Une autre muse encor, la piquante Thalie,
A venir le chercher à sa cour me convie...
A la peinture de nos mœurs
Il m'a semblé le voir sourire ;
Je soulève un rideau de fleurs,
Et je n'aperçois qu'un Satyre.

Être léger, qui fuit lorsqu'on pense l'atteindre,
J'allais donc à jamais renoncer à le peindre.
Lui-même à mes yeux vint s'offrir
Quand j'avais perdu l'espérance ;
Et je reconnus le Plaisir
Sous les traits de la Bienfaisance.

M. E. Hereau.

ÉPITRE

A M. ROBERT LEFÈVRE,

Peintre de la Chambre et du Cabinet du Roi.

Ainsi, grâce à ton beau talent,
J'obtiens le droit de me survivre!
Mon nom, dans les pages d'un livre
Biographique, soi-disant,
Sera cité probablement;
Mais, de sa lettre initiale
Tel est, hélas! l'humble destin,
Qu'on n'ira pas, j'en suis certain,
Le chercher, tout juste, à la fin
De la notice partiale
Que pour un libraire aigrefin,
Griffonnera, quelque matin,
Un pauvre diable, un meurt-de-faim.

Tes pinceaux, du moins, ta palette
De moi se seront occupés.
Non; mes vœux ne sont pas trompés,
Et ma renommée est complète.
On voudra voir ce jeu savant
Et de l'ombre et de la lumière,
Cette expresssion singulière

Qui transforme en être vivant
L'auteur mort-né, malgré Minerve,
Rêvant, suant et rimaillant,
Sans goût, *sans chaleur et sans verve* : (1)
On t'admire, on parle de toi;
Et, fût-ce même avec réserve,
Il faut bien qu'on parle de moi.

De ton art charmante férie!
Bienfait du Ciel! de son amie
L'amant revoit encor les traits :
Le tendre époux dans tes portraits
Retrouve l'épouse si chère
Qu'au tombeau suivent ses regrets.
Tu rends un enfant à sa mère,
A l'ami, le rare trésor
Que je préfère à la richesse,
Trésor que j'ai cherché sans cesse,
Sans l'avoir pu trouver encor!

Mais quelle est donc cette nouvelle
Que, parfois, courrière fidèle,
La Renommée ose annoncer? (2)
Eh quoi! tu voudrais renoncer
A la gloire continuelle

(1) Les mots *soulignés* appartiennent au *Dictionnaire biographique des Hommes vivans*. (Note de l'auteur.)

(2) Un journal très-accrédité avait annoncé, en effet, que M. *Robert-Lefèvre* allait se reposer de ses longs et honorables travaux qu'il n'interrompt point. (*Note de l'auteur.*)

Que te promet ton atelier,
Borner le cours de ta carrière,
Te reposer sur le laurier
Qu'a cueilli ta vigueur première ?
Non ; je t'en conjure : crois-moi,
Dans tes conceptions nouvelles,
Ton génie a gardé ses ailes :
Tu n'es pas indigne de toi.

J'en atteste la double image
Et d'*Héloïse* et d'*Abaylard*,
Ce double chef-d'œuvre de l'art
Qui, dans un nombreux assemblage
De tableaux de toutes couleurs,
Des plus sévères connaisseurs
Obtint le glorieux suffrage.

J'en atteste ce *Phocion*
Que le Luxembourg redemande, (1)
Et qu'à tous les yeux recommande
Sa noble et belle expression.
J'en atteste ce FILS DE FRANCE,
Jeune d'ans et vieux de vaillance,
Vif, à-la-fois, sensible et bon,
De notre antique arbre Bourbon,
Noble branche, heureuse espérance,
Du pauvre, humaine providence,

(1) Le Tableau de *Phocion*, prêt à boire la ciguë, était exposé dans la galerie de peinture du *Luxembourg*, et il en a été retiré, on ne sait trop pourquoi. (*Note de l'Auteur.*)

Comme le dernier des Henris,
Atteint d'un poignard régicide,
Succombant sous un bras perfide
Et de son sang baignant les Lis;
Qui, loin d'invoquer la vengeance,
Parlait de pardon, de clémence;
Bon Prince, dont à nos regrets
Ton souvenir a peint les traits. (1)

Charge donc toujours ta palette
De ces teintes qu'en t'admirant,
T'envîraient Van-Dick et Rembrandt;
Sois toujours et peintre et poète.
Que d'excellens originaux
Tu pourras tracer sur la toile!
Vois-tu, sous ce modeste voile,
De ses traits cachant les défauts,
Prude aujourd'hui, jadis coquette,
Et condamnée à la retraite,
Madame Ursule, en grimaçant,
D'un vieux sourire t'agaçant,
Supplier ton art de lui rendre
Le joli nez, le regard tendre,
La finesse, les agrémens
Qu'elle n'a plus depuis trente ans?

Vois-tu la petite Céphise

(1) C'est, en effet, de *souvenir* que *M. Robert-Lefèvre* a fait un portrait, fort ressemblant et très-bien peint, de S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI.

Se présentant en robe grise,
Pour un Monsieur qui la connaît,
Trés-âgé, très-riche et très-laid,
Réclamer de toi son portrait?
C'est un don, c'est une surprise
Qu'elle lui ménage en secret;
Mais, sans renoncer à l'envie
D'en demander une copie
Pour le jeune homme qui lui plaît.
Et cette fervente dévote
Bien enterrée en sa capote,
Les yeux baissés, avec douceur,
De ton pinceau générateur
Implorant le précieux gage,
Pour en faire un mystique hommage
A notre divin Rédempteur,
Dont il lui semble voir l'image
Dans les traits de son directeur?
Et cette vieille et longue actrice
Des jeunes acteurs protectrice,
Qui des dons du premier venu,
Ayant formé son revenu,
S'imagine que sur la scène
Elle domine en souveraine,
Et veut que, fier de son renom,
Tu la déguises en Clairon?
Cette Araminte, outre nature,
Comptant les mois par ses romans,
Qui, de l'ébène de ses dents,
De ses yeux éteints et mourans

A tes pinceaux récalcitrans
Présentant la caricature,
Brigue, pour la postérité,
Un portrait, qui, fût-il flatté,
Ne lui donnerait, je le jure,
Qu'une affreuse immortalité.

Mais quoi! je médirais des femmes!
Fi! diront-elles, quelle horreur!
C'est un monstre que cet auteur.
Des sacarmes! des épigrammes
Contre un sexe que la valeur,
La loyauté, la courtoisie,
Au temps de la chevalerie,
Protégeaient au prix de leur vie,
Sans obtenir une faveur!
Mesdames, prenez patience;
Les hommes vont avoir leur tour.
Je le sais par expérience,
Vous méritez et notre amour
Et surtout notre confiance.

Trève donc aux digressions:
Sans malignes réflexions,
Je reviens à toi, cher Apelle.
Oh! l'incomparable modèle,
Qui vient s'offrir à tes crayons!
Remarques-tu ses deux cordons,
La double plaque rayonnante
Sur sa poitrine haletante

De la frayeur qu'il eut, dit-on,
Au siège fatal de Toulon ?
Ne manque pas ce personnage,
Et qu'au moins la postérité
Puisse contempler, d'âge en âge,
L'ennuyeuse importunité,
Le ridicule bavardage,
La sottise et la vanité !

Je te le recommande encore,
Ce présomptueux bel-esprit
Qui dans ses ouvrages s'adore,
N'estime que ce qu'il écrit,
Et ne répond qu'à ce qu'il dit ;
De son éloge vous terrasse,
Et vous soutient modestement
Qu'il brille et règne isolément
Au sommet de notre Parnasse.

Mais, de grâce, garde-toi bien
D'accueillir ce masque hypocrite
Qui ne te cache qu'un vaurien.
Dieu ! quel apprêt dans son maintien !
Il te parle de ton mérite,
Il a raison ; mais vois l'orbite
Où s'enfonce et roule son œil,
Son sourcil froncé, sa peau bise,
Son cou tors, ses ongles en deuil ;
Pour toi ce serait un écueil,
Que vouloir, avec ta franchise

Et ta candeur et ta bonté,
Fixer sur la toile surprise
Et l'Envie et la Fausseté.

Montre plutôt de l'indulgence
Pour cet aimable adolescent
Qui, d'un air doux et caressant,
Vient offrir à ton obligeance
Les traits d'un visage charmant;
Ces traits à toi se recommandent :
Il désire avoir son portrait,
Ton refus le désolerait,
Car vingt femmes le lui demandent.

Reçois aussi, sans examen,
Ce myope sexagénaire
Qui, ne sachant aimer ni plaire,
Veut conclure un troisième hymen.
Sa future est, dit-on, aimable,
Prévenante, éveillée, affable,
Et compte vingt ans aujourd'hui :
Tant mieux pour nous, tant pis pour lui.

Donne surtout quelques séances
A ce petit monsieur titré
Et de quatre croix décoré,
Faible un peu sur les bienséances;
Mais fort sur les impertinences,
Qui, le front haut et le cœur bas,
Dans le monde ne paraît pas
Sans que l'on en rie aux éclats :

A ce moderne Démosthène
Que précédait un grand renom,
Qui devait, sans comparaison,
Éclairer comme un phénomène
Notre politique horizon,
Que ton talent pourra, sans peine,
Nous travestir en perroquet,
Gros de jactance et de caquet.

Est-ce assez de portraits à faire?
En voilà près de dix au moins
Appelant ton art et tes soins.
Vite au chevalet. Sûr de plaire,
Tu verras au salon prochain
Les amateurs, avec dédain,
Passant devant mainte copie
D'insipides originaux,
Sans traits, sans physionomie,
S'arrêter devant tes tableaux,
Animés du feu du génie.
Tu te souviendras d'y placer
Ma fidèle et vivante image.
Loin de prendre pour moi l'hommage
Que l'on aura dû t'adresser :
D'un grand peintre, ce bel ouvrage,
Me dirai-je, est pour moi le gage
De l'estime et de l'amitié.
Un seul point me semble oublié
Dans ma parfaite ressemblance :
Oui, j'aurais voulu que mes yeux

Qu'on ne pouvait enchâsser mieux,
Par un secret ingénieux,
Peignissent la reconnaissance.

Feu M. le Chevalier VIGÉE.

ÉPIGRAMME.

UN parvenu voulait que pour sa belle
On le peignît. Monsieur, lui dit l'Apelle,
Desire-t-il son portrait en petit,
Ou bien en grand? — En grand, oui, c'est bien dit,
Vous me peindrez en savante personne,
Lisant tout haut; mon valet dans un coin,
Sans qu'il soit vu; cependant pas bien loin,
Pour qu'il m'entende au moins si je le sonne.

SUR UN SOUVENIR DE M. ARN....,

PENDANT SON EXIL.

ALORS qu'il fut puissant, Arn.... fut généreux.
J'ai chéri ses bontés sans flatter sa puissance.
aigne encor m'aimer quand il est malheureux :
Ah ! ce trait comble tous mes vœux,
Et double ma reconnaissance !

M. FABIEN PILLET.

MES ADIEUX A MON PAYS NATAL.

STANCES.

Du Forez plaine enchanteresse,
Riches vallons, coteaux charmans,
Qui de ma rapide jeunesse
Avez vu fuir les doux momens !

Loin de vous le sort qui m'entraîne
M'indique un nouvel horizon ;
Et, pour les rives de la Seine,
Je quitte celles du Lignon.

Lignon, tes paisibles retraites
Charmeront encor l'avenir :
Les amans comme les poètes
Conserveront ton souvenir.

Heureux celui qui de ses pères
Habite en paix l'humble séjour,
Et sur des terres étrangères
Ne trouve pas son dernier jour!

En vain la cité sans rivale
M'offre ce qu'elle a de plus beau:
Le fracas de la capitale
Vaut-il le calme du hameau ?

Loin du pays qui m'a vu naître,
Pourrai-je espérer le bonheur ?
Ah! je sens trop qu'il ne peut être
Qu'aux lieux où je laisse mon cœur.

M. Tézénas de Montbrison.

LA DISTRACTION.

Picard ? — Monsieur ? — Ce soir j'irai
Chez la comtesse de Valbonne ;
Avant minuit je rentrerai.
— Affaire pressante ? — On y donne
Un bal charmant ; je danserai.
— Votre santé n'est pas très-bonne :
— Hé bien ! je la ménagerai.
Que de grâces dans sa personne !
— Pardon, je vous objecterai....
— Si tu savais comme elle est belle!
— Quoi, Monsieur? — Tu parais surpris?
Oh, je veux walser avec elle.
— Que dites-vous? — De tout Paris
C'est bien la plus aimable femme.
— Mais, Monsieur... — Propos superflus.
— Vous êtes en deuil de Madame !
— Quoi, vraiment? je n'y pensais plus.

M. Ponsardin Simon.

ÉPITRE

Écrite dans un ancien couvent à quelque distance des eaux de Bourbon.

Au sein de notre belle France,
Près d'une moderne Jouvence,
Bizarre et joyeux rendez-vous
Des cacochymes et des fous,
On aperçoit un monastère
Où, pour loi n'ayant que ses goûts,
Vivait jadis maint solitaire;
Non de ces caffards repoussans
Toujours armés de disciplines
Contre les attaques des sens,
Mais de ces heureux fainéans
Qui, ne disant point de matines,
Et dormant d'un sommeil léger,
De l'Église évitaient l'approche,
Et n'obéissaient qu'à la cloche
Qui sonnait l'heure du berger.
Dans ce religieux asile,
Pour long-temps, hélas! confiné,
Aux lieux d'où le destin m'exile
Je rentrerai prédestiné.
Le désespoir m'a fait hermite,
L'amour en rit avec raison;
Mais déjà, comme un cénobite,

Coiffé d'un ample capuchon,
Au côté je porte un bourdon :
J'y bois à longs traits de l'eau pure,
Et c'est un mystique cordon
Qui soutient ma robe de bure.
D'abord, sous cet habit trompeur,
Renouvelant l'antique usage,
Des jeunes filles du village,
Je croyais être directeur :
Jusqu'ici je n'ai vu personne ;
J'enrage en vain depuis huit jours,
Et, de ce moment, je soupçonne
Que la sagesse qu'on me prône
Est l'épouvantail des amours.

Volant de maîtresse en maîtresse,
Toi qui d'un autre zèle épris,
Prodigues ta belle jeunesse
Aux divinités de Paris,
Objet des agaçans souris
De plus d'une femme jolie,
Adieu ; ne fais point la folie
De laisser en paix leurs maris.
Pour moi, j'ai déposé mes ailes,
Je ne reçois plus de nos belles
Ni de refus, ni de faveur,
Mais, lorsque tu triomphes d'elles,
Je suis heureux de ton bonheur.

M. Auguste (de Caen.)

ORPHÉE,

VAINQUEUR DES SYRÈNES.

Partons, disoit le fier Jason,
Aux illustres guerriers compagnons de sa gloire,
Et que l'enlèvement d'une riche toison
Éternise notre mémoire.
Aussitôt s'élançant des rives d'Iolchos,
Leur vaisseau fend le sein de l'onde;
Des airs la paix était profonde,
Et Zéphir seul poussait le navire à Colchos.
Mais la faveur de ses douces haleines
Rassure vainement l'élite des héros;
Pour eux le feu du ciel et la rage des flots
Auraient moins de dangers que l'île des Sirènes.
Là, ces filles d'Aché'oïs
Par des charmes subtils, des filtres inconnus,
Fascinent les mortels cotoyant le rivage;
Leur voix est un poison qui plaît,
Et leur langage est un filet
Où se prend le cœur du plus sage....
Mais par degrés l'air s'amollit,
Un parfum enivrant d'une rive s'exhale;
La nef dans sa course languit:
Voici, voici l'île fatale!
De chants voluptueux la plage retentit,
Et l'écho des rochers en ces mots les redit:

« Guerriers, qui cherchez des conquêtes,
Ne fuyez point, approchez-vous ;
Venez ; l'ombre de nos retraites
Offre des triomphes plus doux.

De la gloire illustres esclaves,
Ou plutôt ses tristes martyrs,
Ah ! puisqu'il vous faut des entraves,
Préférez celles des plaisirs.

A nos jeux sur des lits de mousse,
L'Amour préside en souverain :
Sa loi riante ne repousse
Que les ennuis et le chagrin.

En ces lieux tout charme l'oreille,
Et de tout l'œil est enchanté ;
Ici tout retrace, conseille,
Ou fait sentir la volupté.

Toujours la même impatience
Y vient attiser le desir :
Il survit à la jouissance
Pour perpétuer le plaisir.

Guerriers, qui cherchez des conquêtes,
Ne fuyez point, approchez-vous ;
Venez ; l'ombre de nos retraites
Offre des triomphes plus doux ».

De ces accords la grâce et la mollesse
Surprend de ces héros la mâle austérité ;

Elle verse en leur cœur jusqu'alors indompté,
Avec l'oubli de la sagesse,
Les langueurs de la volupté.
Mais le divin Orphée, avec indifférence,
Verra-t-il l'héroïsme en esclave abattu?
Non, sa lyre à la main, sur la poupe il s'élance,
Beau de génie et de vertu,
Et de la même voix qui remplit de délice
Les enfers étonnés de lui rendre Euridice,
De ces mêmes accords dont les charmes touchans
Animaient les rochers attendris par ses chants:

« A Jupiter, dit-il, appartient la puissance;
Il compte pour sujets tous les êtres divers,
Et l'homme, pur rayon de la divine essence,
L'homme est le vice-roi de ce vaste univers.

Mais si des voluptés l'essaim qui t'environne,
Mortel, de ta raison vient usurper les droits,
De ton front dégradé tombe alors ta couronne,
Et tu reçois des fers où tu dictais des lois.

Le laurier ne croît point dans la fange des vices;
La gloire serait-elle où la vertu n'est pas?
Elle vit de périls, de nobles sacrifices,
De généreux efforts, d'héroïques trépas.

Ah! ne nous fermons point le temple de mémoire;
Combattons de l'oubli l'affreuse obscurité;
Envahissons les tems: pour l'amant de la gloire,
La véritable vie est l'immortalité ».

Orphée ainsi chantait : ses leçons souveraines
Triomphent dans les cœurs, du poison des Syrènes;
Ses amis transportés sont encor des héros.
Remplis du feu divin de leur chantre sublime,
N'écoutons, disent-ils d'un élan unanime,
N'écoutons que la gloire, et volons à Colchos.

Une morale précieuse,
Jeunes adolescens, sort de ces fictions;
Votre jeunesse est l'île dangereuse,
Les Syrènes, tremblez, ce sont les passions.
Voulez-vous échapper à leurs séductions?
Des chantres renommés écoutez l'harmonie;
Au foyer des vertus s'allume le génie;
Il leur doit ses transports brûlans;
Les Muses sont toujours les vierges du Permesse,
Et la déesse des talens
L'est encore de la sagesse.

M. Morel (Hyacinthe.)

LE CHASSEUR ET LES OISEAUX.

FABLE.

Déja l'Aurore aux doigts de rose.....
Muse, pourquoi tous ces grands mots ?
Plus simplement disons la chose.
Le jour naissait, et les oiseaux,
Par une douce mélodie,
Célébraient du soleil le retour bienfaisant.
Soudain un chasseur menaçant,
Son fusil sous le bras, traverse la prairie.
Tous nos musiciens, à l'aspect du danger,
De chanter ont perdu l'envie
Et ne songent qu'à déloger.
Un perdreau se cachait dans la verte bruyère :
Il part et se confie à son aile légère;
Mais, ô funeste sort! c'est en vain qu'il a fui.
Le plomb fatal, hélas! plus rapide que lui,
Le frappe, et de son sang il arrose la terre.

Un corbeau, fin matois, craignant d'être surpris,
Se tenait à l'écart sur la cime d'un chêne,
Et d'un œil curieux observait cette scène.
» Rassurez-vous, ô mes amis!
» S'écria-t-il enfin, votre frayeur est vaine.
» Ce chasseur n'en veut qu'aux perdrix.
» Pour elles, j'en conviens, la chose est malheureuse.
« Qu'y faire, hélas!... s'en consoler.

Tout le monde applaudit : et la troupe joyeuse
Ainsi qu'auparavant se remit à siffler.
Mais voici bien une autre affaire !
L'impitoyable braconnier
Voit un corbeau, l'ajuste et le couche par terre.
» Ceci vraiment est singulier
» Tirer sur nous, quelle bévue,
» S'écria notre harangueur !
» C'est un crime ; c'est une horreur.
« Mes amis, c'en est fait ; la patrie est perdue.

» Que pensez-vous de tout ceci,
» Demande un merle à sa commère ?
« Le mal n'est pas si grand, lui répond celle-ci :
» Ne voyez-vous pas, mon compère,
» Que l'on n'en veut qu'aux gros oiseaux ;
» Tels que perdrix, faisans, corbeaux ;
» A tous ces messieurs d'importance
» Chez qui par excès de bonté
» Nous allions chaque jour faire la révérence.
» Les merles sont en sûreté
» Croyez-en mon expérience.

» Elle a raison, elle a raison ;
» Tout est au mieux dit une grive ;
Et chacun reprit sa chanson.
Mais le concert ne fut pas long.
Bientôt l'homme au fusil tout doucement arrive ;
Un merle est abattu ; deux grives à la fois
S'en vont peupler les sombres rives.

Les autres, plus mortes que vives,
e cachent à l'envi dans l'épa'sseur du bois.
Se fiant à sa mince espèce
e rameaux en rameaux un roitelet encor
e moquait du chasseur par mainte gentillesse,
t toujours sur ses pas menait un libre essor.
ais des plus gros oiseaux partageant la disgrâce
ans le même bissac il fut prendre sa place.
acun vit, mais trop tard, que le tueur maudit
N'épargnait ni gros ni petit;
u'on a tort d'écouter un coupable sophisme;
u'il faut de son voisin partager les malheurs;
qu'enfin, au milieu des publiques douleurs,
mais les justes Dieux n'épargneut l'égoïsme.

M. Gabriel DE MOYRIA.

ÉPIGRAMME.

Ariste est plein de bonhomie;
Il a bonne table, et bon cœur;
Il a femme bonne et jolie :
Mais, bon époux, il ne croit rien
Sur sa moitié que l'on renomme;
Bref, en tout il serait bonhomme,
S'il n'était mauvais écrivain.

M. AZADELON.

LA PETITE JAVOTTE AU CATÉCHISME.

ANECDOTE.

« Que doit faire un chrétien en se mettant au lit?
» Il offre à Dieu son cœur et son esprit,
» Puis les deux mains pieusement croisées,
» Il s'endort doucement dans de saintes pensées.
C'est en ces mots qu'un sieur Thomas,
Magister d'un village, un jour après la messe,
Endoctrinait du lieu la riante jeunesse;
Riante, c'est bien dit; car on riait tout bas,
On chuchotait, on ne l'écoutait pas.
Il s'arrête; à l'instant chaque bouche est muette.
Alors il interroge, il veut qu'on lui répète
Ce qu'il a dit. Aucun n'en sait le premier mot,
Ni Pierre, ni Babet, ni Françoise, ni Charle.
« Que veut dire ceci? me prend-on pour un sot?
» Ponr qui donc est-ce que je parle?
» Toujours rire ou causer! Jamais d'attention!
» Tenez, voyez-vous bien cette petite fille?
» A six ans, elle écoute, et jamais ne babille;
» Je veux, en lui faisant la même question,
» Vous couvrir tous de honte et de confusion.
» Javotte, levez-vous. » Et Javotte se lève,
Joint les deux mains, fait révérence brève,
Baisse les yeux, et puis rougit.

'homas, l'encourageant d'un gracieux sourire:
– Petite, savez-vous ce que je viens de dire?
– Oui, monsieur. — Ce qu'on fait en se mettant au lit?
– Oh! oui monsieur. — Fort bien; silence dans l'église.
» Ecoutez tous, eh bien donc, mon enfant
» Que faites-vous d'abord en vous couchant?
— Monsieur, j'arrange ma chemise.

Quand le tonnerre avec fracas
Aurait soudain frappé le temple,
Il ne serait qu'un faible exemple
Du tintamarre, et des bruyants éclats
)ue fit naître à ces mots le rire inextinguible
)es auditeurs. Thomas veut parler: impossible.
Paix là, paix donc! » Autant en emporte le vent.
Dans sa colère, il s'en prend à l'enfant
)ui n'en peut mais, l'appelle ignorante, idiotte,
Imbécille, petite sotte.
Il avait tort assurément.
La pauvre petite Javotte
vait répondu vrai. Moi, qui conte ceci,
'aurais dit tout comme elle, et vous peut-être aussi.

M. Famin.

IMITATION DE VÉRIN.

Bardus fait imprimer tous les mois un gros livre.
– Se vend-il bien? — Oh! fort bien! à la livre.

M. E. D.

IMITATION DE MARTIAL.

Tu ne crains point la mort, si j'en crois ton langage.
En vain tu veux me faire admirer ton courage,
Stoïque Cheremon, tu dois cette valeur
A ton vin aigrelet qui soulève le cœur.
Philosophe sublime! ô vertu plus qu'humaine!
A la paille, au pain noir tu renonces sans peine.
Mais qu'un léger duvet rende plus doux tes lits,
Que la pourpre de Tyr colore tes habits,
Qu'une esclave jolie à tes côtés sommeille,
Qu'un luth harmonieux à midi te réveille,
Je te vois, Cheremon, plus content du destin,
D'une âme moins tranquille envisager ta fin.
La mort est un bienfait que l'indigence envie,
Mais la vertu consiste à supporter la vie.

M. De Saquenville.

SUR L'ESPÉRANCE.

Un songe parfois réjouit
L'infortuné, quand il sommeille;
C'est à-peu-près ce que produit
L'espérance; on la définit:
Le rêve d'un homme qui veille.

M. Grand.

ÉPITRE

SUR LE SUICIDE,

A UN AMI MALHEUREUX;

Couronnée par l'Académie de Toulouse, en 1820.

Summum nec metuas diem, nec optes.
MART. Ep. Lib. X.

Ami! qu'ai-je entendu? ta raison égarée
Sollicite à la mort ta main désespérée;
Transfuge de la vie, au printemps de tes jours,
Tu veux d'un bras cruel en terminer le cours!
Arrête.... d'un ami que la voix salutaire,
Sur le bord du tombeau, te console et t'éclaire.
Du séjour paternel éloignés tous les deux,
Le même toit nous vit, par les plus tendres nœuds,
Adoucir les chagrins, les maux de notre enfance,
Et d'un commun exil alléger la souffrance;
Des peines, des travaux nous charmions la rigueur,
Au sein de l'amitié nous trouvions le bonheur.
Au nom du sentiment dont la douce influence
Sema de quelques fleurs notre jeune existence,
Suspends ton noir dessein, écoute encor ma voix:
Dieu! que ce ne soit pas pour la dernière fois!

Aujourd'hui je t'entends accuser la Fortune
Et poursuivre son char de ta plainte importune;

Heureux hier encore, au gré de tes désirs,
Tu croyais dans leur fuite arrêter les plaisirs;
Insensé, tu rêvais des biens imaginaires,
Et de la volupté les riantes chimères
De songes imposteurs caressaient ton sommeil:
Quel désenchantement affligea ton réveil!
De ce monde brillant qu'habitait ta jeunesse,
Qu'embellissait encore une crédule ivresse,
Le charme a disparu, tout s'est évanoui,
Et l'espoir de ton cœur.... oui, l'espoir même a fui;
Sans lutte, sans combats, ton courage succombe,
Et, sans avoir vécu, tu veux fuir dans la tombe.
Malheureux, crois-tu donc y trouver le bonheur?
Peut-il être le prix d'un lâche déshonneur?
Ah! respecte la loi qui préside à ton être:
Tout l'annonce ici-bas, peux-tu la méconnaître?
Vois l'homme à son berceau, gémissant et plaintif,
Dans le cercle des maux il est déjà captif;
Victime dévouée aux peines, aux alarmes,
Ouvrant les yeux au jour, pour répandre des larmes,
Il s'élève, il grandit pour des tourmens nouveaux,
Et sa vie est promise à d'éternels travaux.
Juge à quel prix le ciel t'a donné l'existence,
Et dans tous ses décrets bénis la Providence;
N'accuse plus du sort l'immuable rigueur,
Contemple l'univers et pardonne au malheur:
Partout sur les mortels pèse la même chaîne,
L'homme sait la porter, l'esclave seul la traîne.

Mais dans cet univers, en tout temps, en tout lieu,

Ami, l'homme est placé sous les regards d'un Dieu;
Espère en sa bonté: l'éternelle sagesse,
En imposant la vie à l'humaine faiblesse,
Fit descendre du ciel l'espoir consolateur:
L'homme à son doux rayon a ranimé son cœur;
Soumis et confiant, au sentier de la vie
Il marche résigné vers une autre patrie;
Au-delà de la tombe il voit un meilleur sort:
Le triomphe pour lui c'est l'instant de la mort.
Mais toi, peux-tu prétendre à cette récompense,
A ce prix que le ciel réserve à la constance?
Je cherche sur ton front l'empreinte des douleurs
Et de tes longs combats les sanglantes sueurs:
Dis-moi sous quels revers a fléchi ton courage;
As-tu quelques instans lutté contre l'orage?
Où sont les grands travaux qu'il t'a fallu souffrir?
Non, tu n'as pas encor mérité de mourir.

Ah! s'il faut à ton cœur les leçons de l'exemple,
Interroge l'histoire, et que ton œil contemple
Tous ces illustres morts, guerriers ou citoyens,
Qui furent des états l'orgueil et les soutiens.
L'injustice et la haine ont éveillé l'envie,
Et contre leurs grands noms armé la calomnie;
Réponds, les a-t-on vus disposer de leur sort,
Et, fuyant le malheur, se jeter dans la mort?
Qu'on ne me vante plus le poignard inflexible,
La stérile vertu d'un romain insensible
Préférant le trépas à l'injure des fers!
Que Pompée ou César enchaînent l'univers,

Le sage ne meurt point ; sous un tyran qu'il brave,
Quand tout rampe asservi, seul il n'est point esclave ;
En présence du glaive il élève la voix,
Et de ceux qu'on opprime il proclame les droits.

Ami, si l'homme est grand, il l'est par l'infortune.
Vois les vils favoris de l'aveugle fortune :
Ils étalent en vain la pompe et la splendeur ;
Pauvre, mais vertueux, j'aime mieux le malheur.
Mais que dis-je? crois-tu qu'au sein de la richesse,
Au sein des jours tissus des mains de la mollesse,
Ce mortel qui du sort épuisa la faveur,
Sans chagrins, sans remords, jouisse du bonheur?
Promenant, à travers sa froide solitude,
D'un repos agité la vague inquiétude,
Malheureux dans ses jours, malheureux dans ses nuit
En vain il se débat sous le poids des ennuis ;
Il veut fuir des dégoûts l'amertume cruelle,
Et demande à son or le plaisir infidèle ;
Il veut vivre... et la mort de son terrible sceau
A marqué sa victime et l'appelle au tombeau.

Non, tu n'es pas jaloux d'un sort si déplorable ;
Tu vivras ! abjurant un dessein trop coupable,
Et rappelant l'espoir dans ton cœur attristé,
Tu paîras ton tribut à la société ;
Tu répondras aux vœux d'un monde qui t'appelle,
A la vie, aux vertus tu resteras fidèle ;
Ta mère.... Pourrais-tu, cruel ! l'abandonner ;
Sans appui, sans secours, aux pleurs la condamner,

t poussant au cercueil sa vieillesse flétrie,
cquitter par sa mort le bienfait de la vie.
rès d'elle, quand rêvant ton heureux avenir
lle songe à son fils, lui s'apprête à périr,
ui, promet à sa mère, inquiète et tremblante,
e son fils mutilé la dépouille sanglante,
t souriant au fer qui doit percer son cœur,
'un double assassinat calcule la noirceur.
h! peins-toi ce moment horrible, épouvantable!
uel lugubre tableau! quel spectacle effroyable!
. la place d'un fils, un cadavre!... du sang!!!....
ntends de la douleur le lamentable accent!
ois ta mère, oubliant le poids de la vieillesse,
e jeter sur ce corps, objet de sa tendresse,
'arroser de ses pleurs en invoquant la mort,
e serrer dans ses bras et le serrer encor.
élas! il faut quitter, il faut rendre à la terre
e ce fils tant aimé la dépouille si chère;
Iais la pitié publique a fui de son cercueil,
l passe solitaire, et sans pompe et sans deuil;
t la Religion, mère autrefois si tendre,
nflexible pour lui, déshéritant sa cendre,
a repoussant du seuil de son temple irrité,
e verra, sans tombeau, subir l'éternité.

Viens invoquer ce Dieu, l'appui de la faiblesse,
e Dieu que méprisait, qu'oubliait ton ivresse;
u trouveras le calme au pied de ses autels:
ui, la religion aux malheureux mortels
réseute son secours, son flambeau tutélaire,

Et, versant le bonheur dans les cœurs qu'elle éclaire,
Console le présent, embellit l'avenir,
Et des malheurs passés endort le souvenir.
Pénètre dans ce temple où la foule pressée,
Les yeux levés au ciel, recueille sa pensée.
Au Dieu consolateur tous adressent leurs vœux:
Ecoute leur prière; ils sont tous malheureux;
Tous, en proie à la vie et battus par l'orage,
A la croix de leur Dieu demandent le courage.
Un seul a-t-il du ciel accusé les rigueurs?
Un seul a-t-il poussé des cris blasphémateurs?
Soumis et résignés, leur pieuse constance
Adore l'Eternel, le bénit en silence,
Et jouets du destin, condamnés à souffrir,
Sans demander la mort ils sont prêts à mourir.
Regarde ce guerrier, vétéran de la gloire,
Il a laissé son sang aux champs de la victoire;
Triste et noble débris, qu'épargna le trépas,
Epuisé, mutilé par le fer des combats,
Appelle-t-il la mort pour finir sa souffrance?
Non, le cercueil n'est point sa dernière espérance.
De la religion, ô bienfaisant pouvoir!
L'exemple de son Dieu lui dicte son devoir.
Vois cet infortuné, qu'en sa misère errante,
La faim, la pâle faim incessamment tourmente:
Lis-tu le désespoir sur son front attristé?
Calme, et de l'Eternel invoquant la bonté,
Il élève vers lui son âme et sa prière,
Et Dieu verse en son cœur un baume salutaire;
Sous le poids de ses maux il n'est point accablé;
Triste en entrant au temple, il en sort consolé.

Ami, je vois des pleurs rouler sous ta paupière,
Témoignage éclatant d'un repentir sincère;
C'en est fait, j'ai vaincu; tu connais ton devoir,
Tout ton cœur se réveille au consolant espoir,
Et la religion, dissipant ton délire,
Dans ton âme éclairée a repris son empire;
Offrant à tes regards son céleste flambeau,
J'ai fermé devant toi les portes du tombeau;
Commence à vivre enfin: tu dois à ta patrie,
A tes concitoyens tous les jours de ta vie:
Sois fidèle à ton Dieu; que vers lui chaque jour
Ton cœur reconnaissant s'élève avec amour;
Et moi, de ton bonheur embrassant l'espérance,
Je n'ai plus qu'à bénir la sage Providence,
Heureux de conserver un chrétien à la foi,
Un enfant à sa mère, un Français à son roi!

M. de Saint-Maurice.

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui fut toujours sensible, doux, fidèle,
Et, jusques au tombeau, des amis le modèle.
Il ne me quitta pas quand je perdis mon bien.
—C'était un homme unique! —Hélas! c'était mon chien.

M. Dallier (Edmond).

LA REINE DE L'ONDE,

ÉLÉGIE DANS LE GOUT ALLEMAND.

A son réveil un baiser de son fils
Ne viendra plus charmer la pauvre Elmonde.
Jeunes enfans, fuyez ces bords fleuris,
Fuyez la voix de la reine de l'Onde!.....

LA REINE DE L'ONDE.

Laisse flotter tes humides filets,
Viens, bel enfant, à ma voix caressante;
Viens admirer de mon riche palais
Le seuil d'azur, et la voûte brillante!

L'ENFANT.

Ma mère a dit : de la reine des Eaux
Fuis, jeune ami, la trompeuse promesse!
Tu trouverais au milieu des roseaux
Son froid baiser, et la mort pour caresse.

LA REINE DE L'ONDE.

Viens, bel enfant, t'assoupir sur mon sein;
Des chants lointains fermeront ta paupière,
Et, quand naîtra le souris du matin,
Ma harpe d'or gémira pour te plaire.

L'ENFANT.

Ma mère unit aux doux sons de sa voix
Le bruit du lin, tandis que je sommeille ;
Et, quand l'oiseau s'éveille dans nos bois,
C'est sa chanson qui doucement m'éveille.

LA REINE DE L'ONDE.

Pour toi déjà mes cygnes amoureux
Ont déployé leurs ailes argentées ;
La poule d'eau de ses humides jeux
Sillonne au loin les ondes agitées.

L'ENFANT.

Comme le cygne ils sont blancs, mes agneaux!
Avec plaisir, sur la tour ruinée,
Je vois la chèvre aux gothiques créneaux
Ravir le lierre et la ronce inclinée.

LA REINE DE L'ONDE.

Du sein des flots, l'iris lève sa fleur ;
J'en ornerai ta noire chevelure ;
Et du corail l'élégante rougeur
Au bel enfant servira de parure.

L'ENFANT.

Pour moi ma mère a tressé des barbeaux ;
Ma chevelure en est encor parée ;
Le rouge éclat des champêtres pavots
Fait ressortir leur couleur azurée.

D.

LA REINE DE L'ONDE.

Tu ne viens point!... cueille au moins, bel enfant,
Ce nenuphar, à l'humide guirlande;
Tu l'offriras à ta mère en rentrant,
Et son baiser te paîra ton offrande.

L'ENFANT.

C'est pour ma mère, et je vais... laisse-moi...
Ta main blanchâtre et m'entraîne et me serre...
Ton rire affreux glace mon cœur d'effroi.
Quoi, dans les flots!... je me meurs... ô ma mère!...

A son réveil un baiser de son fils
Ne viendra plus charmer la triste Elmonde...
Jeunes enfans, fuyez ces bords fleuris,
Fuyez la voix de la reine de l'Onde.

M. J. BRISSET.

MORALITÉ.

JAMAIS nos vœux ne seront satisfaits;
Dans l'avenir nous nous forgeons des craintes;
Le passé fuit chargé de nos regrets;
Et le présent est l'objet de nos plaintes.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

LA VISITE FUNÈBRE,

ÉLÉGIE.

L'ombre descend ; du feuillage mobile
Le bruit s'unit au murmure des eaux ;
Un vent léger, caressant les rameaux,
Expire au loin dans la forêt tranquille.
Timide encor, l'étoile des amours
De ses rayons éclaire le bocage ;
L'astre charmant a reçu mon hommage,
Et mes regards l'admirent dans son cours.

Bientôt j'entends tressaillir la verdure,
Et j'aperçois une jeune beauté.
Ses pas sont lents ; l'or de sa chevelure
Est sur son cou négligemment jeté.
A la clarté de la lune nouvelle,
Elle s'assied ; une pâleur mortelle
Qui redoubloit de moment en moment,
La rend encor plus touchante, et décèle
D'un cœur flétri quelque secret tourment.
Peut-être, hélas ! pleure-t-elle un amant :
A-t-elle pu trouver un infidèle ?
Abandonnée à son amer chagrin,
Ses yeux troublés se fixaient sur la terre,
Et s'attachaient au cyprès solitaire
Qui s'élevait sur le tertre voisin.

Elle soupire, en tremblant s'agenouille,
Et sur son front elle pose sa main.
Elle priait; sa paupière se mouille
De quelques pleurs qui sont séchés soudain.

Depuis long-temps tu dors sans espérance,
Dit-elle, et moi, seule, je veille ici!
Elle s'élève, et s'éloigne en silence.
L'amour trompé ne souffre point ainsi.
De ses regrets pénétrant le mystère,
Triste et pensif, j'approchais; et je vis
Dans sa douleur les larmes qu'une mère
Venoit répandre au tombeau de son fils.

M. Terrasson.

SUR UN HOMME

Qui m'avait traité de *Menteur.*

Plus effronté, plus hardi qu'un Satyre,
Tantôt il fait le métier de flatteur;
Tantôt aussi, quand la haine l'inspire,
Il fait celui de calomniateur.
Vil plagiaire et sot écrivailleur,
Avec esprit jamais sut-il médire?
Or, maintenant, qu'il vienne encor me dire,
Ce Bavius, que je suis un menteur!

M. le chevalier de Fourvières.

LES TROIS AGES DU TROUBADOUR.

ROMANCE.

Lorsque je parvins à cet âge
Où le cœur sent un doux émoi,
Une belle, au gentil corsage,
Reçut mes sermens et ma foi;
Son doux regard, sa voix touchante,
Semblaient me dire chaque jour:
Chante, jeune troubadour, chante
Le bonheur d'un premier amour.

Mais bientôt mon ingrate amie
Oublia nos tendres sermens;
Hélas! combien sa perfidie
A mon cœur causa de tourmens!
Mais d'Amour, la voix consolante
Me dit tous bas: c'est trop souffrir;
Chante, jeune troubadour, chante
Et l'Inconstance et le Plaisir.

Mais l'âge heureux de la tendresse
Est bien prompt à s'évanouir;
Chaque jour le temps qui nous presse
Lui dérobe quelque plaisir.

Quand loin de toi sa main pesante
Bannira l'essaim des amours :
Chante, bon vieux troubadour, chante
Le souvenir de tes beaux jours.

M. A. Romagnesi.

A MADAME VIEN,

EN LUI OFFRANT MON POÈME DES FLEURS.

Il est deux jeunes fleurs, objet de mon envie :
L'une est cette fleur de l'esprit
Qui parfume si bien le banquet de la vie :
Sages et fous tout lui sourit.
L'autre, plus belle encore, est cette fleur de l'ame
Qui donne le secret des pensers les plus doux,
Verse sur la douleur un bienfaisant dictame,
Embellit les jours d'un époux,
Captive la vive tendresse,
Sans voir jamais flétrir sa grâce enchanteresse :
Vous savez maintenant ce qui me plaît en vous.

M. C. L. Mollevaut.

VERS

Sur le retour de mon Mari que j'attendais à la Campagne.

Que la plaine est déserte et sombre!
Que ce ciel nuageux accable mes esprits!
Que ces monotones brebis,
Que ces rares oiseaux qui voltigent dans l'ombre,
Augmentent mes douleurs, mes regrets, mes ennuis!
Que fais-je en cette solitude
Loin d'un époux que je chéris?
Loin du foyer des arts, des talens, de l'étude;
Loin du monde et de mon pays?
Que m'importent ces jours que le destin me laisse?
Est-ce pour les vouer à ces maux renaissans
Que je venais chercher dans le calme des champs
Quelque soulagement au trouble qui m'oppresse?...
Mais que vois-je?.. Grands Dieux!.. ne me trompé-je pas?..
Est-ce lui qui vers moi précipite ses pas?
Amour! ne m'offres-tu qu'une vaine chimère?..
Oui, c'est lui, je le vois... ô transport! ô bonheur!
Il va me presser sur son cœur,
Me répéter cent fois combien je lui suis chère...
Ah! comme tout pour moi brille d'un nouveau jour!
Que j'aime le repos de cette vaste plaine,
Que cette clarté sombre est propice à l'amour!

Que ces oiseaux qu'on aperçoit à peine,
Que ces agneaux bêlans dans les prés d'alentour,
D'un doux prestige enchantent ce séjour!
Tout est-il donc changé? cette simple nature,
Dont les tristes aspects à l'instant m'accablaient,
Ces bois, ces prés, cette verdure
Ne sont-ils plus ce qu'ils étaient?
Mes sens m'abusaient-ils? Non; mais de ce que j'aime,
Déjà, j'entends les pas, je distingue la voix;
Tout affligeait mes yeux; mon cœur n'est plus le même,
Et l'amour se répand sur tout ce que je vois.

Mme la Psse Constance DE S***.

A UN AMI

Qui avait épousé une femme riche et laide.

Ta femme est laide, ami, d'accord;
Mais tu lui dois ton opulence:
Que de gens envîraient ton sort!
Le jour naît pour la jouissance;
La nuit vient, on prend patience,
Et sur le duvet l'on s'endort.

M. De Saquenville.

L'AVEU PERMIS.

Viens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire;
Ma mère l'a permis! ils te rendront joyeux...
Eh bien! je n'ose plus! mais, dis-moi, sais-tu lire?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.

Voilà mes yeux baissés. Dieu! que je suis confuse!
Mon visage a rougi, vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse;
Pendant que je rougis, mets ta main sur mon cœur!

Que ton air inquiet me tourmente et me touche!
Ces deux mots sont si doux! mon cœur les dit si bien!
Tu ne les entends pas!.. prends-les donc sur ma bouche!
Je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien!

Madame Desbordes-Valmore.

ÉPITAPHE

D'UN JEUNE ENFANT AVEUGLE.

Ici dort un enfant : plaignez sa pauvre mère!
Hélas! jamais ses yeux ne s'ouvrirent au jour.
Innocence, regrets, amour,
Tout est là, sous un peu de terre!

M. Justin-Gensoul.

VERS

Ecrits sur l'*Album* de Mademoiselle A. O..... qui parlait de la mort.

Quand le Temps, du bout de son aile,
De vos attraits aura séché la fleur;
Du sentiment quand la douce chaleur,
Fera place, dans votre cœur,
A l'indifférence cruelle;
Lorsque vos sens, tour-à-tour émoussés,
Vous laisseront sans énergie;
Que vous ne tiendrez à la vie,
Que par le souvenir de vos plaisirs passés;
Alors il me paraîtra sage
Qu'avec la mort, pour vous devenue un besoin,
Vous vous accoutumiez de loin
A faire gaîment le voyage.
Mais lorsqu'au printemps de vos jours,
Riche de grâce et d'innocence,
Vous devez à jamais ignorer les retours
Qui seuls font haïr l'existence;
Lorsque de ses biens les plus doux,
Le ciel vous comble sans mesure;
Que vous trouvez dans la Nature
Des plaisirs simples comme vous;
Pouvez-vous, sans étourderie,
Nous entretenir de la mort?
Ah! tremblez qu'un caprice excitant sa furie,

Avant l'instant désigné par le sort,
Ne lui fasse trancher le fil de votre vie;
Sans bruit et sans regret livrons-nous au plaisir :
Et, tandis qu'elle nous oublie,
Ne l'en faisons pas souvenir.

M. Auguste (de Caen).

LE GASCON ET LES RATS.

ANECDOTE.

Certain Gascon s'était mis en voyage,
A pied, tout seul, portant léger bagage,
Dans le dessein de se rendre à Paris;
Quand, près d'Etampe, un soir il fut surpris
Par un soudain et violent orage,
Qui le força de prendre, avec regret,
Pour son refuge, un chétif cabaret
Qui se trouvait isolé sur la route.
En pareil gîte aisément on se doute
Qu'il ne fit point un excellent repas.
Le plus fâcheux dans sa mésaventure,
C'est qu'il s'est mis à peine entre ses draps,
Croyant dormir, qu'une troupe de rats
Entre chez lui cherchant fraîche pâture.
Au bruit qu'ils font, de son lit vîte en bas
Il s'est jeté; mais, sans feu, sans lumière,
Où les trouver, ces affamés maudits?
Le voilà donc, durant la nuit entière,

Allant, venant, dans son méchant taudis,
Pour, de leurs dents, garantir ses habits.
Le lendemain, c'est bien une autre histoire :
Pour sa dépense, on lui compte un mémoire
Montant si haut, qu'à peine son argent
En peut solder le compte exhorbitant.
— « Y pensez-vous ? dit notre homme à son hôte ;
« Tant que cela, pour un souper mal cuit,
« Et pour rester debout toute la nuit !
— « Rester debout, Monsieur, est-ce ma faute ?
— « Eh ! parbleu, non. C'est celle de vos rats
« Qui n'ont cessé leur infernal tapage
« Que ce matin. — Ah ! ne m'en parlez pas,
« Dit l'aubergiste, et c'est ce dont j'enrage.
« Je donnerais tout mon vaillant, je crois,
« A qui pourrait les chasser de chez moi.
— « Eh bien ! mon cher, dit le Gascon, je gage
« Moins que cela, le montant de mes frais,
« Que je vous donne une recette sûre
« Qui les fera déguerpir pour jamais.
— « Qui, vous ? — Moi-même. — Ah parbleu ! l'aventure
« Serait plaisante, et je tiens la gageure.
« — Eh bien, mon cher, donnez-leur à chacun,
« Pour logement, et frais de nourriture,
« Compte pareil au mien, et je vous jure
« Que, dès demain, vous n'en n'aurez pas un.

L'hôte, à ces mots, déridant son visage,
Dit au Gascon : j'ai perdu ; bon voyage.

M. Famin.

FRAGMENT

Du VIIe Chant de la Philippide.

REGRETS D'UN TROUBADOUR SÉPARÉ DE SON AMIE.

Que ton absence est pénible à mon cœur!
Dans les regrets se traînent mes journées ;
Un vide affreux, une triste langueur
Ont usurpé les heures fortunées
Qui, près de toi, coulaient avec douceur.
O ma Thémire, il n'est plus d'espérance.
Il est caché dans l'obscur avenir
Cet heureux jour qui doit nous réunir.
Rien ne l'annonce à mon impatience.
Il fut un terme à ma félicité :
Il n'en est plus sans doute à ma souffrance.
Sous d'autres cieux par le sort transporté,
Je vieillirai sans goûter l'existence;
Et quand la mort viendra finir le cours
Des longs ennuis que m'apprête la vie,
Près de ma couche inconnue aux Amours,
Mon œil en vain cherchera mon amie.
Je ne pourrai sur ton sein attendri
Poser, hélas! ma tête défaillante;
Serrer ta main de ma main expirante,
Fixer sur toi mon regard obscurci.

Tes doux baisers, tes brûlantes étreintes,
Les battemens de ton cœur oppressé,
Réchaufferaient ce cœur déjà glacé,
Que de la mort presseraient les atteintes.
Tu retiendrais sur mes lèvres éteintes
Cette ame ardente, et qui, faite pour toi,
A su t'entendre et répondre à ta foi.
Songes trop vains dont s'accroît ma misère!
Tu manqueras à mon heure dernière.
Loin de mes yeux, sourde à ma faible voix,
Tu jouiras de la pure lumière,
De ce soleil que ma froide paupière
Aura revu pour la dernière fois.
Tu survivras, et quand la Renommée
Ira pour moi te demander des pleurs,
Un froid tombeau, sans porphire et sans fleurs,
Aura couvert la cendre inanimée
D'un malheureux vaincu par les douleurs,
Qui tant de fois, sous ta bouche enflammée,
A tressailli des plus vives ardeurs.

Où sont, hélas! ces beaux jours de ma vie!
Le temps alors fuyait comme l'éclair.
Ils ont passé comme un soleil d'hiver
Ces doux momens où, sans soins, sans envie,
Près de ton sein, de roses couronné,
Et dans tes bras mollement enchaîné,
Me nourrissant du feu qui me dévore,
De voluptés enivrant ma raison,
Je savourais dans un tendre abandon

L'heureux oubli des maux que je déplore.
Nos entretiens, nos regards, nos soupirs,
Jusqu'à nos pleurs tout était des plaisirs.
Dans l'avenir nous en cherchions encore.
Que de projets par l'amour enfantés,
Changés, repris, renouvelés sans cesse,
Ont abusé ma crédule tendresse!
Nous n'habitions que des lieux enchantés;
Et cet amour fuit d'une aile traîtresse
Avec les biens dont il nous a flattés.
Le souvenir est tout ce qui me reste.
Il me déchire; il porte dans mes sens
Mille chagrins sans cesse renaissans;
Et d'Atropos la compagne funeste
Ne file plus que des jours languissans.

Le sommeil même, à qui cèdent les peines,
Longtemps rebelle à mes pleurs, à mes vœux,
Me vient enfin pour aggraver les miennes.
Pour me livrer à des songes affreux,
Il me retient dans ses pesantes chaînes.
Le Dieu du jour s'oublie au sein des eaux;
D'une main lente attèle ses chevaux;
Et, plus tardif à reprendre les rênes,
Plus pesamment mesurant son chemin,
A pas plus lents rentre aux humides plaines.
A son lever j'appelle son déclin;
A son couchant j'invoque le matin.
Puisque le sort ne veut point que je meure,
Pour échapper à ce vautour nouveau

Je voudrais vivre et vieillir dans une heure;
Car la vieillesse est plus près du tombeau.
Le temps présent m'inquiète et m'irrite.
Vers l'avenir poussé par mes ennuis,
J'erre au hasard, je me crains, je me fuis;
Mais, hors les lieux que ma Thémire habite,
Le désespoir est partout où je suis.

M. VIENNET.

LE PLUS GRAND DES TORTS.

CONTE.

CERTAIN larron, un jour à la potence
Fut condamné par les gens du Palais.
Comme on lisait devant lui la sentence
Qui renfermait, conforme à l'ordonnance,
Le long récit de ses nombreux méfaits,
Notre auditeur qui se lasse d'entendre,
Soudain s'écrie : — Oh! oh! j'ai bien fait pis.
— Bon Dieu! lui dit le magistrat surpris,
Qu'as-tu donc fait? — Je me suis laissé prendre.

M. F. F.

STANCES

Adressées à M. DESARPS, à Dax, département des Landes.

Février 1818.

Oui, Desarps, la paresse est un fruit des hivers.
Notre esprit est un champ que le soleil féconde ;
C'est sous le plus beau ciel du monde
Qu'on vit naître les plus beaux vers.

En vain, près d'un bon feu, relisant mon Horace,
Je cherche de son vers à saisir l'heureux tour ;
L'espace, l'air des champs, la clarté d'un beau jour,
Sont des biens que rien ne remplace.

Le chêne qui s'embrase en mon âtre joyeux,
Oh! qu'il me plaisait d'avantage,
Et surtout qu'il m'inspirait mieux,
Quand j'allais dans nos bois rêver sous son ombrage!

Lui, c'est aux champs qu'épris des véritables biens,
Le poète inspiré s'en va saisir encore
Les momens de bonheur qu'Apollon fait éclore
Pour *ceux qui font vœu d'être siens.*

Mais pour qui s'en va-t-il, du doux bruit de sa lyre,
Frapper l'écho des bois déserts?

Où sont les nobles cœurs que vont toucher ses vers,
Et les yeux qui voudront les lire?

Poètes, mes amis, il a fui sans retour
Ce siècle pour nous si prospère
Où le quatrain de Saint-Aulaire,
Occupait un grand mois et la ville et la cour.

On veut que, même en nos bluettes,
Le bon sens et le goût satisfassent tous deux
Et l'oreille exigeante, et l'esprit dédaigneux;
C'est le siècle de fer pour nous autres poètes.

Delille, si peu fait à ce sort rigoureux,
Lui-même trouve enfin des lecteurs moins dociles.
Les bons juges sont peu nombreux,
Et les mauvais sont difficiles.

Les plaisirs de l'esprit nous ont rassasiés;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins de verve et de sens et de grâce,
Que Malfilatre eût enviés.

Croit-on que nos journaux, tout noirs de politique,
Sur madame Manson narrateurs si diserts,
Mais fort peu curieux ou de prose ou de vers,
Rallument le feu poétique?

Selon les gens, hélas! tout est bien, tout est mal;
Tout prend une face mobile;

Le Bavius de mon journal,
Dans le vôtre (que sais-je ?) est peut-être un Virgile.

Si j'en crois du Parnasse un juge prévôtal,
Qui dans ses feuilletons pour le bon goût s'escrime,
Le naturel est trivial,
Et le pathos est du sublime.

Tel autre nous révèle, en burlesques arrêts,
Que Bossuet prêta ses ailes,
Et Montesquieu ses larges traits
A quelque plat auteur d'insipides libelles.

Ah! quand il voit la palme où tendent ses travaux,
Par le blâme et l'éloge également flétrie,
Du jeune amant des vers qui ne plaindra les maux,
Si dans sa douleur il s'écrie :

D'un petit coin de terre heureux le possesseur
Qui peut dire, *mon champ*, *mes blés*, *ma métairie*,
Et n'a jamais dit de sa vie,
Mon libraire et mon imprimeur!

Cher Desarps, ton droit sens, ennemi des extrêmes,
T'a prescrit dès longtemps une plus sage loi :
C'est d'aimer l'étude pour toi,
Et les Muses pour elles-mêmes.

Sans négliger tes champs, tu mûris ta raison ;
Mais tu fuis les succès qu'un jour trop vif éclaire,

Soigneux de garder à ton nom
Son obscurité volontaire.

Du printemps toutefois quand les beaux jours ont lui,
En rêvant aux Neuf-Sœurs tu parcours ton domaine;
Et rimer est si bon quand l'auteur se promène
Sous des arbres qui sont à lui!

Tes vers nés dans ton clos et partout sûrs de plaire,
Cherchent peu du public le regard indiscret;
Mais ton fils les apprend pour les dire à sa mère;
De ta gloire tous trois vous gardez le secret.

Oh! que ces biens sont doux! qu'ils craignent peu l'envie,
Et que de ton bonheur j'aime à bénir les Cieux!
Faut-il que ton heureuse vie
S'écoule si loin de mes yeux!

Ne verrai-je donc point, ami fidèle et tendre,
Les lieux où, depuis si longtemps,
Sous le même toit tu m'attends,
Sans te décourager d'attendre?

Cinq lustres d'amitié nous unissent tous deux.
Tout ce qui peut des cœurs troubler l'intelligence,
Le temps, l'infortune, l'absence,
N'a servi qu'à serrer nos nœuds.

Eh! de mon souvenir crois-tu donc qu'il s'efface,
Ce temps à jamais détesté,

Où de mes pas errans j'allai cacher la trace
Vers le même rivage où Gessner a chanté ?

Tu vins ; tu me cherchas sur la terre étrangère ;
Tu sus me ramener sous des cieux plus amis,
Et jusqu'au toit de mon vieux père
Qui crut alors avoir deux fils.

Eh bien! depuis ce jour, quand mon ame craintive
Prévoit quelque rigueur des hommes ou du sort,
Qu'une lettre de toi m'arrive,
Et contre tous les maux mon cœur se sent plus fort.

Ainsi, quand la vague jalouse
Menace d'engloutir sous les profondes mers
Le nautonnier parti du bout de l'univers
Pour se joindre à sa jeune épouse ;

Quand au courroux des flots s'unit le deuil des cieux ;
Si des Gémeaux l'astre fidèle,
A travers le brouillard où se perdent les yeux,
Fait briller un moment sa clarté fraternelle ;

Vers l'astre ami du voyageur
Le nautonnier fixant un regard d'assurance,
N'entend plus ni les flots, ni les vents en fureur,
Et s'abandonne à l'espérance.

M. Campenon.

STANCES

A LAFONTAINE.

O le meilleur des Champenois
Et des conteurs le plus aimable;
Toi le seul peintre inimitable,
Grand homme et bonhomme à la fois!

Ton négligé fait ta parure;
Tu sais *plaire et n'y penses pas*:
L'Art vaincu t'a nommé tout bas
L'enfant gâté de la nature.

Mille traits naïfs et touchants
Sous tes mains s'empressent d'éclore:
Ta muse est la vierge des champs
Qui nous ravit et qui l'ignore.

Tes vers sont de toutes saisons;
Et dans tes fables immortelles
Le sage a trouvé des leçons,
Et l'Éloquence, des modèles.

Mais on ne t'a peint qu'à moitié
Quand on a loué ton Génie;
Loin des cours tu cachas ta vie,
Tu fus fidèle à l'amitié

Sans prôneurs et sans folle envie,
Charmant et modeste écrivain,
Seul tu pris le plus long chemin
Pour aller à l'académie.

M. Michaux Clovis.

LE PAYSAN ET SON ANE.

FABLE (1).

Gros-jean s'en revenait de la ville voisine,
Où de monsieur le président
Il avait remonté l'office et la cuisine.
Chargé d'ennuis, léger d'argent,
Il regagnait pas à pas sa chaumière,
Où l'attendait peut-être le sergent.
Devant lui cheminait, à vide,
Son serviteur, son fidèle baudet,
Qui doucement se prélassait,
Et d'une langue un tant soit peu timide
Tondait l'herbe sur son chemin,
Craignant à tout moment d'éveiller le gourdin.
Peu pressé d'arriver, Gros-Jean le laissait faire,
Ou, pour parler plus justement,
Tout occupé de sa propre misère,
Il oubliait pour un moment
De tourmenter la pauvre bête,
Qui ne s'était jamais trouvée à telle fête.

(1) Le sujet de cette pièce est emprunté d'un recueil de Fables russes, en prose.

« Ah ! s'écriait le moins sage des deux,
(Et c'est l'homme que je veux dire)
Mon sort est-il assez affreux ?
Il semble qu'ici-bas contre moi tout conspire.
Travailler tout le long du jour,
Sans avoir de repos pendant toute l'année ;
Bêcher, sarcler, arroser tour-à-tour
Un sol souvent ingrat : tel est ma destinée ;
Et quand, malheureux que je suis !
A force de sueurs, de travail et de peines,
J'ai fait réussir quelques fruits,
Il faut porter les plus beaux, par centaines,
A Monseigneur, dont je ne sais pourquoi
Le ciel m'a fait vassal. Tout le mal est pour moi,
Tout le bien est pour lui. Suis-je assez misérable !
Et la nature en nous formant
Envers moi fut-elle équitable ? »

Disant ces mots, notre manant
De quelques coups, assénés sur la tête,
Régale le baudet. « Ah ! dit la pauvre bête,
Vous croyez vous plus juste en ce moment ?
Il vous sied bien de parler d'injustices,
Vous, qui me maltraitez sans aucune raison !
Avez-vous donc oublié mes services ?
N'est-ce pas moi qui de chaque saison
Vous adoucis les travaux par mon zèle ?
N'est-ce pas moi qui, soumis et fidèle,
Porte tantôt le bois et tantôt le fumier ?
N'est-ce pas encor moi qui vous sers de coursier,

Quand vous allez voir Mathurine?
Ingrat! de tous vos biens ma peine est l'origine.
Est-ce ainsi qu'avec moi vous devez en agir?
Des coups! voilà ma récompense!...
Allez, vous devriez rougir
D'oser joindre à l'oubli de la reconnaissance,
Des murmures envers les dieux.
Lequel de nous est le plus malheureux?
Cependant on m'a vu jusqu'ici me contraindre;
J'ai porté mon bât sans me plaindre.
Par mon exemple apprenez à souffrir. »

Pour un âne c'était assez bien discourir.
Il pouvait par une ruade
Riposter à son tour, mais il ne le fit pas.
Qui se plaint le plus ici-bas
N'est pas toujours le plus malade.

M. E. Hereau.

DÉFINITION DE LA RICHESSE.

Un philosophe féminin
Définissait ainsi ce que richesse on nomme:
C'est l'avantage qu'un faquin
Peut avoir sur un honnête homme.

M. Auguste Martin.

E.

TRADUCTION

De la VIIe Elégie de PROPERCE (1). Livre IVe.

L'OMBRE DE CYNTHIE.

Les mânes et l'enfer ne sont point mensongers;
L'ombre victorieuse échappe aux noirs bûchers:
Non loin de l'Anio, la cendre de Cynthie,
Au bruit des flots, dormait à peine refroidie;
Je la quittai! bien'ôt un pénible sommeil
M'offrit de son bûcher le funeste appareil.
Seul dans le lit glacé dont elle fut la reine,
Je sentais sur ma bouche errer ma plainte vaine,
Quand son ombre vers moi se baissa lentement.
Ses cheveux de son front périssable ornement,
Ses immobiles yeux qu'avaient éteints les Parques,
Du bûcher dévorant ne portaient point les marques;
La flamme avait noirci l'anneau de ses amours,
Doux gage qu'à son doigt elle portait toujours;
Sa robe sur son corps flottait demi-brûlée;
Des pâles eaux du Styx sa bouche était souillée,
Et ses mains se croisaient avec un triste bruit;
Mais son esprit vainqueur de l'éternelle nuit
Reparut tout entier dans sa voix menaçante:
« Volage adorateur d'une nouvelle amante,
» Perfide! me dit-elle, est-il vrai? le repos

(1) Cette Elégie est inédite.

» A si tôt sur tes yeux répandu ses pavots!
» Et cependant les sons de la flûte plaintive
» N'ont point conduit mon ombre à l'infernale rive;
» D'une tuile brisée un dur et vil débris
» Soutenait seul ma tête objet de tes mépris:
» L'insensible zéphyr emporta sur son aile
» De nos secrets amours le serment infidèle.
» Si j'eusse vu ta main prête à fermer mes yeux,
» Si ta voix consolant mon chevet douloureux
» Eût de quelques sanglots honoré ta Cynthie,
» Une aurore de plus eût éclairé ma vie!
» As-tu suivi le char? tout mouillé de tes pleurs,
» Un vêtement de deuil montrait-il tes douleurs?
» Ah! si tu rougissais d'accompagner ma cendre,
» Dis, d'un peu de pitié t'es-tu laissé surprendre?
» Quand le char de la mort m'emportait loin de toi,
» T'a-t-on vu retarder la marche du convoi?
» Des vents sur mon bûcher appelas-tu l'haleine?
» Sur mes os que la flamme a consumés à peine
» As-tu versé le nard; ou les as-tu rougis
» De quelques flots d'un vin qu'on achète à bas prix,
» Et ton avare main sur mes cendres éteintes,
» Daigna-t-elle jeter d'obscures hyacinthes!
» Mais quelle est ma rivale? un monstre d'impudeur,
» Qui livrait ses appas au plus vil acheteur,
» Et maintenant dans Rome, en sa marche insolente,
» Salit l'or précieux de sa robe traînante.
» Qu'une esclave lui vante un seul de mes attraits,
» Sa corbeille se rompt sous un injuste faix;
» Si Pétale à mon ombre effeuille quelques roses,

» Au vil poteau liée, aux fouets tu l'exposes (1) ;
» Qu'elle invoque mon nom, criminelle à tes yeux,
» Lalage par ton bras est traînée aux cheveux.
» Je bus la mort au fond d'une coupe livide ;
» Tu le sais, Lygdamus, et toi Nomade avide (2)
» Que de l'airain rougi les feux accusateurs (3)
» Démasqueront, malgré tes charmes imposteurs.
» Ce cercle d'un or pur où vivait mon image,
» Que ma cendre attendait pour dernier héritage,
» En collier se transforme ; attaché par ta main,
» De ma rivale, hélas ! il décore le sein !
» Mais grâce aux vers si doux dont il me fit la reine,
» L'ingrat Properce échappe à la plus juste haîne.

» Je jure les destins aux arrêts sans retour,
» Que je te fus fidelle ; au seuil du noir séjour,
» Qu'à ce prix contre moi Cerbère à peine gronde !
» Si Cynthie est parjure, ah ! qu'un reptile immonde
» Siffle autour de sa tombe et couve sur ses os !
» Par-delà l'Achéron et ses dormantes eaux
» Sont deux champs opposés ; fendant les vagues sombres,
» Par deux chemins divers, là descendent les ombres ;
» Quand la barque infernale emporte d'un côté
» Clytemnestre agitant un fer ensanglanté,
» Et la reine de Crète, et jusqu'à la genisse
» Que d'un ciseau fameux lui vendit l'artifice,

(1) Punition des esclaves chez les Romains.
(2) Magicienne.
(3) La question des criminels.

» De l'autre, un riche esquif de roses couronné
» Porte vers l'Elysée un groupe fortuné,
» Vers l'heureux Elysée, où des fleurs immortelles
» Parfument des zéphyrs et l'haleine et les aîles,
» Où la lyre, le chant, l'airain mélodieux
» Sur le ton lydien guident des chœurs nombreux.
» Deux ombres en ces lieux, du parjure ennemies,
» Andromède, Hypermnestre y racontent leurs vies.
» L'une redit la roche, où d'horribles liens
» Par l'orgueil de sa mère avaient flétri ses mains;
» L'autre redit souvent, pure de si grands crimes,
» De ses coupables sœurs, l'hymen et les victimes;
» Car l'amour laisse aux morts le charme de ses pleurs!
» Moi seule je me tais sur tes vagues ardeurs.

» Aux philtres de Chloris si ton ame asservie
» Ne l'est pas toute entière, exauce ta Cynthie!
» Prends soin de ma nourrice, elle dont les vieux ans
» Se hâtaient pour t'ouvrir sans espoir de présens;
» Que ma chère (1) Latris dont le nom peint l'office,
» Refuse mon miroir aux yeux dont l'artifice
» T'a, malgré tes sermens, fait violer ta foi:
» Brûle jusques aux vers que tu traças pour moi;
» L'encens déplaît aux morts! seulement de la pierre,
» Dont l'on couvrit ma tombe, écarte un peu le lierre;
» Déjà ses bras rampans serpentent sur mes os!
» Aux bords, où du crystal de ses limpides eaux
» L'Anio rafraîchit les beaux vergers d'Alcide,
» Où l'ivoire plus blanc peut braver l'ombre humide,

(1) Ce mot en grec signifie *servante*.

» Grave sur mon tombeau ces vers en mon honneur,
» Qu'en glissant sur les flots lise le voyageur:
» *Aux vallons de Tibur dort la belle Cynthie,*
» *Par sa tombe, Anio, ta rive est ennoblie.*
» Recueille avec respect tous ces souges pieux
» Par la porte sacrée envoyés par les dieux.
» La nuit Cerbère échappe à sa pesante chaîne,
» Et des ombres, la nuit, erre la troupe vaine;
» Le jour, la loi des morts les rappelle au Léthé,
» Et par le vieux Caron ce noir peup'e est compté.
» Amantes de Properce, il faudra me le rendre!
» Sa cendre doit bientôt se mêler à ma cendre!

Là, sa voix exhalée en longs gémissemens
Meurt, et son ombre échappe à mes embrassemens.

M. Denne Baron.

ÉPITAPHE.

Ci-git Damon, qui, sur la terre,
Ne connut jamais son pareil;
Et dont l'ame tranquille, à la crainte étrangère,
Ne vit dans son heure dernière,
Que le plaisir d'un long sommeil.

STANCES ÉLÉGIAQUES.

Je la demande à ce vallon
Où je dus la revoir fidelle,
A ce bosquet, à ce gazon
Que je foulais à côté d'elle.

Beaux lieux si chéris autrefois,
Vous êtes sourds à ma prière;
Ismène a donc été légère
Comme la feuille de vos bois.

Hélas! tout redouble ma peine;
Nos deux chiffres entrelacés
De l'écorce de ce vieux chêne
Par sa main furent effacés.

En vain aux bords de la fontaine
Je cherche le myrthe amoureux
Que je plantai pour mon Ismène,
Le jour même où je fus heureux.

Il n'est donc ici plus de trace
De nos amours et de sa foi :
Ainsi mon souvenir s'efface
Dans un cœur qui n'est plus à moi.

Endors-toi, lyre tant aimée,
Que mes yeux arrosent de pleurs;
Va, tes hymnes sans renommée
N'adouciraient plus mes douleurs;

Et toi, vole vers l'infidelle,
Hôte de ces lieux, doux Zéphir!
Mon dernier soupir est pour elle,
Porte-lui mon dernier soupir.

M. D. L. Audiffret.

CHANT DU SOIR.

Ombre des nuits, ombre propice et chère,
Cache aux jaloux la trace de mes pas.
L'heure est sonnée : au bosquet des lilas,
Isnel m'attend, tremblante et solitaire.
Ton voile épais prête à la volupté,
Et ton silence enhardit la beauté.

Plus frais, déjà le pur souffle des brises
Va murmurant dans les bois d'alentour :
Voici venir le moment où l'Amour
Tente, en riant, ses douces entreprises,
Et, vers la tour dirigeant son essor,
Ravit sa belle à l'Argus qu'il endort.

Le rossignol, sous la mobile voûte
Des arbrisseaux, ornemens de ces lieux,
Commence enfin ses airs mélodieux :
Timide, il chante, et le silence écoute.
L'écho redit ses accords si touchants,
Et la bergère applaudit à ses chants.

Près d'un ruisseau de qui l'onde azurée
Parmi les fleurs s'écoule en frémissant,
Au sein des nuits, combien est ravissant
Le doux baiser de l'amante adorée !
Moins doux cent fois est l'instant du réveil
Au malheureux qu'oppresse un lourd sommeil.

Mais, par degrés, silencieuse et sombre,
La nuit s'avance et le jour est voilé ;
Tout dort aux bois : du soir l'insecte ailé,
En voltigeant, seul bourdonne dans l'ombre.
Dieu du bonheur, viens, dans ces lieux charmans,
Me couronner du myrte des amans !

M. Auguste Moufle.

ÉPIGRAMME

Sur la première représentation du *Coriolan* de La Harpe, qu'on avait donnée au profit des pauvres.

Dans ce Coriolan je trouve en vérité
Un bel acte. — Lequel ? — L'acte de charité.

FRAGMENT INÉDIT

D'UNE NOUVELLE TRADUCTION DE L'ILIADE.

Achille apprend la mort de Patrocle (*Chant* 18e).

Tel le feu des combats éclate prolongé
Quand du fatal message Antiloque chargé
Vole et parvient bientôt jusqu'aux tentes d'Achille;
Sur la rive des mers où sa douleur s'exile,
Il le trouve abattu, pensif, et dans son sein
Roulant avec effroi les arrêts du Destin.

« Qu'ai-je vu? disait-il; quelle terreur soudaine
» Précipite les Grecs dispersés dans la plaine?
» De noirs pressentimens assiègent mes esprits.
» Dieux! détournez les maux annoncés par Thétis!
» Quoi! lorsqu'à mes regards le soleil brille encore,
» Le plus brave guerrier que ma patrie honore,
» Sous le glaive troyen succombant sans retour,
» Fermerait sa paupière à la clarté du jour!
» Voilà, voilà quel sort mon amitié redoute.
» Que dis-je? en ce moment Patrocle est mort sans doute.
» Je l'exhortais en vain à rester sur ces bords;
» D'une aveugle valeur suivant les seuls transports,
» L'insensé, non content de repousser la flamme,
» Sans doute a combattu le héros de Pergame ».

Ainsi, d'un trouble affreux Achille tourmenté,
Jette sur l'avenir un œil épouvanté,

Quand le fils de Nestor, s'approchant tout en larmes,
Par ce cruel récit, confirme ses alarmes :
« Achille! de quel coup je vais frapper ton cœur!
» Plût aux Dieux que jamais ce terrible malheur
» Des destins envers toi n'eût signalé la haine!
» Infortuné! Patrocle est couché sur l'arêne;
» Du sang des deux partis son cadavre est souillé;
» Enfin de son armure Hector l'a dépouillé ».

Il dit, et tout-à-coup un ténébreux nuage
Du héros pâlissant obscurcit le visage;
De rage et de douleur à-la-fois transporté,
Il déchire ce front, siège de la beauté,
Et dans les flots brûlans d'une poussière épaisse
Traînant de ses habits la flottante richesse,
Se roule sur le sable, et de ses cheveux d'or
Indignement flétrit le mobile trésor.

Dans l'asile profond de la grotte azurée
Où Thétis est assise auprès du vieux Nérée,
Elle entend du héros les lamentables cris,
Et sa douleur répond à la douleur d'un fils.
Aux accens de sa voix, dans ces palais humides,
Accourt de toutes parts l'essaim des Néréïdes,
Dynamède, Glaucée, Amphinome, Doris,
Phéruse au doux regard, Mélite au doux souris,
Cymodoce et Proto, Clymène et Galathée,
Et la vive Orithye et la belle Amathée,
Et Janire, et Panope, et mille autres enfin,
Qui toutes, en silence et se frappant le sein

De la voûte argentée ont occupé l'enceinte.
La déesse exhalant sa douloureuse plainte :

« Apprenez, ô mes sœurs ! de quels affreux chagrins
» M'accable dès long-temps le courroux des destins.
» Déesse déplorable et mère infortunée,
» A d'éternels tourmens je gémis condamnée.
» Au plus grand des héros j'avais donné le jour ;
» J'entourai son enfance et de soins et d'amour ;
» Comme un arbre superbe, espoir d'un champ fertile,
» Je vis avec orgueil s'élever mon Achille !...
» Mais hélas ! l'exilant des bords Thessaliens,
» Je l'envoyai combattre et punir les Troyens.
» Il ne reviendra point au palais de son père,
» Par un heureux retour consoler ma misère.
» C'en est fait, plus d'espoir !... il vit, mais de ses jours
» Une longue infortune empoisonne le cours.
» Contre lui tout conspire, et je ne puis encore
» Calmer ces noirs chagrins que ma tendresse ignore !
» Je vole auprès de lui ; j'apprendrai quel malheur
» Loin des plaines de Mars enchaîne sa valeur ».

A ces mots, s'élançant de la grotte sacrée,
De ses nymphes en pleurs la déesse entourée
Part ; du vaste Océan les flots respectueux,
Suspendent, à sa voix, leur cours impétueux,
S'ouvrent, et lui laissant un facile passage,
La transportent sans bruit jusqu'au lointain rivage,
Où les Thessaliens, captifs sur leurs vaisseaux,
Languissent, dès long-temps condamnés au repos.

Près d'Achille plaintif elle vole et s'arrête,

. . . . . .

Le regarde, soupire, et, parmi les sanglots,
Sa gémissante voix laisse échapper ces mots :

« Mon fils ! quelle douleur en secret te consume?
» Ne puis-je en adoucir la cruelle amertume?
» Parle ; au cœur d'une mère épanche tes aveux.
» Jupiter n'a-t-il pas exaucé tous tes vœux?
» Auprès de leurs vaisseaux les enfans de la Grèce
» Expirent sous les traits de sa main vengeresse,
» Et tous déshonorés, vaincus, glacés d'effroi,
» N'ont plus d'autre soutien, d'autre asile que toi ».

Mais Achille soupire : « O Thétis ! ô ma mère !
» Si le maître absolu du ciel et de la terre
» De ma haine homicide a rempli les souhaits,
» A quel prix j'ai payé ses perfides bienfaits !
» Ce héros dont longtems j'honorai la vaillance,
» Ce compagnon pour moi plus cher que l'existence
» Mon plus fidèle ami, Patrocle enfin, est mort !
» C'était peu d'envoyer son âme au sombre bord ;
» Le troyen lui ravit, par un dernier outrage,
» L'armure que mon père a reçue en partage,
» Le jour, le jour fatal où les dieux ont permis
» Qu'au lit d'une déesse un mortel fut admis.
» Plût au ciel que des flots tranquille souveraine,
» Tu n'eusses pas formé cette cruelle chaîne !
» Quel immense avenir de misère et de deuil !
» Ta douleur va bientôt pleurer sur mon cercueil.

» Je ne reverrai plus les lieux qui m'ont vu naître;
» Aux foyers paternels je ne dois plus paraître,
» Je déteste le jour; si je respire encor
» C'est pour venger Patrocle en immolant Hector. »

« Malheureux! dit Thétis, tu sais que s'il succombe,
» Hector doit avec lui t'entraîner dans la tombe;
» Ta mort suivra la sienne.»—«Eh bien! puisque mon bras
» Ne pouvait d'un ami prévenir le trépas,
» Que j'expire à l'instant! O comble de misère!
» Patrocle a succombé sur la rive étrangère;
» Lorsque le fer tranchait de si précieux jours,
» Ses derniers vœux sans doute imploraient mon secours;
» Oserai-je revoir les champs de ma patrie,
» Quand je n'ai pu d'Hector enchaîner la furie,
» Quand j'ai laissé Patrocle et tant d'autres guerriers
» Tomber impunément sous ses coups meurtriers?
» Trop longtemps sur ma flotte oisif et solitaire,
» J'ai langui sans honneur, vain fardeau de la terre,
» Moi qu'aux plaines de Mars on voyait autrefois
» Étonner tous les Grecs par mes hardis exploits.
» Dans le sein des conseils qu'un autre se signale;
» Il n'est pas de valeur que ma valeur n'égale....
» Périsse la Discorde et que ses feux cruels
» Cessent de dévorer les Dieux et les mortels!
» Périsse le Courroux! jusques au cœur du sage,
» Plus douce que le miel! sa voix s'ouvre un passage;
» Mais bientôt, distillant un terrible poison,
» De ses noires vapeurs il trouble la raison.
» Tel fut mon sort. Atride alluma dans mon ame

» D'une juste fureur l'impétueuse flamme ;
» J'en saurai triompher ; dans un profond oubli
» Que mon ressentiment demeure enseveli.
» Oui, frappons le Troyen dont la main sanguinaire
» Ravit à ma tendresse une tête si chère ;
» Et, quand viendra le jour marqué par les destins,
» Subissons sans gémir leurs décrets souverains.
» Le fils de Jupiter, le généreux Alcide
» Lui-même succomba sous la parque homicide ;
» La haine de Junon fut l'arrêt de sa mort :
» Je suis prêt, s'il le faut, à partager son sort ;
» Je prétends comme lui périssant avec gloire,
» A force de succès ennoblir ma mémoire.
» Par leurs gémissemens, leurs larmes, leurs sanglots,
» Les manes des Troyens vont expier nos maux ;
» Et je leur apprendrai qu'une trop longue absence
» Redoubla dans mon cœur la soif de la vengeance :
» Ne crois point me fermer la lice des combats,
» J'y revole et tes pleurs ne m'arrêteront pas ».

M. A. Bignan.

QUATRAIN.

Que penses-tu du poète Germeuil?
— Je rends justice à son génie,
Mais je déteste en lui l'insupportable orgueil
D'afficher trop de modestie.

F. de Verneuil.

LE SERMON DE COUR,

OU

LA LEÇON POLIE.

Anecdote traduite de l'Anglais.

Un jour, certain prélat prêchait en Angleterre
Devant Charles Second entouré de sa cour.
On sait que, sous ce Roi, la piété sévère
Avait cessé d'être à l'ordre du jour;
Que même dans les mœurs régnait grande licence.
Aussi, malgré sa sublime éloquence,
Mon docteur vit, à son grand déplaisir,
Grande moitié de son noble auditoire
S'ennuyer, puis bailler, puis enfin s'endormir.
Mortifié, comme bien on peut croire,
De ce sommeil, qui lui fait peu d'honneur,
Notre successeur des apôtres
Promène ses regards sur le cercle dormeur;
Puis tout-à-coup il crie à certain grand seigneur
Qui fait, en sommeillant, plus de bruit que les autres:
— « De grâce, Milord duc, ne ronflez pas si fort.
» Vous allez réveiller Sa Majesté qui dort. »

Que vois-je dans ce zèle extrême?
Leçon polie au roi lui-même.

M. Famin.

STANCES

A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

En réponse à une convocation pour le Mardi 2 Décembre 1817.

Au premier mardi de décembre
Vainement je suis attendu :
Pour moi, c'est le fruit défendu ;
Aux arrêts je suis dans ma chambre.

Il est une divinité
Sourde, féroce, inexorable,
Fléau de notre humanité,
Qui rend la vie intolérable ;

C'est Arthritis. O Lucien,
Tu n'en fis qu'une moquerie! (1)
Mais, sous un joug tel que le sien,
Est-il possible que l'on rie ?

Des plus beaux noms, des plus hauts rangs,
Elle a fait pâlir la lumière :
Hôtesse des palais des grands (2),
Que cherche-t-elle en ma chaumière ?

(1) Lucien fait parler la Goutte, sous son nom grec d'Arthritis, dans une espèce de tragi-comédie.

(2) *Nobilium morbus, Medicos risura Podagra.*

Un beau jour, pour moi s'écroula
Le prix des travaux de dix lustres;
On m'ôta des fardeaux illustres...
Mais on m'a laissé celui-là.

De bon cœur, je fais maigre chère;
Je bois le pur cristal des eaux :
Qu'est-ce que la Goutte vient faire
Où ne sont pas les bons morceaux?

En perdant tout dans un naufrage,
Je fis ce gain (si c'en est un!)
Ce créancier, très-importun,
Tous les ans, veut son arrérage.

A l'improviste, un nœud d'airain
Vous serre d'une rude étreinte;
Et jamais porteur de contrainte
N'eut un pouvoir plus souverain.

Qu'opposer à cette ennemie?
Comment la faire déguerpir?
Les jetons de l'Académie
N'ont pas le don de l'assoupir (1).

J'ai vu ses nombreuses victimes
Tempêter, jurer, blasphémer;
Ces fureurs sont trop légitimes...
La Fureur ne peut rien calmer.

(1) Allusion à la pièce de *Danchet aux Champs-Elysées.*

Les expressions fulminantes
Que le perroquet de Nevers
Apprit des bateliers de Nantes,
N'adoucissent aucun revers.

Puis, au cri douloureux qu'excitent
Les maux dont on est tourmenté,
De bonnes gens vous félicitent
D'avoir un brevet de santé!

Quel brevet, ô ciel! quelle entrave,
Dont rien ne peut nous affranchir!
Les Sydenham et les Boërhaave
Eux-mêmes n'ont pu la fléchir.

« Pauvre plaideur, prends patience!
Dit un proverbe trop constant.
Hippocrate, avec sa science,
Aux goutteux en dit presque autant.

Des vers et de la Médecine
Ainsi donc le Dieu ne peut rien!...
Que dis-je? il sait mainte racine
Dont les rimeurs se trouvent bien.

C'est au Parnasse que l'on cueille
Le Népenthes et le Moly (1).
Exprimez-en bien fleur et feuille;
De vos maux vous boirez l'oubli.

(1) Plantes merveilleuses, qui sont des fictions de l'Iliade et de l'Odyssée.

Ces herbes, qu'Homère lui-même
Planta dans le sacré vallon,
Composent un nectar suprême :
C'est la tisane d'Apollon.

On nous fait tort, si l'on nous sèvre
De ce philtre enivrant des vers :
Phœbus, opposant fièvre à fièvre,
Guérit nos maux par nos travers.

Scarron souffre, il pleure, il enrage...
Et s'épuise en joyeux écrits.
Chaulieu, par la goutte surpris,
A plus de verve et de courage (1).

Ce dernier exemple est trop beau ;
Chaulieu savourait la Tocane :
Et moi, rigide buveur d'eau,
Près de lui que suis-je ? un profane.

Qu'importe ? des pieds et des mains
Perdant l'usage et l'équilibre,
D'une tête encore assez libre,
Pour vous je dicte ces quatrains.

Amis ! on vit par la pensée ;
Du corps, l'esprit se rend vainqueur.
Si la phrase est bien cadencée,
L'oreille en fait jouir le cœur.

(1) Une des plus belles pièces de poésie de l'abbé de *Chaulieu*, lui a été inspirée par sa première attaque de goutte.

Cette illusion, si puissante,
De moi vous rapproche à mon gré ;
Et de l'Académie absente,
Sur mon lit, je suis entouré.

Je vous vois plaindre ma souffrance,
Et s'il m'est permis de parler,
Je vous dis : « Muses de la France,
« C'est à vous de me consoler !

» Elite savante et polie,
» Je contemple, à tous les instans,
» La chaîne illustre qui vous lie
» Aux grands hommes d'un autre temps..

» Heureux l'amant des chastes Fées,
» Qui sur vous eut toujours les yeux !
» Vous possédez les seuls trophées
» Dont il daigne être ambitieux.

» Hélas ! tout autre éclat se fonde
» Sur des rieus, dignes de pitié :
» Tout est néant dans ce bas monde,
» Hors les beaux-arts et l'amitié.

» La gloire... » Mais je vous excède,
En cherchant à me soulager :
Pour moi, ces vers sont un remède ;
Pour vous, je dois les abréger.

Finissons ! je retiens ma place ;
Pour quel mardi ? je ne sais pas :
Car c'est moi surtout que menace'
Le grand Prophète des frimats (1).

Son gigantesque thermomètre
Nous dit qu'un rude hiver accourt.
S'il n'a rien de mieux à promettre,
Résignons-nous et tournons court !

M. le comte François-de-Neufchateau.

IMITATION D'OVVEN.

L'homme juste, par jour, dit la Sainte Ecriture,
Pèche sept fois, au moins : et la femme, combien?
— Mon cher lecteur, je vous le jure,
J'ai bien cherché, le sage n'en dit rien.

M. E. D.

(1) M. l'ingénieur Chevalier.

LE PRÉCEPTE DE MAHOMET.

FABLE.

Mahomet dit dans l'Alcoran :
« Crains de manger du porc, fidèle Musulman !
« Cet animal renferme une partie impure ;
« Et, sous les peines de l'enfer,
« Tu dois t'abstenir de sa chair. »
Ce précepte, jadis, causa plus d'un murmure
Parmi quelques Imans, réunis en secret,
Pour manger un cochon de lait.
— Encor, dit l'un des bons apôtres,
Si, donnant au précepte un sens moins étendu,
Le Prophète eût nommé le morceau défendu,
On aurait pu manger les autres ;
Mais, à cause d'un seul, les interdire tous,
C'est nous traiter en sots : amis, qu'en pensez-vous ?
— Docteur, répond l'un d'eux, voici ce que je pense :
L'article est délicat : voulons-nous assurer
La paix de notre conscience,
Il convient d'en délibérer :
Or, sans me mettre ici l'esprit à la torture,
Je vais m'expliquer en deux mots :
Le morceau défendu, certes ! n'est point la hure,
Mais je soutiens que c'est le dos.
— Moi, le ventre, s'écrie un des autres suppôts.

— Ce sont les pieds, dit un troisième.
Pour l'oreille et la queue, on opina de même.
Après avoir bien pesé tout,
Nos dévots Musulmans au cochon firent fête.
Chacun en prit selon son goût.
L'animal fut mangé des pieds jusqu'à la tête.

Ce monde est une table, où mille conviés,
Sévères pour autrui, pour eux pleins d'indulgence,
Composent de la sorte avec leur conscience,
Et tous les plats sont nettoyés.

Par M. Le Bailly.

ÉPIGRAMME.

Contre les spectateurs si Dorval se déchaîne,
A mon avis c'est bien à tort :
On le siffle, il est vrai, quand il paraît en scène;
Mais on l'applaudit quand il sort.

M. Auguste Martin.

BLAISE ET BABET,

CONTE.

Allons, Babet, parle-moi franchement,
Disait, un jour, Blaise à sa ménagère;
Tu sais combien je t'aime, et que, pour l'ordinaire,
Je te crois en tout point et même aveuglément.
Il est vrai que jamais je ne te vis rien faire
Qui pût me chagriner en aucune façon;
Mais, tiens, j'ai là certain petit soupçon
Sur lequel, entre nous, j'ai besoin qu'on m'éclaire.
N'est-il pas vrai que le voisin Lucas,
Soit dit sans t'offenser, ma chère,
Lorgne un peu de près tes appas,
Et que par fois, en certain cas,
Le drôle va si loin qu'il t'en met en colère?
Je pourrais te citer cent traits sur cette affaire.
Il en est un par-dessus tous
Que tu ne nieras pas : on prétend que, dimanche,
Notre homme à pas de loup s'étant glissé chez nous,
Il te fit si bien les yeux doux,
Qu'il parvint... — Quelle horreur! écoute, je suis franche,
Et je m'en vais te conter tout;
Mais écoute-moi jusqu'au bout:
Il est bien vrai que Lucas m'aime;
Il vint chez nous dimanche sur le soir;
Je le reçus; t'en aurais fait de même;

F.

Sur ce point nous sommes d'accord ;
Il s'assit près de moi, je reculai d'abord ;
Mais quand je vis la peine extrême
Que ce mouvement lui causait,
Je me rapprochai de moi-même,
Et j'en conviens, car c'est un fait.
Etant donc ainsi rapprochée,
Et sans que je songeasse à rien,
Voilà qu'en un clin-d'œil ma chaise bel et bien
Se trouve en arrière penchée,
Par la malice du vaurien ;
Puis tout-à-coup, sans dire gare,
N'écoutant plus que son projet,
Entre mes deux bras qu'il s'écarte,
Il s'élance aussi prompt qu'un trait.
Si que, dans les transports d'une ardeur sans seconde,
Tout par lui, je l'avoue, allait être tenté...
Mais je te jure, en vérité,
Mon bon ami, qu'il vint du monde.

SUR LE COCYTE.

Si le fleuve appelé Cocyte
Se grossit, comme on dit, des pleurs des malheureux,
C'est de tous les fleuves fameux
Celui qui tarira moins vite.

M. Boutroux.

L'ANE SANS OREILLES,

FABLE.

Un âne, je ne sais comment,
S'était fait volontairement
Couper ses deux longues oreilles.
Depuis ce moment là, c'est un être nouveau;
Il s'aime, il se pavane et se trouve si beau,
Qu'il se mire en chaque ruisseau;
Bref, notre âne se croit une des sept merveilles.

Eh bien! dit-il un jour à son ami Médor,
J'ai quitté ma sotte coiffure;
Me voilà comme toi: peut-on me dire encor
Qu'une difformité dépare ma figure?
Toi-même, là, sois franc; ne suis-je donc pas bien?
Ami, lui répondit le chien,
Tu n'as plus qu'un défaut — Et lequel? — C'est de braire.
Des grâces de ton corps ton chant détruit l'effet:
Si tu peux, mon ami, te résoudre à te taire,
Tu seras un âne parfait.

M. F. DE VERNEUIL.

ARTHUR DE ROYAUMONT,

ROMANCE.

A Royaumont, vers la plaine tranquille
Que l'Oise embellit de son cours,
Messire Arthur, dans un modeste asile,
Voyait en paix couler ses jours.
Digne ornement du toit héréditaire,
Mathilde, objet de son amour,
Comblait ses vœux. Arthur, époux et père,
Vivait content loin de la cour.

Mais le clairon a sonné les batailles;
Il a réveillé les héros.
Contre l'Anglais, Pothon, Dunois, Xaintrailles,
Tous ont réuni leurs drapeaux.
Arthur a dit : Vive France et patrie!
Pour l'honneur, pour vous je vaincrai.
Champs paternels, ô mon fils, douce amie!
Mathilde! adieu, je reviendrai.

Près d'Orléans où la Vierge de France
Confondit l'Anglais terrassé,
Messire Arthur, signalant sa vaillance,
D'un trait mortel fut renversé.

De son serment, de tout ce qu'il adore,
Gardant le souvenir sacré,
En expirant, il murmurait encore :
Mathilde ! adieu, je reviendrai.

Une chapelle antique et solitaire
A conservé ce souvenir.
Près de sa tombe, au jour de la prière,
On vient encor se réunir.
Là, vers le soir, sous le portique sombre,
Quand le jour baisse par degré,
Sa voix tout bas semble dire dans l'ombre :
Mathilde ! adieu, je reviendrai.

M. DE COUPIGNY.

IMITATION DE VÉRIN.

Mon médecin promet de me guérir,
is il faut pour cela que je prenne une femme.
pour sauver mon corps, il faut perdre mon ame,
suis tout prêt... ô Mort, hâte-toi d'accourir.

M. E. D.

L'ASSASSIN OBLIGEANT.

AIR : *Du ménage d'un garçon.*

DANS une auberge d'Angleterre,
Un matin, couché sur mon lit,
Je rêvais, triste et solitaire,
Quand soudain ma porte s'ouvrit.
Un homme à mine hétéroclite,
Le front pâle et les pieds poudreux,
Entre et dit : levez-vous de suite,
Vous voyez bien ce que je veux.

Jugez quelle frayeur m'assiège ;
Pourtant je m'habille en tremblant.
L'inconnu me fait prendre un siège
Et couvre mon corps d'un drap blanc.
Quels dangers mon esprit se forge !
Mais je veux résister en vain,
Car il me saisit à la gorge
Avec un instrument d'airain. (1)

Dans cette affreuse conjoncture
Il me force à rester muet,
Et puis me meurtrit la figure
Avec un énorme boulet. (2)
J'écumais, j'étais tout en nage ;

Quelle mort j'allais endurer !
La sueur couvrait mon visage
Et j'avais peine à respirer.

Il voit la terreur qui m'agite ;
Emu par mon regard touchant,
Voulant m'expédier plus vite,
Il s'empare d'un fer tranchant.
Par une blessure profonde (3)
Mon sang coule... plus de milieu,
Je vois qu'il faut quitter ce monde,
Et je me recommande à Dieu.

Mais le bourreau qui se reproche
Des tourmens qui durent si peu,
S'éloigne d'un pas, se rapproche,
Et me présente une arme à feu. (4)
Il prend mes cheveux et les lie,
Il m'a presque tordu le cou.
C'en est fait : pour m'ôter la vie
L'assassin ajuste son coup.

Ma foi, j'en reviens d'une belle !
Quel hasard a pu m'en tirer ?
Devant me brûler la cervelle
Son feu n'a fait que m'effleurer.
Il s'y prend d'une autre manière :
Son courroux venant l'échauffer,
Dans un tourbillon de poussière
Le voilà qui veut m'étouffer.

Il voit que le sort m'est propice
Et ma mort trop lente à ses vœux,
Et, pour augmenter mon supplice,
Il tire et coupe mes cheveux.
Je pousse un soupir lamentable ;
L'assassin, voulant me braver,
Saisit ma bourse sur la table (5)
Et vient à moi pour m'achever.

Ce trait indigne me transporte...
Je m'arme d'un couteau de bois. (6)
Mon inconnu gagne la porte,
Et dans un miroir je me vois.
Quelle surprise ! jugez comme
Mon courroux dut être appaisé,
Quand je reconnus que mon homme
M'avait poudré, coiffé, rasé.

M. le comte DE PRADEL.

(1) Un plat à barbe en cuivre.
(2) Une savonnette.
(3) Une coupure ; il y a ici exagération.
(4) Le fer à papillottes.
(5) La bourse à cheveux.
(6) Le couteau à poudre.

L'ANNEAU.

« Pour avoir ton anneau je viens anprès de toi:
» Donne-moi ton anneau, guerrier, donne-le moi! »

Olivier se réveille ; il regarde, il admire.....
Quel est cette beauté qui seule, dans la nuit,
Vient ainsi se placer à côté de son lit?
Il n'ose respirer ; il craint de voir détruire
D'un songe ravissant le prestige enchanteur;
Cependant elle est là! ce n'est point une erreur :
Elle est là..... dans sa tente; et Phœbé qui l'éclaire
Répand sur ses attraits une douce lumière.
De gaze transparente un simple vêtement
De son tissu léger la couvre seulement,
Et, jouet du zéphyr, cette robe flottante
Trahit de ses contours la forme séduisante.
Oh! qu'un voile discret avec grâce jeté,
Du corps le plus charmant augmente la beauté!
Heureux de ce qu'on voit et de ce qu'on devine,
On ajoute aux appas tous ceux qu'on imagine,
Et les regards charmés ont le double plaisir,
Que donnent à la fois l'amour et le desir.
Aussi comme Olivier sentait son âme émue,
En attachant ses yeux sur l'aimable inconnue!
Il veut parler ; son trouble arrête ses accens,
Et, parvenant à peine à reprendre ses sens ;

« D'où viens-tu, lui dit-il, toi, si jeune et si belle?
» Sors-tu de notre camp, ou fuis-tu l'infidèle? »
— « Pour avoir ton anneau je viens auprès de toi :
» Donne-moi ton anneau; guerrier, donne-le moi. »
— « Je tiens cet anneau d'or de la jeune Emmeline,
» Son père m'a promis sa foi :
» Emmeline doit être à moi
» Au retour de la Palestine.
» Je ne la connais pas; on vante ses attraits;
» Mais je le sens, ô divine étrangère,
» Quelle beauté pourra jamais
» Autant que toi me charmer et me plaire!
» De cet anneau tes yeux semblent tentés;
» Il se peut que je l'abandonne;
» Mais il faut, pour que je le donne,
» Passer trois nuits à mes côtés. »

L'inconnue avance, soupire,
Et vient près d'Olivier se placer sans mot dire.

Délicieux moment pour l'heureux chevalier!
Moment que notre cœur ne saurait oublier!
Qui peut, sans palpiter, se rappeler l'ivresse
De cet instant où, cédant à nos vœux,
Pour la première fois notre jeune maîtresse
Consent à couronner nos feux!
Comme vous l'attendez avec impatience
Dans l'asile mystérieux,
Où vos desirs appellent sa présence!
Les yeux fixés sur elle, accusant sa lenteur,

Chaque voile qui tombe augmente votre ivresse;
Chaque geste est une faveur,
Chaque regard promet une caresse!
Rien ne l'arrête enfin..... vous touchez au bonheur.
Déjà vers vous elle s'avance;
D'un pas timide elle vient en silence,
De ses plus doux appas vous livrer le trésor;
Déjà son pied léger, qu'elle pose avec grâce,
Va l'aider à franchir l'espace
Qui de vous la sépare encor.
Comme le cœur et palpite et s'élance!
Vous allez la presser dans vos bras amoureux!
D'amour, de volupté vous frémissez d'avance:
C'est plus que le plaisir, c'est l'espoir d'être heureux!

Que de bonheur se promet en lui-même
Notre valeureux chevalier!
Mais, ô ciel! le pauvre Olivier
Eut à peine touché la main de ce qu'il aime,
Qu'il sentit aussitôt, ô surprise! ô douleur!
Un froid mortel s'emparer de son cœur!
Il semble que son sang dans ses veines se glace.....
La nuit s'écoule enfin; l'aurore la remplace;
Et, sans plaindre Olivier, la belle comme un trait,
De ses côtés s'échappe et disparaît.

Dès ce moment le charme cesse:
Olivier sent battre son cœur;
Loin de l'objet de sa tendresse,
C'était presque un nouveau malheur.

« Ah ! dit-il, frémissant de rage,
» Puissé-je ne plus voir le jour,
» Si j'ai d'un tel affront à rougir davantage ! »
Et, plein de courage et d'amour,
Il attend que la nuit répare son outrage.
Mais ! combien il tarde à venir
L'instant vengeur que son amour appelle !
La nuit arrive enfin, l'inconnue avec elle,
Et d'une voix qu'interrompt un soupir,
La demande se renouvelle :
« Pour avoir ton anneau je viens auprès de toi :
» Donne-moi ton anneau, guerrier, donne-le moi ! »

Le guerrier, sans répondre, auprès de lui l'attire,
Et l'inconnue encore obéit sans mot dire.

Olivier ! Olivier ! que te sert ta valeur ?
Toi, qui, d'un bras plein de vigueur,
As pourfendu maint infidèle,
Près d'une fille jeune et belle
Te voilà de nouveau sans force et sans ardeur !

Le matin, notre preux faisait triste figure ;
Car en ces temps de loyauté, d'honneur,
C'était un grand affront que pareille aventure ;
Ce que l'on promettait il fallait le tenir.
De ces temps de délicatesse
Nous n'avons que le souvenir,
En amour aujourd'hui l'on tient mal sa promesse.

Olivier rougissant de honte et de dépit,
Espère encore en la prochaine nuit.

Vains projets! Trompeuse espérance!
En proie à la même souffrance,
La nuit encore ajoute à sa douleur.
Cette fois, quand l'aurore éclaira son malheur,
L'étrangère lui dit d'une voix triste et sombre :
« De la troisième nuit le jour dissipe l'ombre,
» Ton anneau m'appartient, tu ne peux l'oublier ».
En même temps de la main d'Olivier
Elle arrache l'anneau ;..... cette injure nouvelle
Augmente le courroux du noble chevalier,
Qui, furieux, veut s'élancer vers elle;
Mais c'est en vain..... De honte consterné,
Un pouvoir inconnu le tient comme enchaîné;
Et, bravant d'Olivier l'inutile colère,
Sans daigner seulement tourner vers lui les yeux,
En prononçant ces mots mystérieux,
Disparaît la jeune étrangère :
« Appaise-toi, Raimond! au fond de son tombeau
» Ton amante fidèle emporte ton anneau! »

Sept ans sont écoulés; les pieux paladins
Revenaient de la Palestine,
Après avoir battu les Sarrasins.
Le vieux comte Edouard, le père d'Emmeline,
Se promenant un certain soir,
Triste et pensif, autour de son manoir,
Voit une troupe magnifique
Se diriger vers sa demeure antique.
« Quel est, dit-il, ce cortège brillant?
Quel noble chevalier vient me rendre visite,

» Avec ses écuyers et sa nombreuse suite? »
« C'est moi, c'est Olivier, qui revient d'Orient
» Pour épouser votre fille Emmeline;
» J'ai mérité celle qu'on me destine, -
» J'ai rempli mon devoir comme un guerrier vaillant ».
A ces mots, la douleur vient inonder de larmes
La barbe blanche du vieillard;
« Hélas, mon fils, dit Edouard,
» Vainement la victoire a couronné tes armes,
» Pourquoi me rappeler des regrets superflus?
» Depuis sept ans Emmeline n'est plus. »
— « Emmeline n'est plus.... Eh! quoi si jeune encore!
— « La mort me l'a ravie à peine à son aurore.
» De son trépas je pourrais t'accuser..... »
— « Moi, mon père? Eh! comment aurai-je pu causer?..
— » Ecoute de mes maux la triste confidence.

» Avant qu'elle connût ta gloire, ta vaillance,
» Tes richesses et ta grandeur,
» A l'écuyer Raimond, d'une simple naissance,
» Ma fille avait promis son cœur.
» Comme un gage de sa tendresse
» Raimond lui donna son anneau;
» Emmeline fit la promesse
» De le garder jusqu'au tombeau.
» Oui, je te jure, lui dit-elle,
» Raimond, que le jour de ma mort
» A cette main pure et fidèle
» Je porterai ton anneau d'or.

» Mais, hélas! bientôt Emmeline

» Fut l'objet de tes vœux, ô vaillant Olivier!
» Séduite par ta gloire et ta noble origine,
» Elle oublia le fidèle écuyer :
» Fière d'une illustre conquête,
» L'orgueil vint égarer sa tête;
» Il lui fit trahir son serment;
» Et, pour agréer ton hommage,
» Ma fille t'envoya le gage
» Qu'elle tenait de son amant.
» Raimond apprend sa perfidie;
» Et, dans son désespoir affreux,
» Sur son épée, on vit le malheureux
» S'élancer, et tomber sans vie.

» Emmeline, ma fille! au récit de sa mort,
» Quelle douleur te saisit et t'oppresse!
» Le remords te poursuit sans cesse
» Jusqu'au fatal moment qui termine ton sort!
» Une nuit.... ô nuit déchirante!
» Dont je voudrais en vain perdre le souvenir!
» Mon Emmeline, hélas! d'une voix gémissante,
» En rendant le dernier soupir,
» Laisse échapper ces mots de sa bouche mourante:

» Pour avoir ton anneau je viens auprès de toi:
» Donne-moi ton anneau, guerrier, donne-le moi. »

A ces mots trop connus, saisi d'un trouble extrême,
Que devient Olivier?..... Ah! menez-moi soudain
A son tombeau, dit-il, je veux, à l'instant même,
Je veux la voir, je veux toucher sa main!

Les assistans, effrayés de l'entendre,
A ses desirs s'empressent de se rendre;
On le conduit vers le tombeau :
On arrive bientôt à la triste retraite ;
Le cercueil est ouvert..... à la main du squelette
Olivier reconnaît l'anneau !

Jeune fille, sois attentive
A ce récit digne de foi ;
D'être inconstante garde-toi ;
Car tu vois ce qu'il en arrive !
Quoi qu'on en dise, il ne faut pas changer;
Dans de nouveaux liens si l'on veut t'engager,
Souviens-toi que ta perfidie
Après ta mort sera punie :
Pour la paix de ton âme on aurait beau prier,
Le ciel t'enverrait seule, éplorée et dans l'ombre,
Demander un anneau, d'une voix triste et sombre,
Sous la tente d'un chevalier!

M. le Baron de Saint Félix.

LE VER LUISANT.

FABLE.

Un ver luisant errait sous de vertes charmilles;
La flèche d'un serpent lui déchire le sein.
Que t'ai-je fait, dit-il, misérable assassin?
— Tu brilles.

M L. C. Mollevaut.

EPITRE A UN JURÉ,

SUR L'INSTITUTION DU JURY EN FRANCE;

Pièce qui, au jugement de l'Académie française, a obtenu un prix de poésie, en 1820.

La mort d'un innocent est une calamité publique.
MONTESQUIEU.

QUAND la loi te revêt d'un auguste pouvoir,
Ce nouveau droit, Ariste, est un nouveau devoir.
Que prétend m'opposer ta coupable indolence?
« Je vis aux champs, dis-tu; grâce à ma vigilance,
» Tout semble prospérer dans mon humble séjour.
» Rien ne m'y vient troubler: ma vie est un beau jour.
» Mais tandis qu'occupé du soin de ma famille,
» Sous les yeux maternels je vois croître ma fille,
» Pour siéger au jury j'apprends qu'on m'a nommé;
» Je me vois tout-à-coup en juge transformé.
» On me dit: *C'est à toi de punir et d'absoudre.*
» Dans les mains d'un mortel c'est déposer la foudre
» Je ne me sens point fait pour ce terrible emploi.
» Effrayé des devoirs que m'impose la loi,
» Je laisse au magistrat, plus éclairé sans doute,
» Un pouvoir qui m'alarme, un droit que je redoute.
» Je dois plaindre un coupable et non pas le juger.
» Les ministres des lois peuvent seuls les venger. »

Ariste, à ces raisons je ne veux point répondre.
J'aspire à t'éclairer bien plus qu'à te confondre.

Que tes nouveaux devoirs cessent de t'alarmer :
Apprends à les connaître afin de les aimer.

Quand l'homme était sans frein, sa force et son courage
N'obéissant encor qu'à son instinct sauvage,
Le crime était puni par un crime nouveau.
Mais sitôt que des lois le céleste flambeau
Répandit par degrés sa lumière féconde,
On crut voir du chaos sortir un nouveau monde ;
La Force à la Raison sans peine se soumit ;
Sous le poids du forfait le coupable frémit ;
La vertu prit naissance ; et la vierge timide
S'endormit sans effroi sous leur puissante égide.
L'origine des lois fut la nécessité ;
Leur soutien, la raison ; leur but, la liberté.

Lorsque des souverains Dieu fonda la puissance,
Il remit en leurs mains le glaive et la balance.
Ce fut en remplissant cet auguste devoir
Qu'ils firent pardonner et chérir leur pouvoir ;
Un roi, par ses vertus, digne en effet de l'être,
Fit sans peine oublier l'autorité d'un maître.
Sévère avec justice et ferme avec douceur,
Il protégea le faible, il punit l'oppresseur ;
Et l'homme, heureux enfin sous un monarque sage,
Abjura sans regret sa liberté sauvage.

Mais les rois, cher Ariste, à l'erreur sont soumis.
Ils ont tant de flatteurs ! ils ont si peu d'amis !
Lorsqu'à la vérité leur noble cœur aspire,
Pour étouffer sa voix autour d'eux tout conspire.

L'intérêt à son gré les fait souvent mouvoir.
L'homme abuse de tout et surtout du pouvoir.
Des intrigues des cours, des dangers d'un caprice
On sentit le besoin d'affranchir la justice.
Des magistrats, choisis parmi les citoyens,
Interprètes des lois en furent les soutiens.
De l'honneur des humains ces arbitres suprêmes,
Craignant l'opinion qui les jugeait eux-mêmes,
Soumis à leurs devoirs, à la brigue étrangers,
De la haine des grands affrontaient les dangers;
Et jusqu'au pied du trône ils poursuivaient les crimes.
Rendons un juste hommage à ces vertus sublimes!
Illustre d'Aguesseau, courageux Lamoignon,
Et toi, dont tout Français doit révérer le nom,
L'Hôpital! on vous vit, fiers ennemis du vice,
Offrir aux opprimés une main protectrice,
Et, sur votre vertu fondant votre bonheur,
Perdre tout sans regret, pour conserver l'honneur!
Oui, ces grands magistrats, dont la France s'honore,
Par nos derniers neveux seront bénis encore.
Leurs glorieux travaux sans doute ont mérité
De rester en exemple à la postérité.
Mais lorsqu'à tout Français un chancelier (1) coupable
Osa vendre le droit de juger son semblable,
L'ignorance opulente auprès d'eux vint s'asseoir.
L'or fit des magistrats, et tint lieu de savoir.
Des rigueurs de Thémis l'habitude cruelle
Étouffa trop souvent la pitié naturelle,
Et livra l'innocence aux glaives des bourreaux.

(1) Le chancelier Duprat.

Des voix, pour l'attester, sortirent des tombeaux.
Lalli, Calas, Sirven, déplorables victimes!
On vit vos châtiments, on ne vit point vos crimes;
Et la France, indignée au bruit de vos malheurs,
Vengea votre mémoire en lui donnant des pleurs.
Ainsi, dans nos vergers, lorsqu'un rameau fertile,
Que tranche imprudemment une main inhabile,
Succombe sous l'effort du rigoureux acier,
L'arbre du coup fatal a frémi tout entier.

Cependant l'Angleterre, à d'autres lois fidèle,
Nous offrait du jury l'exemple et le modèle.
Montesquieu, le premier, dans ses nobles écrits,
Devoila son principe à nos regards surpris.
Le sang d'un malheureux a-t-il rougi la terre,
En vain le meurtrier s'entoure du mystère;
Un conseil de ses pairs soudain est assemblé;
Son trouble l'a trahi, sa pâleur a parlé.
L'arrêt est-il porté d'une voix unanime,
Un même jour a vu le supplice et le crime.
Tel était le jury des Germains, des Gaulois:
Il plut aux nations, sans offenser les rois.
Les chevaliers, les preux, nos glorieux ancêtres,
Entre eux jugeaient ainsi les félons et les traîtres,
Et nos guerriers, soumis aux lois de leurs ayeux,
Pour juges n'ont encor que des guerriers comme eux
D'âge en âge adopté, ce principe sublime
Rassura l'innocence, épouvanta le crime;
Et lorsque les Français fondèrent sur des lois
Les libertés du peuple et le pouvoir des rois,

Le jury, dépouillé de ses formes sauvages,
Des états assemblés mérita les suffrages.
Il s'ennoblit encore en devenant français;
Et Louis, l'élevant au rang de ses bienfaits,
Sans crainte, l'adopta dans sa charte immortelle,
Certain qu'un peuple libre est un peuple fidèle
Ainsi de l'Italie un marbre précieux
Par d'informes contours blesse d'abord les yeux;
Mais bientôt, s'animant sous la main du génie,
Il reçoit par degrés et la forme et la vie;
L'enveloppe grossière a fui sous le ciseau,
Et l'art s'est enrichi d'un chef-d'œuvre nouveau.

Mais si ce droit sacré dont tout Français s'honore,
Si ce devoir auguste à tes yeux n'offre encore
Qu'un fardeau dont ton cœur n'ose porter le poids,
Ariste, suis mes pas dans le temple des lois.
Au fond des noirs cachots, leur sévère puissance
Charge des mêmes fers le crime et l'innocence.
Vois cet infortuné, que d'injustes soupçons
Ont fait, au nom des lois, traîner dans les prisons:
C'est le brave Raymond. Après dix ans de gloire,
Il a revu les lieux si chers à sa mémoire,
Ces lieux où son enfance a connu le bonheur.
Digne prix de son sang, le signe de l'honneur
Pare son sein guerrier, et ses nobles services
Sont écrits sur son front en larges cicatrices.
Renonçant à regret à des lauriers nouveaux,
Raymond reprit des champs les paisibles travaux;
Mais, dans ses souvenirs trouvant encor des charmes,
Au foyer paternel il suspendit ses armes.

O douleur! de son toit simple et noble ornement,
Ce fer d'un homicide est l'horrible instrument.
Ce fer, trouvé sanglant auprès de la victime,
A fait planer sur lui l'affreux soupçon du crime.
L'infortuné Raymond, plongé dans les cachots,
Montre, comme aux combats, le calme d'un héros.
A la mort, qu'il attend, un mot peut le soustraire;
Mais ce mot est l'arrêt de son malheureux frère;
Son frère est le coupable; et c'est pour le sauver
Que son noble courage est prêt à tout braver.
Cependant au jury bientôt il va paraître;
D'un magnanime effroi son cœur n'est plus le maître.
Cette famille en pleurs, ce père en cheveux blancs,
Dont il s'était promis d'embellir les vieux ans,
Et qui peut-être en lui ne voit plus qu'un coupable!...
Ah! le soupçon d'un père est un poids qui l'accable!
« Je parais criminel et je suis innocent,
» Dit-il; mais de la loi le glaive menaçant
» N'obtiendra pas de moi que je me justifie.
» L'honneur, qui le défend, m'est plus cher que la vie.
» Par une lâcheté je ne puis me flétrir.
» Je ne crains point la mort. Un soldat sait mourir ».
Non, tu ne mourras point, non, Dieu dans sa justice,
Dieu ne permettra pas ta honte et ton supplice.
Douze hommes vertueux, citoyens comme toi,
Tes égaux par le rang, tes juges par la loi,
Sauront bien pénétrer ton généreux silence.

Ariste, c'est à toi de sauver l'innocence.
Ce devoir est sacré, tu ne peux le trahir.
L'honneur parle, il commande, et tu dois obéir.

Ah! lorsqu'en ta retraite, exempt d'inquiétude,
Tu consacres tes jours au repos, à l'étude,
Ton cœur se croit heureux; mais l'est-il en effet?
Va, l'homme n'est heureux que par le bien qu'il fait.
Reçois donc avec joie un ministère auguste,
Qui permet d'être humain, sans cesser d'être juste.
Le magistrat souvent est cruel par devoir.
Le juré plus heureux, plus libre en son pouvoir,
A, pour juge, son Dieu; sa raison, pour science;
Pour guide, sa vertu; pour loi, sa conscience.
Sur le front du coupable, avec sévérité,
Son regard pénétrant cherche la vérité;
Et, confondant l'audace ou dévoilant la feinte,
Comme il juge sans haine, il condamne sans crainte.
Réponds-moi maintenant: peut-il être à tes yeux
Un plus noble devoir, un droit plus précieux?

Mais l'erreur, je le sais, à nos travaux s'attache.
Le bien sort par degrés de la nuit qui le cache:
Il ne se donne pas, il veut être acheté.
L'homme arrive à pas lents jusqu'à la vérité.
Des trésors de l'étude et de l'expérience
Le jury chaque jour s'enrichit en silence;
Et peut-être aux Français l'honneur est réservé
De voir ce grand ouvrage avec gloire achevé.
Des vertus de Louis nous pouvons tout attendre;
Quand l'humanité parle, il se plaît à l'entendre.
Il sait que la clémence est la vertu des rois;
Et son cœur paternel doit condamner ces lois,
Dont l'injuste rigueur livre au même supplice

Le crime et le malheur, la faiblesse et le vice ;
Ces lois qui de l'arrêt, par lui-même porté,
Font frémir trop souvent le juge épouvanté.
Puisse-t-il, corrigeant leur rigoureux système,
Leur donner sa justice et sa clémence même ;
Et qu'un code immortel aux siècles à venir
De ses nobles vertus porte le souvenir !
Quand sous la faulx du temps le conquérant succombe,
Son pouvoir avec lui s'engloutit dans la tombe ;
Mais du législateur, cher à l'humanité,
Le règne au loin s'étend dans la postérité.

M. Ed. Mennechet.

RÉPONSE

A M. DE *** QUI ME REPROCHAIT DE N'ÊTRE POINT CONNU.

Sur l'Hélicon je suis nouveau venu ;
Il faut du temps pour se faire connaître :
Vous, c'est bien différent, vous êtes très-connu ;
Mais gagnez-vous beaucoup à l'être ?

F. Verneuil.

LES CHEVAUX, LE CONDUCTEUR ET LE PASSANT,

FABLE IMITÉE DE KRASICKI.

Vivre d'emprunts n'est point rare au Parnasse...
D'inventer de nouveaux sujets
Fort souvent notre esprit se lasse:
Pour avoir ouvrages tout faits
Tel s'adresse aux Germains, et tel autre aux Anglais.
Sur l'étranger faire main basse,
Est, je crois, très-permis... L'Esope polonais,
Sous le grand Frédéric à Berlin fort en vogue,
Va me fournir un apologue.

Quatre coursiers fringants et vigoureux,
Comme dans l'Illiade on nous peint ceux d'Achille,
Conduits par une main habile,
Faisaient voler un char poudreux.
Du geste et de la voix le cocher les excite...
Il crie aux chevaux de devant:
« Redoublez de zèle, allons, vîte,
» Soyez les émules du vent...
» Permettrez-vous toujours que vos deux camarades
» S'approchent de vous comme ils font?
» Songez-y bien, c'est un affront. »
Puis semblables discours, semblables enfilades

G.

A son arrière-garde : « Amis, ne souffrez pas
» Que sur vous on prenne le pas !... »
Un honnête passant, philosophe, je pense,
L'interrompt et lui dit : « Tromper ces animaux...
» C'est n'avoir point de conscience ! »
Le conducteur piqué répliqua par ces mots :
« Vous le voyez, mon char avance,
» Et j'ai l'heureux secret de former les héros ;
» Pouvez-vous l'ignorer, dans le siècle où nous sommes,
» N'est-ce donc pas ainsi qu'on gouverne les hommes ? »

Cette doctrine exige une restriction ;
Et sans tromper l'humaine espèce,
Sans employer jamais une perfide adresse,
On peut, me semble-t-il, au fouet, à l'aiguillon
Préférer l'émulation.

M. le baron de STASSART.

QUATRAIN

Pour le portrait de M. le Duc de la CHATRE, premier gentilhomme de la chambre du Roi.

Du guerrier qu'on opprime il devient l'espérance ;
Il sert du même amour son pays et son Roi ;
Et ce brave Crillon, si vanté par sa foi,
N'aimait pas mieux l'honneur, Henri-Quatre et la France.

M. le Chevalier DUPUY-DES-ILETS.

LA MORT DE LAOCOON,

Tirée et traduite de l'*Énéide de Virgile.*

Mais à nos cœurs émus s'offre une autre infortune.
Laocoon, élu pontife de Neptune,
Sur la rive troyenne, en habits solemnels,
Du sang d'un fier taureau consacrait ses autels:
Soudain (à ce récit tout mon cœur s'intimide),
Vomis par Ténédos dans un calme perfide,
Deux serpens, vers nos bords, ennemis monstrueux,
S'alongent sur les flots en orbes tortueux.
Tous deux, voguant de front, hors des ondes tremblantes,
Dressent leurs cols gonflés et leurs crêtes sanglantes;
Le reste de leurs corps plonge, et, fendant les eaux,
Déroule en mille tours leurs immenses anneaux.
L'onde écume et frémit: déjà les fiers reptiles
Touchent en menaçant nos campagnes fertiles.
Leur orbite sanglant roule un œil enflammé;
Leur langue siffle, et darde un trait empoisonné;
Tout pâlit et s'enfuit: le couple affreux s'avance,
Court à Laocoon, sur ses deux fils s'élance;
Embrasse en longs replis ces enfans malheureux,
Les serre, les déchire et s'acharne sur eux;
Le père vole armé: les monstres le saisissent,
De leurs liens étroits l'entourent, l'investissent,
Serrent deux fois ses flancs, deux fois son col nerveux,

De cercles écaillés de leurs corps tortueux,
Et, dressant sur son front leur tête triomphante,
Dominent fièrement leurs victimes mourantes.
En vain l'infortuné, dont les sacrés festons
Dégouttent de son sang et de leurs noirs poisons,
Veut rompre avec sa main leurs chaînes redoutables,
Et pousse vers les cieux des cris épouvantables.
Tel mugit un taureau qui, du temple échappé,
Se dérobe, en hurlant, au fer qui l'a frappé.
Enfin les deux serpens, abandonnant leur proie,
Vont au temple où Pallas reçut l'encens de Troie,
Et déposent tous deux leur courroux meurtrier
Sous ses pieds immortels et son saint bouclier.

LEGOUVÉ.

L'HOMME, LE SINGE, LE VER ET LA POMME.

FABLE.

ELLE est à moi, disait arrogamment un homme,
Qui, de la main d'un singe, arrachait une pomme;
Mais jugez, en l'ouvrant, combien il reste coi,
Lorsqu'il y trouve un ver, qui dit: Elle est à moi!

M. LEBAILLY.

LE JEUNE GUERRIER.

Le printemps a souri : tout s'anime en ces lieux ;
D'un éclat vif et pur s'embellissent les cieux ;
De fleurs la terre se couronne :
Et moi, comme l'année, en ma jeune saison,
Moi, qui d'un long espoir embrasse l'horizon,
Je cours sur les pas de Bellone.

Je dois, je dois peut-être en un prochain danger,
Dans la foule, inconnu, sur le sol étranger,
Laisser ma dépouille sanglante ;
Peut-être, l'œil épris des agrestes tableaux,
Je ne reverrai point au penchant des côteaux
Se dorer la gerbe ondoyante.

Muses, de qui j'osai rechercher les loisirs,
A vos doux entretiens, à d'innocens plaisirs
J'aurais pu borner mon envie.
Mais qui prévoit du sort le caprice cruel ?
Au gré de ses désirs, quel fortuné mortel
Se place au banquet de la vie ?

L'honneur a commandé, j'obéis à l'honneur.
Affrontons les périls, avant que du bonheur
L'ivresse en mes sens se prolonge ;
Et tandis que l'amour dont tout vante les lois,
L'amour dont j'aurais su reconnaître la voix,
N'est encor pour moi qu'un beau songe.

O ma mère! en tes yeux pourront naître des pleurs:
Mais ta fille déjà pour tromper tes douleurs,
De charmes nouveaux se décore;
Tendre vigne enlacée à l'ormeau vieillissant,
Elle fera ta joie, et d'un ciel bienfaisant
Plus d'un rayon te luit encore.

Je pourrai sans pâlir m'avancer aux combats;
Les vœux de la beauté ne suivent point mes pas;
Je vis ignoré de la gloire.
Qu'importe si ma cendre habite les déserts
Et si, comme un vain son exhalé dans les airs,
Se perd ici bas ma mémoire?

Ainsi calme et rêveur, aux bosquets d'alentour
Un jeune enfant de Mars confiait tour-à-tour
Ses pensers divers et sa plainte...
L'épi croissait encor, de la faulx épargné,
Quand aux plaines d'Eylau tomba l'infortuné,
Frappé d'une mortelle atteinte.

J'ai vu, j'ai vu sa mère, au milieu des regrets,
D'une fille en sa fleur contemplant les attraits,
Sourire d'orgueil et d'ivresse;
J'ai vu ses compagnons, vain et volage essaim,
Dans un joyeux délire oublier le destin
De l'ami cher à leur jeunesse.

Et moi, moi, j'ai voulu rappeler dans mes chants,
Celui de qui la vie, à ses plus beaux instants,

S'éclipsa comme un doux mensonge ;
Celui qui, sans efforts, quitta cet univers,
Alors que de l'amour et de ses biens si chers
Il n'avait connu que le songe.

Mme DESROCHES.

A UN AUTEUR

QUI SIGNE TOUS SES LIVRES AVEC PARAPHE.

EN VAIN, sur ce tome nouveau,
Tu mets ton nom et ton paraphe ;
Son sort en sera-t-il plus beau ?
Tous ces enfans de ton cerveau,
Ignorés du bibliographe,
Précèdent leur père au tombeau ;
Et c'est, hélas ! sur leur berceau,
Qu'il faut graver leur épitaphe.

M. Fabien PILLET.

LA LEÇON,

IDILLE IMITÉE DE BION.

Les yeux attachés sur la terre,
Un jour, le petit Cupidon
Me fut présenté par sa mère.
Bon dieu! quel timide garçon!
Chantre des vergers, me dit-elle,
Si tu veux obliger Cypris,
Prends cet enfant sous ta tutelle,
Et montre à chanter à mon fils.

Charmé d'avoir un tel élève,
« Approchez, dis-je, mon enfant;
» Je veux, sans remise ni trève,
» Vous donner leçon à l'instant:
» Minerve, il faut vous en instruire,
» Enseigna la flûte aux bergers,
» Mercure nous donna la lyre,
» Et Pan les chalumeaux légers. »

Sur mon luth le dieu de Cythère,
Au lieu d'écouter mes leçons,
Prélude, et d'une voix légère
Fait entendre les plus doux sons.
Son chant célèbre l'art de plaire.
Va, dit-il, pauvre bachelier,
Va prendre leçon de Glicère;
Tu n'es encor qu'un écolier.

M. le Chevalier COUPÉ (de Saint Donat).

FRAGMENT

D'UNE ÉPÎTRE SUR L'AVENIR.

Ami, le présent est certain,
Et l'avenir n'est qu'un *peut-être;*
Il meurt sitôt qu'il vient à naître;
Nous l'approchons, il fuit soudain.
Ainsi dans l'infernal empire,
En proie au tourment de la faim,
Tantale convoite, désire
Ces fruits dont la couleur l'attire,
Et qui s'échappent de sa main;
Ou tel l'horizon se recule
Devant le voyageur lassé,
Qui succombe enfin harassé,
Au pied des colonnes d'Hercule.
Tel encor, aux champs de la nuit,
Portant sa trompeuse lumière,
Le feu follet brille, s'enfuit,
Et précipite dans l'ornière
Le pauvre diable qui le suit.

Te voilà convaincu, j'espère
Par ma triple comparaison;
Car chez le peuple littéraire
C'est là le langage ordinaire,
Et le soutien de la raison.

Mais déjà ta riposte est prête :
Il est encore un avenir,
Noble héritage du poète !
Dis-tu : las ! j'en dois convenir ;
Celui-là fort peu m'inquiète,
Et défends-le, car je m'apprête
A le siffler, à le honnir.

Ami, c'est une sotte envie
Que de sacrifier sa vie
Pour faire un peu parler de soi :
Va, l'immortalité, crois-moi,
Est une chose bien futile ;
Ce globe est construit faiblement ;
Pourquoi placer un monument
Sur une base aussi fragile ?
Un jour, d'un coup de son trident,
Neptune ébranlera la terre ;
Et l'onde, au loin se répandant,
Submergera cet hémisphère.
Eh bien, messieurs les beaux esprits,
Que deviendront tous vos écrits,
Lorsque la Méditerranée
Visitera notre Paris ?
Adieu les plaisirs et les ris !
On verra la mer mutinée
Rouler, à travers ses débris,
Les beaux jetons de l'Athénée.
Plus de discours, plus de sermons ;
On verra la bande ennemie

Des brochets et des esturgeons,
Nager en pleine académie.

Mais, direz-vous, si l'Océan
Veut bien respecter ses entraves?
Eh! mes amis, quelque volcan
Viendra nous couvrir de ses laves;
Et partout filtrant ses ardeurs,
Cuira notre vin dans nos caves.
Recélant ses feux destructeurs,
La terre aride, desséchée,
Ne produira que quelques fleurs
Sans fruits, sans force, sans couleurs;
Pâle, et sur son urne penchée,
La naïade du sein des eaux,
Levant ses paupières mourantes,
Verra ses deux rives fumantes
S'ouvrir et dévorer ses flots.
Des humains la troupe affamée,
Errante en des climats divers,
Ne pouvant vivre de fumée,
Oublîra la gloire et les vers,
Et la bavarde Renommée
S'exilera de l'univers.

Enfin, si notre pauvre monde,
Vainqueur des volcans et de l'onde,
Nous restait en propriété;
Un jour, le soleil emporté

Loin de ce globe inhabité,
Laisserait la terre inféconde
Et sans chaleur et sans clarté.
Parlons donc d'immortalité !

Mon cher Alphonse, soyons hommes ;
Rions de la postérité ;
Vivons pour le tems où nous sommes.
Appelle Nelvie et Myrté ;
Au sein d'une douce paresse
Plongeons-nous avec volupté ;
Que les plaisirs et la tendresse
Occupent notre oisiveté ;
Et faisons dormir la sagesse
Sur les genoux de la beauté.

Tranquille sur mes destinées,
Je jouis d'un sort enchanteur ;
Je verrai mes vieilles années
Par le souvenir enchaînées
Aux jours brillans de mon bonheur.
Et tel, s'éloignant d'une plage
Couverte de fleurs, d'arbrisseaux,
Où le murmure du feuillage,
Se mêle au ravissant ramage
Des fauvettes et des ruisseaux,
Avant de franchir les côteaux,
Le voyageur dit : c'est dommage !
Il promène encor son regard
Sur les gazons, sur le rivage,

Et sourit à leur douce image
Jusqu'à l'instant de son départ.

Ainsi, terminant mon voyage,
Et prêt à partir pour les cieux,
Je veux tourner encor les yeux
Vers la contrée où, mieux qu'un sage,
J'aurai connu l'art d'être heureux.
Je me dirai : prenons courage;
Avec des amis, des flacons,
Des souvenirs et des chansons,
Il n'est pas de maux que je craigne.
Je veux, comme disait Montaigne,
Quitter la vie à reculons.

Evitant les vertus sauvages
De nos philosophes hiboux,
Je prends la sagesse des fous
Et laisse la folie aux sages.

Tel est mon but, tel est ma loi;
C'est le moyen dont je dispose
Pour avoir toujours devant moi
Un avenir couleur de rose.

M. D. DE SAINTINE.

LE TEMPS.

J'ai vu le char du Temps emporté sur la nue.
Ses noirs coursiers fendaient le sein de l'air,
Tels que le trait de l'arc ou le rapide éclair.
Enlevés par le dieu, la beauté demi-nue,
Que ses regards semblaient déjà flétrir,
L'Amour heureux, la tendre Adolescence
Le suppliaient, implorant sa clémence,
De s'arrêter à la voix du Plaisir.

J'ai revu, parcourant la céleste étendue,
Suivi du noir présage et des sombres ennuis,
Son char qu'alors traînait l'oiseau des nuits.
En vêtement de deuil, une femme éperdue
En vain excitait sa lenteur,
Et, le regard baissé, les heures, en silence,
Sur un airain marquaient chaque distance;
Mon œil reconnut la Douleur.

Le perfide vieillard, à nos vœux indocile,
Qui, dans sa fuite, emporte sans retour
Nos plus doux biens, le bel âge et l'amour,
Pour la seule douleur suspend sa course agile.
Mais la vertu sait vaincre sa rigueur:
Le Tems heureux s'arrête pour le sage,
Et, sur ses pas, s'il conduit le malheur,
On le voit fuir encor, poussé par le courage.

M. Butignot.

L'OIE ET LE SERPENT,

FABLE IMITÉE DE L'ESPAGNOL.

Une oie était un jour sur le bord d'un étang ;
On la voyait se pavanant,
Fort satisfaite d'elle-même,
Dans une eau claire se mirer
Et complaisamment s'admirer ...
Que de bienfaits l'Être-Suprême
A daigné répandre sur moi,
Disait-elle, de bonne foi !
Est-il un animal plus heureux dans le monde ?
Le ciel m'a faite et pour l'air et pour l'onde,
Et pour la terre en même temps !
O Jupiter, que je te dois d'encens !
Comment te rendre un digne hommage
Et reconnaître tes présens ?
Si je ne puis marcher, je me jette à la nage,
Et parcours, à mon gré, l'un et l'autre rivage :
Si je suis lasse de nager,
Je m'élance, et dans l'air on me voit voltiger.
Les autres animaux n'ont pas cet avantage...
Et l'oison de se rengorger.
Un serpent écoutait avec humeur la belle ;
Et le rusé se traînant auprès d'elle,
Il ne faut pas, lui dit-il en sifflant,

Tant vous glorifier, commère.
Quand on n'a pas plus de talent,
C'est être sage de se taire.
Encor, si vous nagiez comme fait le poisson,
Si vous voliez ainsi que le faucon,
Et si, comme le cerf on vous voyoit, ma chère,
Légèrement courir dans les forêts;
De ces dons précieux vous pourriez être fière,
Et moi, tout le premier, je vous applaudirais:..
Mais aux reproches l'on s'expose
Quand on se vante sottement:
Savoir un peu de tout, et rien parfaitement,
C'est, à mon avis, peu de chose.

M. Cailleau.

TRADUCTION

D'UNE ÉPIGRAMME DE MARTIAL,

La LXXIVe du livre 12e.

J'hériterai de toi, Cousin;
Tu ne cesses de me le dire:
Je veux le croire; mais, enfin,
Cousin, ne sais-tu pas écrire?

M. P. R

EPITRE

A M. LE DOCTEUR SAINTE-MARIE.

Disciple du Dieu d'Epidaure,
Sur ses traces, Docteur, vous marchez à grands pas,
Et je vous dois de vivre encore;
Mais tout cela n'empêche pas
Que ma belle ne vous abhorre!....
Le terme est fort; mais, entre nous,
La pauvrette est bien excusable;
Et le sujet de son courroux
Me la rend cent fois plus aimable!
C'est peu, dit-elle, d'avoir mis
Mon triste Apollon au régime,
Et m'interdire prose et rime:
C'est obliger tous mes amis;
Mais que ma docile prudence,
Quand vous défendez le plaisir,
Se soumette sans coup férir
A cette effroyable ordonnance;
Voilà ce qui fait concevoir
Les plus justes sujets d'alarmes;
Et Julie, enfin, ne peut voir,
Docteur, votre odieux pouvoir
Détruire celui de ses charmes.
Hélas, comment donc accorder,
Dans ma déplorable faiblesse,

L'effroi, le désir de céder,
Et la folie et la sagesse?
Figurez-vous les plus beaux yeux,
La bouche la plus séduisante,
Le minois le plus gracieux,
La taille la plus élégante!
Un front par la nature orné
D'une chevelure ondoyante;
Un pied par l'amour façonné,
Au bout d'une jambe charmante!
Figurez-vous bien tout cela;
Bien mieux encor, s'il est possible,
Et joignez à ce portrait-là,
Un cœur tendre, une âme sensible,
Le sentiment.... *et cætera.*
Vit-on un supplice semblable?
Convenez-en de bonne foi;
Et le Tantale de la fable
Fut-il plus à plaindre que moi?

Ah! docteur, le sot personnage,
Qu'un amoureux empaqueté,
A qui l'austère Faculté
Va toujours criant d'être sage;
Qui, dans l'eau pure et le laitage
Noyant sa force et sa gaîté,
S'en va, par votre ordre, au village,
Tristement chercher la santé!

Cher docteur, à vous j'en appelle,

De cet arrêt un peu malin :
Soyez juge de la querelle ;
Et, parlant de votre art divin,
Avec la grâce naturelle
Que vous mêlez sans nul dessein
Jusqu'en la moindre bagatelle,
Prouvez, s'il se peut, à ma belle,
Que l'amour et le médecin,
Par une union fraternelle,
Bien souvent se prêtent la main.

Vous la verrez celle que j'aime !
Et vous en serez enchanté,
Quand vous aurez jugé vous-même,
Son cœur, son esprit, sa beauté !.....
Mais quoi ! quel démon me possède ?
Non, non, vous ne la verrez pas,
Docteur, je vous le dis tout bas.
Ah ! ses charmes à qui tout cède,
D'un ami feraient un rival,
Et je craindrais que le remède
Ne fût pire encor que le mal.

M. J. M. A. Monperlier.

LA SENSITIVE ET LE CHARDON,

FABLE.

Pourquoi, charmante sensitive,
Disait à cette fleur un chardon son voisin,
Furtivement éclos dans le même jardin,
Vous voit-on, pudique et craintive,
Au moindre attouchement resserrer votre sein?
Je suis un peu moins débonnaire;
L'indiscret qui m'approche éprouve mon courroux.
Repoussez, croyez-moi, le premier téméraire
Qui portera les doigts sur vous.
Ce n'est pas là mon caractère,
Lui répondit notre modeste fleur.
Qui! moi, montrer de la colère!
Ce serait renoncer à la paix qui m'est chère,
Et compromettre mon bonheur.
Tenez, voisin, je suis sincère;
Votre penchant à vous venger
Pourra vous devenir funeste;
Car les méchans on les déteste:
Ce rôle n'est pas sans danger,
Et quelquefois..... La fleur n'acheva pas le reste.
Le jardinier s'approche, une serpe à la main;
Il donne tous ses soins à l'aimable fleurette;

Mais il voit le chardon, et mon homme soudain
En coupe la tige et la jette
Hors de l'enceinte du jardin.

M. Agniel.

LE CAPRICE ET LA COQUETTERIE.

Sans guide, comme sans projet,
Parcourant son plus cher domaine,
Non loin des rives de la Seine
Le Caprice un jour voyageait.

A ses yeux bientôt vient s'offrir
Nymphe leste autant que jolie;
C'est l'aimable Coquetterie
Qui le cherche et feint de le fuir.

Le Caprice soudain la suit;
Sur ses traces rien ne l'arrête,
Et près d'atteindre sa conquête,
A son triomphe elle sourit.

On les a vus depuis ce jour
Allant par fois de compagnie,
Echapper à la tyrannie
Et de l'Hymen et de l'Amour.

M. R. D. L.

LE FLEUVE ET LE RUISSEAU,

FABLE.

Un fleuve avec fracas, dans son cours orageux,
Roulait sur des rochers ses flots impétueux.
Près de lui, sur la même rive,
Le plus modeste des ruisseaux,
Promenait lentement son onde fugitive,
Et baignait les fleurs de ses eaux.
Quoiqu'il fût un grand personnage,
Le fleuve, malgré sa fierté,
Se souvint de leur parenté,
Et tint au ruisseau ce langage :
— Mon frère, pourquoi vous cacher
Au milieu des vertes prairies?
N'attendez pas qu'on vienne vous chercher
Au fond des bois, sous ces voûtes fleuries;
Imitez-moi, faites du bruit.
Vous verrez aussitôt vingt sources étrangères
Briguer l'honneur de votre lit :
Les plus petits ruisseaux deviennent des rivières.
Comme moi vous aurez un cours majestueux.
— Quand je serai plus grand serai-je plus heureux?
— J'ai peine à garder la mémoire
Des pays que j'ai visités;
Mes eaux traversent vingt cités.....

—En sortez-vous plus pur?... Mieux vaudrait moins de gloire,
Avec des flots moins agités.
— De quel pays venez-vous? Ces maximes
Aujourd'hui sont hors de saison :
Laissez cette triste raison,
Et suivez-moi dans le fond des abîmes
Dont je sonde la profondeur,
Sur les rochers dont je gravis les cimes.....
— Qui vous fait des rochers atteindre la hauteur?
— Des digues qui, par leur puissance,
Me porteraient jusques aux cieux.
— Des digues! vous pouvez, grands dieux!
Sacrifier l'indépendance
Au besoin de vous élever!
C'est payer chez l'honneur d'un honteux esclavage.
— Quoi! toujours me désapprouver!
Mais toi qui te prétends si sage,
Quel est donc l'emploi de ton temps?
— Sans projets, sans désirs, d'errer à l'aventure :
Je suis témoin du bonheur des amants;
A leurs tendres soupirs j'unis mon doux murmure.
— D'un ruisseau comme toi dignes amusemens!
Moi, baignant des Français plus d'un champ de victoire,
Je rends fameux les lieux que je parcours :
A mes eaux viens mêler ton cours,
Et tu partageras ma gloire.
— Je ne me sens pas fait pour ce comble d'honneur :
Suivez votre destin, mon frère;
Le mien est d'être obscur : loin du bruit, des grandeurs,
Je veux terminer ma carrière. —

En achevant ces mots, sous un berceau de fleurs
Il va s'égarer loin du fleuve.
Peu d'hommes, comme lui, d'une pareille épreuve,
Seraient sortis sans succomber.
Cette sagesse est peu commune.
Sur la route de la fortune
Il n'est pas rare de tomber.
Bien lui prit de quitter ce voisin téméraire :
De ses rapides eaux, tandis qu'il se vantait,
Séduit par un sort si prospère,
L'ambitieux à sa perte courait.
La trompeuse Thétis dans ses filets l'attire,
Et lui cache l'écueil ;
Et bientôt, dans son vaste empire,
Il va perdre son nom, sa gloire et son orgueil.

Fuir de l'ambition la dangereuse ivresse,
C'est le conseil que donne la sagesse.

M. A. Naudet.

A MADEMOISELLE MARS.

A tous les cœurs vous savez plaire,
Et l'on soupçonne, en vous voyant,
Que la déesse de Cythère
A pris le nom de son amant.

VINDAL,

FRAGMENT D'UN POÈME INÉDIT.

Le voilà donc couvert de son armure,
La lance au poing, pressant son destrier.
Il cheminait errant à l'aventure;
Mais, par malheur, pendant un mois entier,
Rien ne s'offrit à son jeune courage.
Nul chevalier ne barra son passage;
Nul orphelin ne reclama son bras,
Et qui pis est, nulle belle affligée
Ne fut par lui secourue et vengée!
Quoi, disait-il, point d'amour, de combats!
Sans ennemis, ainsi que sans amie,
Que sert mon rang et la chevalerie?
Puis, tristement, il soupirait tout bas.

Advint qu'un jour dans une hôtellerie
Il aperçut un jeune menestrel
Les yeux en pleurs. Lors, avec courtoisie,
Vindal lui dit: Quelle est votre patrie?
— La belle France, et j'ai nom Arondel.
— Que faites-vous? — J'aime et chante Aloïse.
Pour mon malheur je l'entrevis un jour,
Et depuis lors je meurs, blessé d'amour.
— Nulle espérance à vos vœux n'est permise?
— Las! Aloïse est la fille des rois.

Alors, prenant sa harpe harmonieuse,
Il essaya sa complainte amoureuse
Que sa douleur interrompit trois fois.

« Pauvre Arondel! quelle est ma destinée!
J'aime Aloïse et ne sais que gémir;
N'ai d'autre espoir que l'aimer et mourir.
Dans un palais, sous la pourpre elle est née,
Et je ne suis qu'un simple ménestrel.
Pauvre Arondel! »

« Qui ne connaît les attraits d'Aloïse
Ne sait encor ce que c'est que l'amour;
Et qui la voit se demande à son tour
Où sont passés doux repos et franchise;
Mais je ne suis qu'un simple ménestrel.
Pauvre Arondel! »

« Dans son regard est un feu qui dévore;
Son doux parler ne se peut concevoir.
Pour l'adorer il suffit de la voir.
Lorsqu'on l'entend il faut brûler encore:
Mais je ne suis qu'un simple ménestrel.
Pauvre Arondel! »

« Sous le beau ciel où je reçus la vie
Je vais mourir, sans accuser le sort.
Puisse, Aloïse, en apprenant ma mort,
Dire du moins d'une voix attendrie:
« Pour moi d'amour est mort le ménestrel.
» Pauvre Arondel! »

Plus calme alors il se lève en silence,
Et prend congé du royal damoisel,
Qui ne retint la plaintive romance,
Mais dont le cœur garda la souvenance
Du nom chéri que chantait Arondel.

Le lendemain, vers le soir, il arrive
Près d'un torrent qui roule impétueux.
Un pont léger, de l'une à l'autre rive,
Offre un passage étroit et dangereux.
Vindal s'étonne, et, tandis qu'il balance,
Vers l'autre bord paraît un chevalier.
Son air est fier, noble et plein d'assurance;
Son casque est noir, et son noir destrier
Est comme lui couvert d'un noir acier.
A ses côtés, sur le fer d'une lance,
Des boucliers, des casques suspendus
Portent les noms d'autant de preux vaincus.
Qui que tu sois, s'écria-t-il, arrête,
Où crains mon bras! ce pont est ma conquête,
Nul chevalier n'y passe impunément,
Si de ce bord il n'avoue hautement
Que pour la grâce et la noblesse d'âme,
Nulle beauté n'est égale à ma Dame.
Songe à combattre, ou fais ce juste aveu.
Le fier Vindal, qui se contraignait peu,
Pour cette fois déguisa sa colère.
Guerrier, dit-il, il ne m'importe guère
Que la beauté, pour qui s'arme ta main,
Soit laide ou non, ou constante ou légère;

Sur tels sujets je me tais d'ordinaire;
Mais lorsqu'un pont s'offre sur mon chemin,
Bon ou mauvais, il me sert de passage.
Nous allons voir, malgré ton air hautain,
Qui de nous deux doit se mettre à la nage.

A ce défi, la fureur dans les yeux,
Le chevalier brandit sa longue lance,
Et sur le pont, qui s'ébranle sous eux,
Chacun des preux au même instant s'élance:
Au même instant le fer contre le fer
Vient se briser et fait jaillir l'éclair.
Sur ses arçons toujours inébranlable,
Vindal reçoit l'atteinte inévitable;
Mais le coursier du chevalier brutal
Tombe, étourdi de ce choc inégal,
Et disparaît sous l'onde qui l'entraîne.
Vindal vainqueur, mais toujours généreux,
Vole au secours du guerrier malheureux,
Et sur le bord, d'un bras nerveux l'amène.

Le chevalier, qu'on nommait Durefort,
Un peu confus de sa chute soudaine,
Restait sans force étendu sur l'arène;
Il gémissait en accusant le sort;
Mais de Vindal, qui près de lui s'empresse,
Il remarqua la grâce et la noblesse.
Deux fois, dit-il, je suis vaincu par vous:
Je subirai votre loi sans me plaindre;

Heureux encore, en tombant sous vos coups,
Si je n'avais que ce malheur à craindre!
Consolez-vous, lui répondit Vindal,
Du sort des preux la fortune dispose;
Mais nommez-moi, c'est la loi que j'impose,
L'objet chéri de ce combat fatal.
— Qu'exigez-vous! j'aime et sers Aloïse,
Mais c'est en vain: l'ingrate me méprise.
— Quoi, dit Vindal, Aloïse, seigneur?
Et de ce nom le charme qu'il ignore
Trouble ses sens, et son front se colore
D'une subite et brûlante rougeur;
Puis, vivement: Achevez de me dire
En quels climats Aloïse respire.
Déjà son nom est venu jusqu'à moi.
Quel est son rang? — Elle est fille de roi.
Jusqu'à ce bord s'étend son vaste empire.
De sa beauté mille guerriers épris
Se sont armés et combattent pour elle.
Joûtes, tournois, longs travaux entrepris,
De l'Eridan aux bords du Tanaïs,
Portent le nom d'Aloïse la belle;
Et cependant, insensible à nos vœux,
Le noble amour de tant d'illustres preux,
Et leurs respects, et leur longue constance
N'ont pu lasser sa froide indifférence.
Depuis un mois je combats chaque jour
Pour élever un trophée à ses charmes;
Je me flattais... mais, vaincu par vos armes,
J'ai tout perdu, hors mon fatal amour.

A ce récit Vindal rêve et soupire.
Mille pensers l'occupent vaguement.
Cette langueur, ce long recueillement,
N'est point l'amour, mais semble le prédire.
Vers le guerrier, dont il plaint le tourment,
Vindal s'avance et lui rend avec grâce
Sa longue épée et sa lourde cuirasse;
Puis, secondé d'un robuste écuyer,
Sur son cheval il remonte avec peine
Le malheureux et dolent chevalier
Qui, chancelant, partit, et dans la plaine
Plus d'une fois perdit son étrier.

Mais, direz-vous, ces gages de victoire,
Ce beau trophée élevé sur ce bord,
Qu'en fit Vindal? modeste dans sa gloire,
Il n'y mit point le nom de Durefort;
Mais de son glaive il traça sa devise
Avec ces mots : A la belle Aloïse :
Premier combat du chevalier du Nord.
Sans nul retard son écuyer fidelle
Porta ce don aux genoux de la belle.

Le lendemain, au fond d'une forêt,
Vindal rêveur lentement s'égarait,
Lorsqu'un guerrier vint s'offrir à sa vue.
Onze captifs le suivaient tristement.
Vindal surpris s'arrête l'âme émue;
Mais l'inconnu l'aborde brusquement :
« Dieu soit loué, dit-il, tu viens toi-même

T'offrir à moi : tu feras le douzième. »
Soudain Vindal, dont il brise l'écu,
Tombe frappé ; mais il n'est pas vaincu.
En frémissant terrible il se relève,
Et tous les deux se combattent du glaive.
Un coup affreux, que Vindal pare en vain,
Ouvre son casque et brise sa visière ;
Le chevalier va redoubler... soudain
L'adroit Vindal se rejette en arrière,
Et d'un revers prévenant le guerrier,
Il fait voler son glaive et son cimier.
Je suis vaincu, dit alors avec rage
Le chevalier ; mais connais mon courage.
J'avais juré d'offrir douze guerriers
A la beauté dont mon âme est éprise :
Vaincu par moi, ces nobles prisonniers
Etaient voués à la belle Aloïse.
Eh bien ! lui dit Vindal, qui de ce nom
Eprouve encor le charme involontaire,
Je ne veux pas la priver de ce don :
De ces guerriers l'hommage doit lui plaire ;
Mais tu veillas sur eux jusqu'à ce jour ;
Ils vont enfin te conduire à leur tour.
Je le vois trop : à ton orgueil extrême
Ce changement pourra coûter un peu ;
Mais la beauté, digne objet de ton vœu,
N'y perdra rien : tu feras le douzième.

L'heureux Vindal, toujours victorieux,
Fit vers le soir la rencontre soudaine

D'un adversaire un peu moins dangereux.
Il vit, au loin, un cheval vigoureux
Qui droit à lui galopait dans la plaine :
Je dis qu'il vit un cheval, car à peine
Aperçut-il, effaré, hors d'haleine,
Son cavalier haut de trois pieds ou deux.
Bien cuirassé, sautillant sur la selle,
Ce chevalier d'une espèce nouvelle
(Car petit-fils d'un très-petit baron,
Il en portait les armes et le nom) ;
Ce chevalier, dis-je, d'une voix grêle
Dit en passant : « Guerrier, mets armes bas,
Ou rends hommage aux attraits de ma belle ».
Puis au héros, qui riait aux éclats,
Il porte un coup de sa petite épée.
Oh ! dit Vindal, le trait n'est pas loyal ;
Je ne vois rien : descendons de cheval ;
Puis, s'approchant du chevalier Poupée,
D'un coup de lance il l'enlève et l'étend
A trente pas, muet et palpitant.

Vindal riait, lorsque, seul et sans armes,
Un écuyer accourt et fond en larmes.
Mon maître est mort, dit-il ; hélas ! seigneur,
Vous ignorez sans doute son malheur.
Passant un jour au pied de la tourelle
Qu'habite encore Aloïse la belle,
A sa fenêtre un instant il la vit,
Et pour toujours il en perdit l'esprit.
Disant ces mots, qu'avec peine il achève,

Droit à son maître il court et le soulève.
Point n'était mort le petit chevalier;
Mais il criait, Dieu sait! et l'écuyer
Criait plus fort pour lui prouver son zèle;
Mais son malheur fut heureux à moitié
Car, en tombant, s'il se démit un pié,
Le contre-coup lui remit la cervelle.

Dès ce moment, plus calme chaque jour,
Il oublia son indiscret amour,
Et, bénissant cette heureuse querelle,
Le baronnet, bien sage, bien perclus,
Boita toujours, mais ne se battit plus.

M. Justin Gensoul.

L'AMOUR ET L'AMITIE.

Lise à l'Amour fermait sa porte;
Le dieu mutin pleure et s'emporte;
Mais l'Amitié lui dit: tiens, prends mon vêtement;
Frappe, l'on t'ouvrira; mais entre doucement.

M. C. L. Mollevaut.

LE BASTION ET LE JARDIN.

FABLE.

Fille de Rome, cité fière,
Lyon, qui, pour sauver les lois, la liberté,
Aux tyrans de la France opposa sa bannière,
Appelait de son sort à la postérité;
Lyon était vaincu. Ses vainqueurs implacables,
Armant les mains de citoyens coupables,
Détruisaient ses remparts,
Ses palais consacrés à Minerve, aux beaux arts,
Ses ateliers nombreux, où l'active industrie
Par d'étonnans travaux enrichit la patrie,
Et l'antique cité croulait de toutes parts.

Sa couronne majestueuse
De tours et de créneaux par les siècles noircis
Disparut, et de ses débris
Couvrit de ses fossés l'enceinte spacieuse.

Près de ces murs en proie à la destruction,
Il était un jardin que la simple nature
Ornait de fleurs et de verdure,
Quand des amours revenait la saison.
Là, par un trompeur hyménée,
A l'abri des fougueux autans,

La vigne, au jeune arbre enchaînée
Elevait ses rameaux naissans ;
Là, le pampre noueux, l'accacia, le lierre
Dérobaient la colombe aux feux ardens du jour,
Et ces beaux lieux, jadis dévoués à la guerre,
Etaient l'asile de l'amour.

Le bastion altier, au front inébranlable,
Qui, du bronze tonnant méprisant le courroux,
Avait bravé sa foudre et fatigué ses coups,
Vaincu par un sort déplorable,
Tomba sous le marteau des destructeurs jaloux.
Il expia sa gloire ; et le jardin paisible,
Aux attraits innocens, aux ombrages si doux,
Fut épargné par la horde inflexible.

Qui peut au cœur d'un furieux,
Par un charme secret enchaînant la vengeance,
D'une injuste colère éteindre tous les feux?
La Modestie et l'Innocence.

M. Butignot.

L'HORLOGE ET LE CADRAN SOLAIRE,

FABLE.

Certaine horloge interrogeait
Son voisin le cadran solaire,
Demandant quelle heure il était.
Le cadran lui dit : ma commère,
Je ne réponds jamais en étourdi,
J'attends que le soleil m'éclaire.
— Bah ! du soleil je n'ai que faire,
Moi, sans le consulter, je veux sonner midi.
— Vous vous pressez un peu ma chère;
Phœbus de ses rayons dissipe les brouillards.
Tenez, voyez, il n'est que onze heures trois quarts.
Le faux savant imite mon horloge;
Il parle étourdiment sitôt qu'on l'interroge;
Le vrai savant consulte et réfléchit,
Et ne répond jamais sans savoir ce qu'il dit.

M. le Chev. Coupé de St-Donat.

A MADAME EMILIE B******.

Au plus aimable esprit vous savez allier
Un grand talent dans l'art d'Apelle :
Il n'était pas besoin, pour vous rendre immortelle,
Des jolis vers de Dumoustier.

LE MALADROIT GÉNÉREUX,

CONTE.

Damis, maladroit d'ordinaire,
Un peu poltron.... du reste, bon enfant,
Par maladresse apparemment,
Un beau jour se fit une *affaire*.

Le lendemain l'honneur l'appelait sur le pré.
Il s'y rend, il affecte un air très-rassuré;
Les témoins se rassemblent, causent,
Discutent le fond et proposent,
D'une commune voix, et pour tout terminer,
A la porte Maillot un petit déjeûner,
Des duels de nos jours dénoûment à la mode;
A ce projet Damis en secret applaudit;
Mais son adversaire incommode,
Pour le moment n'avait pas d'appétit:
Alors chacun se met en place.
A recevoir le feu par le sort indiqué
Damis se roidit et s'efface.....
Le coup part, le plomb siffle, et notre homme est manqué!
Ce bonheur lui rend son audace:
— « Mes amis! dans le monde on sait
» Que je touche toujours le *but* au pistolet....

» Mais je fis à Monsieur une sotte chicane :
» J'ai tort. » Il dit, et, sans aller plus loin,
Tire en l'air, ... et tue un témoin
Qui se baissait pour ramasser sa canne.

M. J. C. VIAL.

LE PIGEON ET LA TOURTERELLE,

FABLE.

LE PIGEON.

Tu pleures encor, tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Vois ce fer dans le sein de mon ami fidèle.

LE PIGEON.

Console-toi, puisque vos cœurs
N'ont pas reçu tous deux cette atteinte mortelle.

LA TOURTERELLE.

Eh! voilà justement la cause de mes pleurs.

M. DUMAS.

LA SOLITUDE.

Solitude enchanteresse
Où mes jours coulent en paix
Dans une douce paresse,
Sans desirs et sans regrets :
Loin du Pinde et du Parnasse,
Exilé par Apollon,
C'est toi qui, dans ma disgrâce,
Seras pour moi l'Hélicon.

Dans tes retraites paisibles
Le bonheur naît sous mes pas ;
Malheur aux cœurs insensibles
Que tu n'attendrirais pas!
Qui d'un œil d'indifférence
Verrait ces tendres berceaux
Où, dans l'ombre et le silence,
Je viens goûter le repos.

Là, sous un épais feuillage,
A l'abri des feux du jour,
Je n'entends que le ramage
Des rossignols d'alentour,
Ou cette onde vive et pure
Qui, fuyant sous le gazon,
Avec un léger murmure
Arrose ce beau vallon.

Je viens au pied de ces chênes
Pleurer le sort d'Ilion;
J'y viens partager les peines
D'Andromaque et de Didon,
Ou gémir avec Chimène
Dont l'amour au désespoir
Veut en vain briser la chaîne
Qui s'oppose à son devoir.

Que ces bois semblent tranquilles
A mes regards satisfaits!
Loin des discordes civiles,
Ici je respire en paix.
Dans cet asile champêtre
Qui me servit de berceau,
Sous l'arbre qui m'a vu naître
Je veux laisser mon tombeau.

Heureux jours de mon enfance,
Où rien ne troublait mon cœur!
Jours qu'au sein de l'innocence
Fila pour moi le Bonheur!
Que votre image chérie,
Sur le déclin de mes ans,
Embellisse encor ma vie
Des charmes de son printemps.

M. Ampair.

FRAGMENT

D'UNE ÉPÎTRE A UN HONNÊTE HOMME QUI VEUT DEVENIR INTRIGANT.

Tu veux être intrigant; c'est sans doute un moyen
De parvenir à tout en ne méritant rien.
Mais comment, plein d'honneur, à ce métier infâme
Espères-tu plier tes esprits et ton âme?
Crois-tu donc qu'il suffit d'assiéger des palais,
D'endurer des affronts, de payer des valets,
D'attendre sur un banc le jour qui va paraître,
De salon en salon d'arriver jusqu'au maître?
Ne sens-tu pas qu'il est dans l'art de dénoncer,
D'aduler, de trahir, de perdre, de blesser,
Une perfection que tu ne peux atteindre;
Un avilissement que tu ne sauras feindre:
Un talent tout à part et qui semble, ici-bas,
Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas?
Tu veux être intrigant, misérable honnête homme!
Toi, que pour tes vertus, partout chacun renomme;
Toi, qui dix ans sans maître en un poste fameux,
N'as pas même grossi le bien de tes ayeux!
Tu veux être intrigant: sais-tu ce qu'est l'intrigue?
Sais-tu comme on parvient par la fraude ou la brigue?
Sais-tu combien de temps celui qui t'a frappé
A, pour y réussir, dans la fange rampé?
Sais-tu si, dévorant et l'insulte et l'outrage,
Il n'était pas atteint d'une secrète rage?

Et s'il jouit du prix auquel il a vendu
Son repos, son estime et son honneur perdu?
Tu veux être intrigant: est-il donc si facile
A l'aigle de ramper comme un lâche reptile?
Dis seulement, dis-moi, comment t'y prendras-tu
Pour dépouiller ton front de sa mâle vertu,
Pour voiler ton regard qui fait trembler le vice,
Pour étouffer ta voix tonnant sur l'injustice,
Pour cacher ta rougeur et ton noble embarras
Aux rivaux effrontés près de qui tu seras?
Tu veux être intrigant... eh bien! je le suppose;
Viens, la carrière est là; jamais on n'y repose;
Avançons... Tu frémis: garde de laisser voir
Que rien peut t'effrayer, t'attendrir, t'émouvoir!
Le front d'un intrigant doit rester impassible.

Il doit, observant tout, mais toujours insensible,
Contempler d'un air calme et d'un cœur satisfait,
Le malheur qu'il va faire et celui qu'il a fait.
Il doit devant les yeux avoir écrit sans cesse:
AMBITION, ARGENT, INSOLENCE, BASSESSE;
Et, dans le monde entier, ne connaître qu'un droit,
Celui de s'élever à tel prix que ce soit.
Il doit... Mais tous les deux pénétrons dans la lice;
Viens t'y former toi-même à l'exemple du vice.
Quelle foule, grands dieux! hommes, femmes, vieillards,
A l'envi, tout y vient effrayer nos regards.
Là l'intrigant obeur, à l'œil riant et traître,
Amuse les valets en attendant le maître:
Plus avili cent fois, plus à craindre surtout,

Là, l'intrigant honteux ne dit rien et voit tout.
Par un mot, un regard, on semble le confondre;
A peine il sait entrer, saluer ou répondre;
Depuis deux ans entiers, chaque jour on le voit
Vêtu du même habit, assis au même endroit;
On en rit; mais c'est là le but qu'il veut atteindre;
Et si, trois mois encore, il sait l'art de bien feindre,
Il est sûr d'obtenir ce qu'il a mendié,
Sinon de la justice, au moins de la pitié.
Ici, l'audacieux veut forcer la consigne:
(Car de l'intrigue, aussi, l'impudence est un signe.)
De rubans effrontés on le voit décoré;
Il étonne, il subjugue, il entre, il est entré.
Plus loin, levant à peine un œil funeste et sombre,
L'intrigant dangereux sait s'avancer dans l'ombre:
La prière, en sa bouche, à l'audace s'unit;
La frayeur le reçoit, le satisfait et fuit.
Plus loin, plus loin, vois-tu la cohorte infernale
Des flatteurs tout courbés sous le poids du scandale?
L'un, s'attache au viellard faible, riche et puissant;
L'autre, d'un homme en place est le bas complaisant:
Celui-ci, plus hardi dans ses projets sinistres,
Va dans tous les bureaux, connaît tout les ministres,
Serre la main à l'un, jette à l'autre un regard,
Et, s'il faut qu'on l'en croie, obtient tout du hazard.
Celui-là, sans sortir de son obscur asile,
Sait remplir de sa honte et la cour et la ville;
Vingt placets différents, rangés sur son bureau,
Partent, chaque matin, pour le pouvoir nouveau.
Tout a changé cent fois; qu'importe à sa bassesse?

Rien n'a changé pour lui que le nom et l'adresse.
Cet autre, dans un rang des siècles respecté,
D'un cœur plus vil encor porte la fausseté.
Ruiné par l'orgueil, soutenu par l'intrigue,
Il n'est point de faveur qu'il n'achète où ne brigue,
Par lui cent créanciers sont perdus à moitié ;
L'habit qu'il a sur lui n'est pas encor payé ;
N'importe, il sait briller : malheur à qui l'oblige !
Sa parole, sa foi, rien n'est sacré ! que dis-je?
Il a plus d'une fois, comblant son deshonneur,
Pour cacher le bienfait perdu le bienfaiteur.
On l'a vu d'un ami mendier les services,
En obtenir des soins, de l'or, des sacrifices ;
Et, couvert de ses dons, dans ses droits les plus chers,
Tenter de le blesser aux yeux de l'univers...
Malheureux !... c'en est trop... défends ta vie impure..
Il a fui... c'est ainsi que combat le parjure.
Mille autres intrigants l'ont déjà remplacé ;
Quel tumulte ! quel bruit ! on pousse, on est poussé ;
Sous cent masques divers on attaque, on abuse ;
Chacun a ses projets, sa victime, sa ruse :
On ne les voit pas tous marcher au même but ;
Tel veut un titre, un rang, tel un mince tribut ;
Mais il n'en est pas un dont l'indigne manœuvre
D'une ruine au moins n'ait su consommer l'œuvre,
Et qui, dans le secret préparant d'autres coups,
S'il ne nous atteint pas, ne nous menace tous.

Mme la princesse C. de S.

LE SAULE PLEUREUR.

Près d'un tombeau, dans une île sauvage,
Se penchait sur un lac un beau saule pleureur.
Un zéphir d'assez belle humeur
Redressoit quelquefois son humide feuillage,
Et persifflait fort souvent son malheur.
Soulevant sa flexible tête
Et ses rameaux chargés de pleurs,
Le sensible arbrisseau, noyé dans ses douleurs,
Sans entendre zéphir ni même la tempête,
Laissait couler au sein des eaux dont il sortait
Les larmes qu'il leur empruntait ;
Puis de nouveau cédant à sa peine pesante,
Y laissait retomber sa tête languissante.
Cependant le zéphir qu'il impatientait
De plus en plus le tourmentait.
Qu'as-tu donc, pleureur solitaire,
Lui disait-il ? l'Aurore, ce matin,
A-t-elle privé ce jardin
De sa rosée ordinaire ?
Qui cause ta douleur amère ?
Il faut mettre un terme à cela.
L'arbuste, se tournant vers l'urne funéraire,
Soupire alors, et dit au zéphir téméraire :
Ce tombeau n'est-il donc plus là !

MINOS, ALEXANDRE ET LE BRIGAND,

FABLE.

L'aréopage des enfers
Venait de juger Alexandre.
Le ravage de l'univers,
Le meurtre de Clytus et Thèbes mise en cendre,
N'avaient pu le noircir à des yeux prévenus,
Qu'éblouissait l'éclat de ses fausses vertus.
Sa folle ambition, du sage méprisée,
Lui valut une place au sein de l'Elisée.
Un insigne brigand, ministre de la Mort,
A l'ouï de cette sentence,
Espéra pour lui-même une telle indulgence.
Minos saisit en main sa fatale balance,
Du scélérat pèse le sort,
Et soudain mesurant la peine
A la trop longue impunité,
Ordonne que chargé d'une pesante chaîne
Dans des gouffres brûlans il soit précipité.
Jugez du malheureux quelle fut la surprise :
— Par Bacchus, je suis ivre, ou c'est une méprise.
Seigneur Minos, eh quoi! votre courroux
Jusqu'à ce point me poursuit et m'accable,
Quand je vois protégé, récompensé par vous,
Un brigand couronné, mille fois plus coupable !

Tais-toi, lui dit Minos d'une sévère voix.
Mortels, abjectes créatures,
Ignorez-vous, qu'au-dessus de vos lois,
Les ministres des Dieux, les ministres des rois,
Ont toujours deux poids, deux mesures ?

M. le marquis E. DE VALADOUS.

ÉPITAPHE

D'UNE JEUNE FILLE.

Morte le 1er Mai.

Ci-gît la jeune Emma, vierge innocente et pure,
Qui cultivait les fleurs, en faisait sa parure.
La mort ferma ses yeux au lever du soleil,
Dans le mois où fleurit la rose au teint vermeil,
Et du réveil de la nature
Date son éternel sommeil.

M. LE FILLEUL DES GUERROTS.

L'IVROGNE

DE LA PLACE DES VICTOIRES.

Sur cette place où tout Paris
Vit un de nos héros, vanté par son courage, (1)
Montrer en grand aux badauds ébahis
Ce qu'il ne fit jamais voir à nos ennemis,
Gissait sur le pavé, commodément assis,
Mons Guillemain, portier du voisinage;
Les coudes appuyés sur ses genoux unis,
Ses larges mains portaient son gros visage
Qu'enluminait le vin qu'il but à l'hermitage.
Droit devant lui fixant un regard vif,
Il surprenait par son air attentif.
Ah! lui dit un malin, notre ami se délasse?
— Non, mais la place tourne. — Oh! oh! voici du neuf!
— Moi je suis le portier du numéro dix-neuf,
Et j'attends que ma porte passe.

M. J. C. Vial.

(1) Ce Conte a été fait dans un temps où la statue colossale et nue du général Desaix était élevée sur cette place.

LA GRACE

A MADEMOISELLE BIGOTTINI.

Comment oser peindre la Grâce !
Qui rendra ce charme secret
Que la beauté jamais n'efface,
Et qui sans la beauté nous plaît?
De quelle touche assez légère
Saisir son attrait enchanteur,
Quand le premier besoin de plaire
Unit la Grâce à la Pudeur;
Quand de la plus simple parure
Arrangeant les légers tissus,
Aux dons heureux de la nature
Elle ajoute un charme de plus?
Un geste, un regard, un sourire,
Tout la décèle ou la trahit;
Tout cède à son aimable empire;
De son attrait tout s'embellit...
Tout, l'Amour lui-même... oui, sans elle,
Vénus, plus sévère et moins belle,
Ne régnerait point à Paphos.
La Grâce rendit immortelle
La voix du vieillard de Téos;
Elle guidait la main d'Appelle;
Et le ciseau de Praxitèle

La tirait des blocs de Paros.
De la palette de Catulle
La Grâce broyait les couleurs ;
Inspiré par elle, Tibulle
Modulait ses vers enchanteurs,
Et, sous le nom d'Eléonore,
C'est elle que chantait Parni,
Mais à la cour de Terpsichore,
Elle est plus séduisante encore
Sous les traits de Bigottini.

M. A. Naudet.

LE MARONNIER BIENFAISANT,

FABLE.

Fidèle ami des voyageurs,
Des bergères, des moissonneurs,
Auxquels depuis long-temps il prête
Un abri contre les chaleurs,
Un maronnier disait, après une tempête
Dont on avait pour lui redouté les fureurs :
« J'ai beaucoup souffert de l'orage ;
» Mais il a par bonheur, respecté mon feuillage,
» Et je n'ai perdu que mes fleurs
» Qui ne procuraient point d'ombrage ».

M. L. F. D. G.

LES BROCHURES EN PROVINCE,

ÉPÎTRE A UN AMI.

Tandis qu'au sein des champs, sous des ombrages verts,
Occupant mon esprit du charme des beaux vers,
Et laissant pour Boileau, Buffon et Labruyère,
Je pleure avec Racine, ou ris avec Molière,
Dans les murs de Plancus, que sans regret j'ai fuis,
Sur le mol édredon où gissent les ennuis,
Dédaignant du bonheur les naïves peintures,
Pour échapper au temps, que lis-tu?... des brochures.
D'un besoin curieux, follement dévoré,
Je te vois parcourir cet essaim bigarré
Des sottises du siècle innombrables archives,
Qu'attendent du Léthé les paternelles rives;
Et ces discours pompeux, et ces obscurs pamphlets
Qui des bons citoyens provoquent les sifflets,
Et ces plans de réforme, et ces vœux politiques,
Et cet amas obscur d'écrivains polémiques,
D'injures, de noirceurs à l'envi s'accablant,
Et dans l'oubli profond l'un sur l'autre roulant.
Souvent, pour discuter les affaires publiques,
Tu cours t'ensevelir au fond de ces boutiques
Où, sous un tapis vert, deux innocens tréteaux
Gémissent, surchargés de livres, de journaux;
Dans ces antres fameux, dans ces doctes repaires
Nommés élégamment: *cabinets littéraires*:

C'est-là qu'avec orgueil, enflant sa maigre voix,
Le penseur du quartier, diplomate bourgeois,
Du destin des états arbitre ridicule,
Des bords de la Tamise aux colonnes d'Hercule,
Dans son petit cerveau va réglant l'univers,
Tandis qu'en sa maison tout marche de travers;
C'est là, que maint ballot, bravant la loi du Prince,
S'expédie en secret aux sots de la province,
Qui, la bouche béante, et palpitant d'effroi,
Font de cent faussetés cent articles de foi.
L'un, fronçant le sourcil au nom seul des ministres,
N'entrevoit que malheurs et que projets sinistres;
L'autre, esclave imprudent de ses opinions,
Souffle, attise le feu de nos divisions;
Celui-ci veut du siècle étouffer les lumières,
Celui-là, non moins fou, ne veut point de barrières;
Et tous, déraisonnant sur un tas de papiers,
Encouragent l'ardeur de ces *écrivassiers*,
Dont l'imprudente audace et la sotte ignorance,
De leurs rêves *brochés* inondent notre France.
Et quels sont en effet tous ces petits auteurs
Qui de l'esprit public se font les dictateurs?
Apôtres de mensonge, artisans de scandale,
Insectes dangereux, dont la plume vénale
Vendue au plus offrant, par un trafic honteux,
Distille le mépris qui rejaillit sur eux.
Et qui les a chargés, bon Dieu! de tant écrire?
Pourras-tu plus que moi, sans t'empêcher de rire,
Voir de nos intérêts Licidas occupé,
Ce grave politique au collège échappé?

Du haut de sa grandeur il traite les couronnes;
Il va, du *Moniteur* compilant les colonnes,
Fouiller dans le bourbier où jadis la terreur
Croyait du nom français ensevelir l'honneur;
Cite, approuve, condamne, et, d'une main hardie,
Sur plus d'un nom fameux verse la calomnie;
Caché dans son grenier le faquin s'applaudit
Et du mal qu'il va dire, et du mal qu'il a dit:
Et si, par un hasard à ses desirs propice,
Chez son triste libraire un exempt de police
Va saisir son écrit, mon sot, au même instant,
Se rengorge, et se croit un auteur important.
De sa célébrité le fardeau l'importune:
Il croit, par ce chemin, voler à la fortune.....
Hélas! le lendemain son nom est oublié;
Il croyait faire envie, et ne fait que pitié.
On le fuit, et chacun, redoutant ses morsures,
Laisse dormir en paix l'auteur et ses brochures.

Damis, veux-tu m'en croire et suivre mes leçons?
Laisse là ce fatras, lis plutôt des chansons.

Et toi, qui, profanant ton esprit et tes grâces,
Des modernes penseurs suis follement les traces,
Beau sexe, appartient-il aux volages amours
De suivre un labyrinthe en ses sombres détours?
Je sais bien qu'autrefois des déesses rivales
Aux Grecs comme aux Troyens furent souvent fatales;
Homère nous le dit: mais n'avoûrez-vous pas
Que la belle Vénus avait bien plus d'appas,
En déployant aux yeux sa magique ceinture,
Qu'en mouillant de ses pleurs sa légère blessure,

Lorsqu'exposée aux coups de ce Grec furieux,
Elle vit de sa main couler le sang des Dieux?
Oh! que la politique enlaidit nos Françaises !
L'amour ne vaut-il pas ses obscures fadaises?
Eh! mesdames, au nom de vos droits les plus doux,
Loin de nous imiter, vite corrigez-nous,
Ou bientôt, ce fléau qui contre vous conspire,
Jusqu'en ses fondemens va saper votre empire.
Tremblez de voir un jour vos lugubres maris
Chasser de vos dîners les bons mots et les ris,
S'occuper moins de vous que des choses publiques,
Et, vous assimilant aux beautés britanniques,
Quand le champagne vient, vous prier gravement
D'aller périr d'ennui dans votre appartement.
Ainsi, lorsqu'elle veut étendre son empire,
Contre ses justes droits la faiblesse conspire.

Pour toi, soit que Thémis, chez maître Brigandeau,
T'instruise en l'art heureux qu'on pratique au barreau
Ou que dans un comptoir tu feuilletes Barrême,
Laisse à d'autres le soin des droits du diadême;
Viens me voir entouré de mes livres chéris.
Libre d'ambition, j'en connais mieux le prix;
Et je vis, dédaignant ces fades impostures,
Dans l'amour de la paix et l'horreur des brochures.

M. Monperlier.

A MADAME DE ***,

SURPRISE DE MA GAÎTÉ A SOIXANTE ANS.

Par le nombre de mes printemps,
Jeune, je calculais mon âge ;
Mais autre temps, autre langage ;
Les hivers seuls marquent mes ans ;
Et pourtant à la compagnie
Je ne dis point encore adieu:
Quitter, c'est perdre la partie ;
Je ne sens pas du tout l'envie
De renoncer à mon enjeu.
Ferme avec un frêle équipage,
J'ai parcouru, non sans effort,
Une mer en proie à l'orage;
Je n'ai craint ni bravé la mort.
Je me disais avec le sage:
Voguons où m'appelle le sort ;
Dans cette espèce de voyage,
Aborder, ou faire naufrage,
C'est toujours arriver au port.

M. P.

A LAURE.

Ils ne sont plus ces jours et d'erreur et d'ivresse
Où ton caprice était ma loi,
Où, d'un mot, tu faisais de moi
Ton ami, ton amant, ton esclave; où, sans cesse,
Du soin de te plaire occupé,
Ingénieux dans ma tendresse,
Et t'adorant toujours bien que toujours trompé,
Je ne voulais que toi, toi seule pour maîtresse.
Hélas! mes yeux, trop tard, se sont ouverts.
Je les connais tes goûts inconstans et pervers.
Ton amour n'était que mensonge;
Et dans le desespoir où ta froideur me plonge,
Il faut, pour ton bonheur, m'arracher de tes fers!
Sois contente, mes vœux, mes hommages stériles
Ne fatigueront plus ton oreille et tes yeux;
Tu ne me verras plus d'attentions serviles
Lasser ton cœur capricieux.
Pourtant, ne crains point ma colère.
Je t'aime, je le sens, en voulant te haïr.
Oui; quelque soit mon avenir,
Qu'il me réserve un sort ou funeste ou prospère,
Il s'embellira trop de ton seul souvenir.

M. Vigée.

CHANT FUNÉBRE

SUR LA MORT DE LOUIS XVI ET DES AUTRES VICTIMES DE LA FAMILLE ROYALE.

Croissez, tristes cyprès, sur la tombe vulgaire
De ces mortels, jadis si vains, si dédaigneux,
Mais de qui la grandeur, comme une ombre légère,
S'est évanouie avec eux!
La vertu triomphante exige un autre hommage.
De la fidélité modeste et vrai héros (1),
Digne ami de ton prince, ah! permets, Descloscaux,
Qu'on embellisse ton ouvrage.
Sur ce monument si pieux,
Qu'au sein de la terreur éleva ton courage,
Laisse-nous remplacer ces saules dont l'ombrage
Protégea du saint roi les restes précieux.
Là, des plus grands martyrs la famille repose.
Que des myrtes et des lauriers,
Que l'immortelle, et le lis et la rose,
Y croissent librement à l'ombre des palmiers!

Vous tous qu'un saint respect amène
Vers ces lieux où la mort établit son domaine,

(1) Cette pièce, qui termine un ouvrage plus important sur le même sujet, a été composée lorsque les cendres de Louis XVI et de la Reine reposaient encore dans le cimetière de la Magdelaine, acquis par M. Descloseaux.

Vous, surtout, orphelins, et veuves et vieillards,
Dont les pas chancelans, les timides regards
Décèlent les peines secrettes,
Ah! ne demandez point à ces cendres muettes:
« Où dort notre père chéri,
» Qui soulagea vingt ans le poids de nos misères?
» Où reposent nos tendres mères,
» Dont le palais toujours du pauvre fut l'abri? »
O forfait exécrable! ô comble d'injustice!
Jeté dans d'indignes liens,
Louis, avec plusieurs des siens,
A retracé le sanglant sacrifice
Du législateur des chrétiens.
Ce ne sont plus hélas! que leurs froides reliques
Qui frappent aujourd'hui vos yeux,
Et, par des vertus héroïques,
Leurs âmes ont conquis le royaume des cieux.

Auguste Reine, ornement de notre âge,
Grande par tes ayeux, grande par ton époux,
Plus grande encor par ton courage,
Ni ces attraits vainqueurs, dont l'empire est si doux,
Ni ces hautes vertus, ton plus noble apanage,
N'ont pu de tes bourreaux désarmer le courroux!
De l'illustre Thérèse incomparable fille,
Qui d'un héros joignis la fermeté
A l'éclat dont la beauté brille,
Pour l'honneur de ton sexe et de l'humanité,
Quand la France te vit paraître
Rayonnante de majesté,

Ta présence avait fait renaître
La publique félicité.
Fallait-il qu'aux beaux jours de ta prospérité,
Plus d'un sujet, hélas! ôsât te méconnaître;
Mais ton juge, à présent, est la postérité;
Oui, oui, ta gloire avec les lustres,
Va chaque jour en grandissant,
Et, parmi les martyrs illustres,
Tu portes dans le ciel un front resplendissant.

O Muse! soutiens mon audace;
Inspire-moi de nouveaux chants.
C'est dans les trésors de la Grâce
Que tu dois puiser tes accens.
Mais comment te louer, ô toi, vierge royale,
Sublime Elisabeth, qui, dans tes chastes mains,
Portes la palme triomphale?
Par quels accords assez divins
Franchir cet immense intervalle
Qui te sépare des humains?
Sous quels traits exprimer ton noble caractère,
Ce cœur qui, pénétré des rayons de la foi,
De toutes les vertus était le sanctuaire?.....
Le ciel seul put t'offrir l'époux digne de toi.

Mais quel est ce sillon d'éclatante lumière,
Qui décrit dans les airs cet arc si radieux?
Un ange aux ailes d'or se présente à mes yeux.....
Me trompé-je?..... est-ce une chimère?
Non, je le reconnais; à cet air de bonté,

Noble attribut de son auguste père,
Il joint encore la grâce avec la majesté,
Dons de son immortelle mère.
De Louis, d'Antoinette illustre rejeton!
Aimable fleur, hélas! moissonnée en bouton,
Lorsque la patrie éplorée,
Déjà veuve trois fois de ta tige sacrée,
Vit périr en toi son espoir,
Le coup qui te frappa ne te fit point déchoir;
Toujours roi..... qu'ai-je dit? au-dessus des rois même,
Purifié par un double baptême,
Tu brilles de l'éclat d'un éternel printemps;
Et désormais ton diadème
N'a rien à redouter de l'injure des temps,
Ce lumineux sillon qui révèle la trace,
Annonce enfin les jours de grâce:
Semblable au signe heureux qui parut dans les airs,
Lorsqu'après les jours de vengeance,
Le Seigneur usant de clémence,
Dans leur lit fit rentrer les mers,
Et vint renouveler ce pacte d'alliance
Qui régénéra l'univers.
Oui, ta présence me l'atteste;
Oui, c'est toi, messager céleste,
Qui, d'un monarque issu du même sang que toi,
Accompagnais les pas dans son exil funeste,
Et vins dissiper notre effroi,
Quand, saluant le palais de ses pères,
Il mit enfin un terme à nos longues misères.
Envoyé du Très-Haut, tu ramènes vers nous

L'espoir d'un avenir plus doux;
C'est encor de ta main propice
Qu'un prince, ami de la justice,
A reçu ce code de lois,
Qui, du ciel présent ineffable,
Sur une base inébranlable,
Doit fonder le bonheur des peuples et des rois;
C'est toi, sans doute aussi, protecteur de la France,
Qui dictas à Louis ces paroles de paix,
Et d'union et de clémence,
Si dignes d'un monarque, organe des décrets
De la divine Providence.

Conserve, Dieu puissant, l'ouvrage de tes mains,
Protège le roi le plus juste,
Et, pour mieux accomplir ses généreux desseins,
Veille sur sa famille auguste!
Que d'heureux rejetons dignes d'elle et de lui,
En soutenant l'éclat de leur naissance illustre,
Aux vertus, aux talens prêtent un nouveau lustre,
Et de l'Etat enfin soient l'immuable appui!

M. le baron de M**.

PORPHYRE.

Si j'entends parler de Porphyre,
Chacun en dit ou du mal ou du bien;
Mais pour moi, je n'en dirai rien,
Car je ne veux ni mentir ni médire.

M. R. D. L.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON,

FABLE IMITÉE DE FÉNÉLON.

Enfermé dans un parc bien clos,
Au sein d'une verte prairie,
Un troupeau de moutons paissait l'herbe fleurie ;
Les chiens goûtaient les douceurs du repos;
Et le berger, assis sur la fougère,
Libre de soins, de vains désirs,
Soupirait des accords sur sa flûte légère,
Pour récréer ses doux loisirs.

Soudain survient un loup, affamé de pâture :
Il s'approche du clos, et, par une ouverture,
Aperçoit le bétail paissant en sûreté.
Un mouton, jeune encor, de peu d'expérience,
(Cet âge, assez souvent, se fie à l'apparence)
Voyant le loup, lui dit avec naïveté :
Dans ces lieux fortunés quel objet vous amène?
Je broute, comme vous, la fraîche marjolaine,
Répondit le glouton. Quel sort délicieux !
Quel bienfait signalé de la faveur des dieux,
Que d'appaiser sa faim dans un gras pâturage
Tout parsemé de fleurs, abondant en herbage,
Et d'étancher sa soif au bord d'un clair ruisseau,
A l'abri des chasseurs et du mortel réseau !

Le mouton repartit, (se taire étoit plus sage)
Vous ne mangez jamais la chair des animaux;
Et vous vous nourrissez de simples végétaux?
S'il est ainsi, vivons en harmonie,
Et parcourons ces lieux de compagnie.
L'imprudent animal sort du parc dans le champ
Où le loup, sans pitié, le dévore à l'instant.

Défiez-vous de l'homme au double et faux visage
Qui fait de ses vertus un pompeux étalage;
Le discours, trop souvent, n'est qu'un masque trompeur;
C'est par les actions qu'il faut juger du cœur.

M. Chartier de Chenevières.

ÉPIGRAMME.

Adrien meurt : il avoit bien vécu;
D'emblée au ciel le voilà donc reçu.
Il y rencontre, qui? sa femme!
Oh! oh! dit-il, les yeux tout ébaubis :
Je ne croyais pas, sur mon ame!
Trouver le diable en paradis.

M. De la Coretterie.

LA JEUNE VEUVE.

Elle a perdu son bien-aimé,
Cette auguste et naïve épouse.
Doux nœud qu'amour avait formé,
Fortune, hélas! en fut jalouse!
Elle conte au jour son malheur,
Et la nuit de larmes s'abreuve;
Nous qui souffrons de sa douleur,
Pleurons avec la jeune veuve.

Elle eût péri comme une fleur
Qui se fane et meurt sur sa tige;
Mais l'espoir soutient son grand cœur:
Dieu la protège et la dirige.
Du crime elle a vaincu les traits;
Et son courage est à l'épreuve.
Sujets fidèles, bons français,
Prions tous pour la jeune veuve.

Prions.... mais le ciel attendri
A finir ses maux se dispose:
Bientôt, pour un nouveau Berry
Renaîtront le lys et la rose.
Devançons tous un jour si beau;
D'un cœur français offrant la preuve,
Saluons le royal berceau,
Et couronnons la jeune veuve.

M. le chev. Dupuy-des Islets.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT SUR LES ARTS,

Tiré du Chant de la Peinture.

Avant que la nature offerte à vos pinceaux
Les invite à tracer d'intéressans tableaux,
Choisissez vos sujets. Voulez-vous faire éclore
Les dons qu'étale aux yeux la corbeille de Flore?
Imitez bien leurs tons, leur brillante fraîcheur;
Des lis et des jasmins épurez la blancheur;
Que l'éclatant œillet, que la rose elle-même,
Se parent sous vos doigts d'un riche diadème,
Et que de la tulipe, où luit le pourpre et l'or,
Le calice flottant m'étale son trésor.
Saisissez bien surtout ces contrastes sans nombre,
De forme et de couleur, et de lumière et d'ombre;
Des tons moelleux et doux offrez-moi l'union.
Voulez-vous du tableau doubler l'illusion?
Faites étinceler, sur ces roses nouvelles,
Un papillon léger, frais, éclatant comme elles,
Et que, tout orgueilleux de ses belles couleurs,
Il paraisse en éclat rivaliser les fleurs.
Si vous peignez les fruits, que sous vos teintes fraîches
Du plus tendre incarnat se colorent les pêches.
Faites que les raisins imités par votre art,
S'arrondissent, gonflés du plus brillant nectar.

Montrez de ces melons les tranches savoureuses.
N'oubliez pas, non plus, les peuplades nombreuses
Des insectes errans, des moucherons légers,
Voltigeans fourrageurs, avides passagers,
Que sur ces fruits divers souvent la faim promène;
Parasites brillans, qu'ils animent la scène;
Qu'un pinceau délicat, par le plus doux travail,
Fasse éclater aux yeux leur parure d'émail,
Leurs ailes par l'iris richement colorées,
Et leurs franges de pourpre, et leurs taches dorées,
Et leurs têtes d'argus, où d'innombrables yeux,
Taillés en microscope, en prisme radieux,
Offrent sous mille aspects des teintes passagères.
Peignez les bourdons lourds, et les mouches légères;
Faites ramper, aussi, sous les souples rameaux,
La chenille roulant ses verdâtres anneaux,
Et son mobile argent, et son tissu de soie,
Qui tantôt se replie, et tantôt se déploie.
Ne pouvez-vous, aussi, m'offrir en ce tableau
Des insectes divers l'implacable fléau,
L'oiseau qui fond sur eux, et, leur livrant la guerre,
Les perce de son bec, les saisit dans sa serre?
Montrez-moi ses enfans, qui, par ses soins nourris,
Au bord du nid mousseux l'appellent à grands cris,
Tandis que, tout en proie aux craintes maternelles,
Autour d'eux en volant leur mère étend ses ailes.
Ainsi de chaque objet avec art imité
Un fidèle pinceau montre la vérité.
Mais, de tous ces détails votre habile industrie
Doit écarter surtout la roide symétrie;

Que ces fruits, que ces fleurs, et tous leurs frais boutons
Ne m'offrent pas toujours d'insipides festons,
Des paniers renfermant leurs touffes parfumées :
Dans un désordre heureux j'aime à les voir semées ;
Sur un riche tapis jetez-les à grands flots ;
Ornez-en le portrait, le buste d'un héros,
La tombe où d'un ami repose en paix la cendre ;
Qu'un mouchoir entr'ouvert se plaise à les répandre ;
Ou d'une fête ainsi montrez-moi les débris.
C'est peu de leur donner le plus frais coloris ;
Je veux que le zéphir, de son aile folâtre,
Agite en voltigeant ces fleurs qu'il idolâtre ;
Qu'en diamans légers l'eau tremble sur des lis,
De ses flots humectés, de son lustre embellis,
Que la rose lui livre un sein rempli de charmes.
De la tendre Herminie ainsi les douces larmes
Roulaient en perle humide, en limpide cristal,
Sur les lis animés de son sein virginal :
Tel est l'éclat de Flore en sa pompe élégante.

Et quel attrait nouveau, lorsque la jeune plante
Vient marier son charme au charme de la fleur!
Que n'ai-je, ô Bernardin! ta brillante couleur !
Je les ferais ramper sur les tendres écorces ;
Je dirais leurs amours, leurs hymens, leurs divorces ;
Je les peindrais, tantôt, de plis voluptueux
Embrassant mollement de vieux troncs tortueux,
Tantôt cherchant le frais près des ondes limpides,
Tantôt bravant la soif sur les rochers arides,
Et d'un luxe imprévu décorant leurs sommets.

Mais, en mes faibles vers, puis-je exprimer jamais
De forme et de couleur tous ces riches mélanges?
Quel commerce charmant! que d'aimables échanges!
Là, tout donne, reçoit, ravit, demande, obtient;
La plante habille l'arbre, et l'arbre la soutient.
L'onde humecte la fleur, la fleur se peint dans l'onde,
Et livre ses parfums à la rive féconde;
Enfin, l'ombre et le jour, et la terre et les airs,
Joignent tous leurs accords à ces accords divers.

Mais, quels tableaux ornant de vastes galeries,
M'enlèvent tout-à-coup à mes plantes chéries!
Je me crois transporté dans de nouveaux climats;
Je vois l'ardent Midi, le Nord et ses frimas,
Le ruisseau, le torrent, le mont et la vallée,
De toutes les saisons la richesse étalée;
Tous les objets charmans, tous les objets d'effroi,
Tous les temps, tous les lieux, s'assemblent près de moi.
A tant d'impressions, ô ciel! comment suffire!
O ma muse! aide-moi, viens remonter ma lyre,
Viens : je crains d'échouer dans mon hardi projet,
Et je suis ébloui de mon brillant sujet.

Qu'il m'est doux de pouvoir, sans déserter la ville,
Trouver sur mes lambris l'aimable Ermenonville,
Admirer de Meudon les sites enchantés,
Promener mes regards de beautés en beautés!
Ici règne Saint-Cloud, plus loin c'est l'humble Sèves;
La fable même aux yeux réalise ses rêves;
Je vois le mont Rhodope, et les vallons d'Hœmus

Du chant d'Orphée encor les arbres sont émus ;
Je promène mes yeux de dédale en dédale.
Voilà ce frais lycée et ce riant ménale,
Où, cent fois pour chasser, Diane a pris l'essor.
Plus loin, brille Phébus, dont la lumière d'or
Éclaire des coteaux la cime orientale,
Plonge au fond des forêts, sur les ondes s'étale,
Colore le nuage au loin resplendissant,
Et s'y métamorphose en arc éblouissant.
Imitez son prestige, en peignant les bocages,
Dont le printems revêt de brillans paysages ;
Étalez à mes yeux leurs plus fraîches couleurs ;
Qu'ils promettent les fruits et prodiguent les fleurs ;
Que du frein de l'hiver les ondes affranchies,
Se roulent mollement sous les voûtes blanchies
Des berceaux dont la cime argente les sillons.
Des abeilles plus loin plantez les pavillons ;
Guidez-y des pasteurs les compagnes légères ;
Qu'en leurs bras les bergers soulèvent les bergères ;
Que d'autres, sous leurs doigts, auprès de leurs troupeaux,
Rustiques Amphions, raniment leurs pipeaux ;
Que, sur la toile, enfin, tout s'égaie, et déploie
L'image du bonheur, de l'innocente joie ;
Et que par ce prestige abusé quelque tems
Je croie encor sentir la sève du printems.

Si pour les monts altiers vous dédaignez les plaines,
Des neiges, des frimas ces éclatans domaines
Charmeront vos pinceaux par les contrastes fiers
Qu'opposent au printems les glaces des hivers.

Quels tableaux à-la-fois séduisans et terribles!
Ici de frais gazons, là des rochers horribles.
Tantôt, précipitant ses bonds impétueux,
Un torrent gronde et roule, à flots tumultueux,
Et, tantôt, un ruisseau, favori des naïades,
Développant ses plis en limpides cascades,
Arrose des bosquets, de myrthe et de lilas;
Plus loin, d'un roc affreux croulent d'affreux éclats;
Près de lui l'herbe étend sa plus verte richesse.
Tour-à-tour, âpre, douce, horrible, enchanteresse,
La Nature offre aux yeux, des vergers, des glaçons,
Des torrens, des ruisseaux, des volcans, des moissons;
Des bois sur des rochers, des champs sur des abîmes.
Voyez l'hiver assis sur les bleuâtres cimes,
A ses pieds le printems étalant ses tapis,
L'automne ses raisins, et l'été ses épis.
Plus loin, c'est du soleil une terre ignorée;
Là, Zéphyre murmure; ici mugit Borée;
Tous les lieux, tous les tems, tous les climats divers,
Sur ces monts enchantés rassemblent l'univers.
Rendez bien ces effets dont l'imposante image
Présente une leçon sublime aux yeux du sage;
Ces contrastes frappans l'intéressent toujours:
Il croit y retrouver le cercle de nos jours,
Nos succès, nos revers, nos trompeuses délices,
Nos grandeurs s'élevant au bords des précipices,
Auprès des voluptés l'abîme des douleurs,
Les déserts de la vie et ses sentiers de fleurs.

Heureux celui qui voit sur des toiles savantes

Se déployer pour lui ces peintures vivantes.
Mais plus heureux encor celui dont les pinceaux
Peuvent à la nature emprunter ses tableaux.
La nature est à lui ; pour lui toujours aimable,
Elle étale à ses yeux un charme inexprimable.
Tout ce qu'il voit l'instruit ; tout est grand, tout est beau ;
Il s'empare d'un lac, il jouit d'un ruisseau :
Tandis que le vulgaire, en ce bocage sombre,
Ne voit qu'un abri frais, et ne cherche que l'ombre,
Lui, du jour qui se lève épiant les rayons,
Déjà tient sa palette et saisit ses crayons :
Que Mondor, à grand frais, achète les allées
D'où l'œil au loin s'étend sur de belles vallées ;
En vain de sa richesse il cherche à s'éblouir,
Il regarde sans voir, possède sans jouir.
Le peintre, par son art, et surtout par son âme,
S'empare des objets dont la beauté l'enflamme ;
Tout ce que la nature étale d'enchanteur,
Ajoute à son succès, ajoute à son bonheur.
Que dis-je ! il en chérit jusqu'aux horreurs sublimes ;
Les plus affreux volcans, les plus profonds abîmes,
D'un trouble ravissant le viennent agiter ;
Il jouit de l'effroi qui le fait palpiter ;
Il veut voir cette mer s'enfler, et dans sa rage
De ses flots frémissans déchirer son rivage,
Le tonnerre en tombant faire éclater ses traits,
Fracasser les rochers, embraser les forêts.
Amant de la nature, il la poursuit sans cesse.
Que lui font les honneurs ? que lui fait la richesse ?
Il ne voit point chez lui de serviles flatteurs

En foule se presser les flots adulateurs.
Il ne voit point, chargeant sa table somptueuse,
Cent mets solliciter sa faim voluptueuse;
Mais, partout, libre, heureux, sans soins, sans appareil,
Il jouit de la paix, du tranquille sommeil,
De ses goûts, de son cœur, de son indépendance;
Il jouit des trésors qu'avec tant d'abondance
La Nature toujours prodigue à ses désirs;
Et lorsqu'enfin, mettant un terme à ses plaisirs,
Ses tableaux sont finis, les filles de Mémoire
Couronnent ses succès et consacrent sa gloire.

M. Parseval Grandmaison.

QUATRAIN

SUR DUPORT, CÉLÈBRE DANSEUR.

Allez voir ce danseur charmant,
Léger rival des fils d'Éole;
Mais ne perdez pas un moment,
Courez vîte; car il s'envole.

M. Dupuy-des-Islets.

LA JEUNE FILLE, SA MÈRE ET LE FEU FOLLET,

FABLE.

Pendant l'ardente canicule,
Le soir on aime à respirer le frais.
Long-tems attendu, l'air circule;
La promenade a pour lors mille attraits.
Alix veut en jouir avec sa fille Ursule :
Les voilà donc qui parcourent les champs.
Ursule joint à ses quinze printems
La vivacité de cet âge...
Du sein d'un affreux marécage,
Tout-à-coup sort un de ces feux,
Fruits mensongers de l'onde impure,
Qui sillonnent la nuit obscure,
Et que jadis nos bons aïeux
Prenaient pour des lutins. « Ah! dit la jeune fille,
» Maman, cette clarté qui brille
» Nous indique sans doute un séjour enchanteur ».
Elle part comme un trait... le fanal imposteur
L'entraîne au fond d'un précipice.
Sa pauvre mère en mourut de douleur.

Belles, fuyez l'éclat d'un monde séducteur :
Il conduit au bourbier du vice.

M. le baron de Stassart.

K.

A VÉNUS.

Imitation de l'Ode d'Horace : *O Venus, Regina Cnidi.*

Reine de Gnide et d'Idalie,
Renoncez à ces lieux charmans.
Venez près de ma Glicérie
Respirer un nouvel encens.

Déjà la demeure est parée,
Déjà l'autel s'orne de fleurs,
Déjà Glicérie inspirée
De plaisir a versé des pleurs.

Venez : cette beauté si pure,
Malgré ses attraits, sa fraîcheur,
N'a rien reçu de la nature,
Si vous ne lui donnez un cœur.

Chez ma Glicérie, ô déesse,
Avec vous amenez loger
L'Amour pour charmer sa jeunesse,
Les Grâces pour la prolonger.

M. A. T. Dartois de Bournonville.

LE PRIX,

FABLE.

J'ai lu, comme un fait véritable,
Qu'au bon vieux tems, au tems jadis,
Dame Junon promit un prix
Pour le mâle le plus aimable.
Les animaux étaient seuls du concours;
Pourquoi pas les humains? Sans beaucoup de discours,
Je dirai la raison que mon auteur en donne.
Dame Junon qui n'est pas bonne
Et qui garde à Pâris un souvenir malin,
Trouvait la race trop félonne
Pour mériter le prix divin.

Tout comparut chez l'animale espèce;
Chacun se fit valoir avec assez d'adresse.
Les uns étoient fiers d'être beaux;
D'autres vantaient leur gentillesse;
Puis venaient les galants, notamment les moineaux;
Le paon avec orgueil étala son plumage;
Le rossignol brilla par son ramage;
A son tour vint le tendre époux
De la plaintive tourterelle:
Il exprima si bien sa tendresse éternelle,
Qu'il faisait déjà des jaloux;

Lorsque soudain : au prix j'ai droit plus que personne,
S'écria le caméléon,
D'un air vif, et haussant le ton;
J'emprunte les couleurs dont l'éclat m'environne;
Toujours nouveau pour la beauté,
Je lui sauve l'ennui de l'uniformité;
L'amour a plus de volupté
Quand le changement l'assaisonne.

A ces mots du caméléon,
On vit s'échapper la couronne
Des mains de la fière Junon.

Variez-vous, amants, qui voulez toujours plaire,
C'est l'aiguillon du sentiment;
Que votre belle, en vous aimant,
Ait le plaisir d'être légère.

Par feu M. le baron DUTRAMBLAY.

IMPROMPTU

A UNE TRÈS-JEUNE DEMOISELLE QUI VOULAIT SE MARIER AVEC MOI.

Vous que déjà l'on compte au nombre de nos belles,
Lise, pour recevoir le don de votre foi,
Il faudrait que le Tems pût s'arrêter pour moi,
Et que pour vous il eût des ailes.

B. D. L. M.

VERS

Récités dans l'église de St.-Roch, le jour de la première Communion, par Mlle Dupuy-des-Islets, alors âgée de dix ans.

Béni soit l'Éternel, qui, parmi les orages,
Guida de nos pasteurs les vertueux courages.
A travers les périls, ils marchaient sans effroi
Et faisaient triompher l'étendard de la Foi.
Du temple du vrai Dieu, colonnes immortelles,
Dans son sein, trop longtems dépeuplé de fidèles,
Ils ramènent pour nous l'aube d'un nouveau jour,
Et l'ange de la paix sourit à notre amour.
De vos nobles travaux, dans nos saints exercices,
Ministres bienfaisans savourez les délices.
Par vous la Piété rallume son flambeau;
L'incrédule surpris voit tomber son bandeau.
Vos fécondes leçons au cœur de la jeunesse
Ensemencent les mœurs, font germer la sagesse,
Et, détournant nos pas des sentiers épineux,
Nous tracent vers le ciel un chemin lumineux.
Toi donc des vrais élus, et l'exemple et le guide,
Marduel, notre appui, soutiens ma voix timide.
Du charme de la grâce embellis nos accens,
Et de plus doux parfums embaume notre encens.
Ajoute un prix encore à la bonté divine;
Accorde au jeune essaim, qui devant toi s'incline,
Ta bénédiction.... Il n'oublira jamais
Cette main qui du ciel lui verse les bienfaits.

M. le chev. Dupuy-des-Islets.

MA FEMME ET MON CHIEN.

AIR : *Il n'est qu'un mal, il n'est qu'un bien.*

J'AIME et je chante constamment
Un être sensible et fidèle,
Soigneux, discret et caressant;
Des cœurs aimants, c'est le modèle :
Mais qui sait donc aimer si bien ?
Ah! c'est, ou ma femme, ou mon chien.

Il est sincère, et nul, je crois,
N'a pu le surprendre en mensonge ;
Il ne s'occupe que de moi,
Quand il veille ou pendant qu'il songe :
Mais qui sait donc aimer si bien ?
Ah! c'est, ou ma femme, ou mon chien.

Partout il suit toujours mes pas,
Avec moi dort et se promène,
Partage mon lit, mon repas,
Mon plaisir, ainsi que ma peine :
Mais qui sait donc aimer si bien !
Ah! c'est, ou ma femme, ou mon chien.

Jamais imposture, ni fard
N'ont chez lui gâté la nature;

Il aime, et le prouve sans art,
Comme il sait plaire sans parure :
Mais qui sait donc aimer si bien?
Ah! c'est, ou ma femme, ou mon chien.

Quelquefois il se fâche un peu ;
Mais je ris de cette colère ;
Quand il me grogne, c'est un jeu ;
Il montre les dents pour me plaire:
Mais qui sait donc gronder si bien?
Ah! c'est, ou ma femme, ou mon chien.

Cet être, plus faible que moi,
A, sur moi, pris un tel empire,
Que dans ses yeux je lis ma loi ;
Par lui je me laisse conduire :
Qui peut me maîtriser si bien?
Ah! c'est, et ma femme, et mon chien.

M. le comte de Ségur.

EPITAPHE D'UN PAUVRE POÈTE.

Ci-gît qui, tourmenté d'une ardeur insensée,
Entassant écrit sur écrit,
Courut plus de trente ans après une pensée,
Et la cherchait encor quand la Mort le surprit.

Par M. Fabien Pillet.

LA ROSE ET LA CHENILLE.

FABLE.

Vil insecte, retire-toi,
Disait à la chenille une rose naissante.
Tu ternis ma fraîcheur ; ta vue est rebutante :
Tu corromps l'air autour de moi.
Rosier, à qui je dois la vie,
Sois sensible à ma peine et venge mon affront :
C'est ma plus cruelle ennemie.
Le rosier l'entendit; le châtiment fut prompt.
Des zéphirs de son voisinage
Il invoque aussitôt le souffle officieux,
Et les voilà soufflant à qui mieux mieux.
A l'instant le rosier, de feuillage en feuillage,
Voit rouler à ses pieds cet insecte odieux.
Mais, grâce à sa métamorphose,
Chenille devenue un papillon charmant,
Vint quelque tems après, courtiser cette rose
Qui l'accepta pour son amant.
Quoi! lui dit le rosier, cet objet de ta haine
Par toi se trouve encouragé!
Tu revois aujourd'hui sans peine
Ce hideux petit ver en papillon changé!
Malgré tout l'éclat dont il brille,
C'est le même sans contredit.

Tu l'avais rebuté, lorsqu'il était chenille;
Pour te captiver, ô ma fille!
Il n'a fait que changer d'habits.

M. Agniel.

LES DEUX ROSES.

Aglaure, d'une main tremblante,
Offrait une rose naissante
Au berger qui touchait son cœur;
Mais simple, mais timide encore,
Aussitôt son teint se colore
De la nuance de la fleur.
Ces couleurs fraîchement écloses
Ont frappé l'œil de son amant :
Hélas! dit-il, en soupirant,
Que n'ai-je le choix des deux roses!

M. Hennet.

A UN JEUNE PROVINCIAL TROP TIMIDE.

Quoi! vous tremblez devant nos belles,
Sans oser leur dire un seul mot?
Sachez que *timide*, pour elles,
Est le synonyme de sot.

M. T. A. Fumelo.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT SUR LES TOMBEAUX.

Ci-git un jeune enfant qui n'a connu la vie
Qu'à travers les douleurs d'une lente agonie.
Je crois le voir encor couché dans son berceau,
Tout surpris d'exister dans un monde nouveau.
A peine agite-t-il son humide paupière
Que son œil entr'ouvert cherche l'œil de sa mère.
Vers elle, en souriant, il tend ses faibles mains;
Il semble l'appeler par ses cris incertains;
Et lorsque par le tems sa langue déliée
A former quelques sons s'est enfin essayée,
C'est son nom qui, d'abord, sur sa lèvre arrêté,
Fait tressaillir d'espoir le sein qui l'a porté.
Mais il n'est déjà plus : une vapeur légère
Avec moins de vitesse a franchi l'hémisphère :
Sur sa tige froissée au souffle des autans
La fleur de la prairie a vécu plus long-tems.
Au retour des hivers sa tête languissante
Sur le sein maternel s'est penchée expirante,
Et tombé pour jamais, hélas! il n'a compté
Qu'un seul pas du néant à l'immortalité.
Ciel! l'immortalité! je la vois immobile
Qui veille sur le seuil du ténébreux asile,
Où l'impie étendu, sous de tristes cyprès
Semble cacher aux yeux sa honte et ses regrets.

Il fut sourd à la voix de toute la nature :
La majesté d'un Dieu, l'existence future
Etonnait la raison qui combattait la foi.
Plein de doutes affreux, il s'écriait : « eh quoi!
» Ne pourrai-je, à mon gré, décomposer mon être?
» Homme, dois-je exister et ne me point connaître?
» Pourquoi ce corps rampant à la terre enchaîné
» Ne suit-il pas l'esprit dans l'espace entraîné?
» L'ame est-elle un amas de matière animée,
» De boue et de limon comme le corps formée,
» Qui, vive et pénétrante et mobile aujourd'hui,
» Demain dans le néant s'engloutisse avec lui?
» Ou bien est-ce un fluide, agent inexplicable,
» De la divinité rayon impérissable,
» Dont les feux brilleront, de voiles dégagés,
» Sur les débris épars des mondes saccagés?
» Est-ce un dieu dont la main au-dessus de nos têtes
» Étend un ciel d'azur, amasse les tempêtes,
» Et, dirigeant sur nous la foudre et les éclairs,
» Confond les élémens et trouble l'univers? »
Mais l'airain qui frémit sonne son agonie;
L'avenir se dévoile à son ame agrandie;
Il se tait, et, puni de sa témérité,
Des portes de la tombe il voit l'éternité;
Le Très-Haut se découvre armé de sa vengeance :
Les doutes ont cessé, le supplice commence.

M. L. D. L. Audiffrée.

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES.

Salut, ô siècle des lumières!
En vain des esprits envieux
Voudraient, athlètes téméraires,
Braver ton cours victorieux.
Que sont-ils tous devant tes yeux ?
De faibles nains, de leurs chimères
Ridiculement orgueilleux..
Oui, tu sauras, siècle fameux,
Méprisant ces audacieux,
Anéantir leurs vains systêmes,
Et, toujours grand et généreux,
Du haut de ton char radieux
Tu les éclaireras eux-mêmes.
Eh ! de quelle vive splendeur
Ne brilla point, dès son aurore,
Ce siècle régénérateur ?
Quel soleil ne vit point éclore
Quelque grand-homme, quelque auteur?
Vit-on jamais tems plus fertiles
En artistes, en orateurs,
En jurisconsultes habiles,
En comédiens, en danseurs,
En sublimes législateurs,
En cafés, en restaurateurs,
En longs drames, en vaudevilles,

En plats bouffons, en grands seigneurs ?
Jamais nations eurent-elles,
Aux siècles les plus éclatans,
Autant d'aimables bagatelles,
Autant d'inventions nouvelles,
Autant de journaux, de libelles,
Autant de lois et de romans ?
Et tous ces projets d'assurance,
En parut-il en aucun tems ?
Voilà la gloire de la France !
Nous en avons contre le feu,
Contre le tonnerre et la pluie.
On vient d'assurer notre vie,
Et l'on dit même qu'avant peu
Notre prudente Académie
Doit faire assurer le génie ;
Je vais souscrire pour le mien.
Aux chastes nymphes d'Aonie,
Je vais plaire par ce moyen.
Je sens une divine flamme
Qui loin d'ici porte mon ame
Au sein de l'immortel séjour ;
J'entends tout l'Olympe et sa cour
Qui m'appelle et qui me réclame.
Oui, me voici sur l'Hélicon ;
Je siège à la plus haute place ;
Cède-moi ton trône, Apollon,
Je suis le seul roi du Parnasse...
Mais, grand Dieu ! quel bras vient soudain
Me précipiter sur la terre ?

Ah! je n'ai fait qu'un songe vain ;
Adieu mon royaume éphémère !
Ma muse, qu'en vain nuit et jour
J'importune et je désespère,
M'aura joué ce nouveau tour.
N'importe, ma faible cervelle
Vient de faire un rêve si beau
Que je pardonne à l'Immortelle ;....
Corneille, Racine, Boileau,
Vous venez de l'échapper belle !

M. F. Salvaing.

A MALVINA,

SUR SON MARIAGE FAIT A LA FIN DE L'ANNÉE.

Quand de l'hymen le doux flambeau vous luit
Vous choisissez la plus courte journée :
La prévoyance est très-bien combinée!
C'est pour avoir une plus longue nuit.

M. de la Bouïse.

LA BÉCASSE, L'ALOUETTE ET LE CORBEAU.

FABLE.

A la bécasse voyageuse,
L'oiseau dont aux beaux jours la voix mélodieuse
D'accens joyeux frappe les airs,
L'alouette, disait : vous êtes bien heureuse
De pouvoir traverser les mers;
Mais chez nous, tous les ans, que revenez-vous faire?
Nous n'éprouvons ici qu'ennui, peine et misère,
Des hivers dont sans fin se prolongent les jours;
Un printems qui ne dure guère,
Et des étés encor plus courts;
Et, pour comble de maux, le chasseur, les autours
Nous font une guerre éternelle.
Si, comme vous, à tire d'aile,
Je pouvais voyager en de nouveaux climats,
Je vous jure qu'ici l'on ne me verrait pas.
Hélas! sur les rives lointaines,
Répondit l'oiseau voyageur,
Comme ici nous avons nos peines;
Le milan, les chiens, l'oiseleur,
Nous livrent, comme à vous, des guerres inhumaines,
Sans compter le courroux des mers et des autans :
Le monde a bien changé depuis quinze ou vingt ans!

Ma grand'mère disait qu'aux jours de son printems,
Tout allait bien mieux sur la terre;
C'est alors qu'était le bon tems!
On ne parlait jamais de guerre;
Elle ignorait qu'il fût au monde des milans.
Propos de radoteuse et de vieille bégueule,
Reprit de sa lugubre voix,
Un corbeau patriarche, et mieux que votre aïeule
Je puis en juger, je le crois.
Fasse de l'ancien tems qui veut l'apothéose;
Le monde est aujourd'hui ce qu'il était jadis.
J'ai vécu cent hivers pour voir la même chose;
Il fut des éperviers, dès qu'il fut des perdrix,
Et, coutre les loups, les brebis
De tout tems ont perdu leur cause.

M. J. D. G.

ÉPIGRAMME.

Quoi! c'est toi, cher Forlis? ma surprise est extrême!
Que fais-tu seul assis près de ce peuplier?
— Je m'entretiens avec moi-même.
— Oh! combien tu dois t'ennuyer.

M. T. A. Fumello.

FRAGMENT

DU IVe CHANT DU POÈME DE *FRANCUS*.

(Le héros raconte ses aventures aux habitans de Lutèce.)

Oui, certes, parmi vous les dieux ont amené
Ce jeune Astyanax par les Grecs condamné :
Ma mère sut tromper leurs fureurs homicides.
Un enfant inconnu fut remis aux Atrides ;
Et le sort, qui, toujours confondant nos desseins,
Perd ou sauve à son gré les fragiles humains,
A la cour de Pyrrhus, me choisit un asile.
Andromaque à son tour soumit le fils d'Achille;
Par ce triste hyménée acheta sa faveur ;
Du bourreau de Priam me fit un protecteur;
Au vieux Polydamas confia ma jeunesse;
Et, pour mieux détourner la haine de la Grèce,
Ce vieillard, que les dieux me conservent encor,
Sous le nom de Francus cacha le fils d'Hector.
Je ne vous dirai pas quelle fut Hermione
Qui ravit à Pyrrhus la vie et la couronne;
Comment par Hélénus son trône fut rempli.
Loin du crime et des cours je vivais dans l'oubli.
Près de Polydamas, à l'ombre de ses ailes,
Mon âme se formait aux vertus paternelles.
Mon tuteur m'instruisait au grand métier des rois;
Des héros, mes ayeux, me contait les exploits,

Et, par d'heureux discours, fomentait dans mon âme
La noble ambition de relever Pergame.
On m'ignorait enfin; et nos murs démolis
Etaient, depuis vingt ans, sous l'herbe ensevelis,
Quand ma mère parut et me tint ce langage:
« L'obscurité, mon fils, ne sied plus à ton âge,
» Viens me payer les soins que tes jours m'ont coûtés.
» Tu sais que des liens, par mon cœur détestés,
» Des enfans de Pyrrhus me rendirent la mère.
» Ces enfans sont montés au trône de leur père.
» C'est assez pour mon cœur, il est quitte envers eux,
» Et vers le sang d'Hector je reporte mes vœux.
» Armons les Phrygiens, que, dans cette contrée,
» Rassembla d'Hélénus la sagesse inspirée.
» Ce peuple, rougissant d'un exil odieux,
» Redemande ses rois, sa patrie et ses dieux.
» Il en est temps, mon fils, tentons la destinée:
» Le ciel fera pour nous ce qu'il fit pour Enée.
» Des Grecs qui t'ont proscrit justifions l'effroi;
» Et que, dans Ilion, Hector revive en toi. »

Cet espoir dans mon cœur trouve un accès facile.
Mes secrets envoyés parcourent la Sicile,
L'Italie, et les bords, où, lassés d'attentats,
Nos vainqueurs oubliaient Pergame et les combats.
Tout semblait seconder cette noble entreprise.
Ascagne, l'héritier du digne fils d'Anchise,
Se plaignait, en joignant quelques guerriers aux miens,
Qu'un sceptre l'arrêtât aux bords Laviniens.
De toutes parts enfin accourait vers l'Epire

Un peuple impatient de revoir mon empire.
A Molossus alors déclarant nos projets,
Andromaque eut bientôt achevé ses apprêts.
L'héritier de Pyrrhus en conçut des alarmes ;
Ne livra qu'à regret des vaisseaux et des armes ;
Et, confiant mon sort à la bonté des dieux,
A sa mère en pleurant fit ses derniers adieux.
Neptune fut propice. Un souffle salutaire
Nous remit en dix jours au-delà de Cythère.
Des Cyclades bientôt nos vaisseaux affranchis,
Reconnurent Lemnos et ses rochers noircis ;
Et, laissant après eux toute la mer Egée,
Abordèrent enfin aux terres de Sigée.
La nuit d'un voile sombre enveloppait les cieux.
Tout dormait. De Phœbé le char silencieux,
Jetant un faible éclat sur nos tranquilles plages,
Suivait en paix sa course à travers les nuages.
Dans quel trouble mortel nous attendions le jour !
Que de pleurs, de sanglots suivirent son retour,
Quand parut à nos yeux cette plaine déserte,
De tombeaux, d'ossemens, de ruines couverte !
En quel état le ciel nous permit de revoir
Ces remparts, notre orgueil et notre désespoir,
Qui long-temps de leur gloire avaient rempli l'Asie,
Et dont la chute seule illustrait l'Ionie !
Nuls présages flatteurs ne vinrent accueillir
Ces débris d'Ilion qui cherchaient à s'unir.
Au retour des Troyens ne sourit point l'Aurore.
L'Ida d'épais brouillards se surchargeait encore.
Le jour perçait à peine, et Phœbus attristé

Ne semblait qu'à regret nous prêter sa clarté.

Andromaque pourtant m'ordonne de descendre.
Rien ne peut l'affliger que le tourment d'attendre.
Elle n'a qu'un besoin, un espoir, un desir,
Voir la cendre d'Hector, l'embrasser et mourir.
J'invoque en soupirant les dieux de ma patrie;
Et mon pied touche enfin cette terre chérie,
Près d'une tombe immense, où dormaient entassés
Mille et mille guerriers qu'Atride avait laissés.
Plus loin, de leurs tombeaux, dont les cimes aigues
Dominaient le Sigée et menaçaient les nues,
Patrocle et le vainqueur du magnanime Hector
Sur nos murs écroulés semblaient veiller encor.
Partout Polidamas, me prêtant sa mémoire,
Des combats d'Ilion me retraçait l'histoire.
Tous mes sens transportés dévoraient ces récits:
Je sentais tout Hector revivre dans son fils.

Mais d'autres soins, hélas! ma mère tourmentée,
De ses femmes en pleurs tristement escortée,
Marchait vers la colline où furent nos palais.
Andromaque à mon cœur reprochait mes délais.
Je cours, je la rejoins sous un sombre bocage,
Qu'avait aux dieux du Styx consacré son hommage,
Où, pour nous annoncer les arrêts du destin,
Nous attendait, hélas! le Scamandre divin.
Ce n'était plus ce dieu, l'appui de nos murailles,
Terrible, impétueux, respirant les batailles,
Qui, vengeant les Troyens par Achille immolés,

Elançait après lui ses flots amoncelés.
Pâle, triste, abattu, déplorant son veuvage,
Les larmes, les ennuis sillonnaient son visage.
A l'ombre d'un cyprès, de douleur assoupi,
Il lève à notre aspect un front appesanti.

« Insensés, nous dit-il, quelle est votre espérance?
» Avez-vous cru des dieux accomplir la sentence?
» De ces bords pour jamais il faut vous éloigner.
» La race de Priam ne doit plus y régner.
» Fuyez; de vos desseins la Grèce est informée.
» Oreste a, pour vous suivre, assemblé son armée.
» Craignez de retomber dans ses barbares mains.
» Cherchez de l'Occident les rivages lointains;
» Du Celte hospitalier abordez les contrées;
» Pénétrez sans effroi dans leurs forêts sacrées.
» Sur les bords d'un grand fleuve un peuple au désespoir
» Au fils de mon Hector remettra le pouvoir,
» Et de Francus, un jour, doit naître un grand empire.
» Allez, de votre exil comme vous je soupire.
» De mon peuple chéri mon cœur déshérité,
» Va pleurer à jamais son immortalité. »

Le Scamandre se tait, et sur sa couche humide
Il laisse retomber son visage livide.
Nous demeurons muets, confondus, consternés;
Un morne étonnement tient nos pas enchaînés.
Ma mère, dans mes bras long-temps évanouie,
Me revoit et gémit de retrouver la vie,
M'embrasse, me retient sur son sein palpitant;

D'un long ruisseau de pleurs me baigne en sanglottant ;
Et, reprochant aux dieux leur injuste colère,
Leur redemande au moins la cendre de mon père.
Près du tombeau d'Ilus, un monument pieux
Renfermait du héros les restes précieux.
C'était un vaste amas de pierres entassées,
Qu'avaient joint de nos tours les cimes renversées,
Qui, parmi ces débris vainement confondu,
Par les yeux d'Andromaque est bientôt reconnu.
Elle pâlit, soupire, et ses membres frémissent.
Au pied du monument ses genoux s'affaiblissent.
Ses mains, ses yeux errans et de larmes couverts,
Nous demandent l'objet de ses vœux les plus chers.
Mes tristes compagnons lisent dans sa pensée.
Autour d'elle s'agite une foule empressée.
Chacun plaint ses douleurs et les veut adoucir.
Mais, au premier débris que leurs mains vont saisir,
O prodige! ô terreur! ces mots se font entendre :
« Obéissez aux dieux et respectez ma cendre. »
Malheureux! le tonnerre, en éclatant sur nous,
Ne nous eût point frappés d'aussi terribles coups.
D'un nuage d'horreur ma mère enveloppée,
Ne paraît plus qu'une ombre au tartare échappée :
Pâle, sans mouvement, les cheveux hérissés,
Elle arrête sur moi des yeux secs et glacés.
Elle veut me parler, et sa voix s'est éteinte.
Le ciel ne lui permet ni les pleurs ni la plainte ;
Et sa morne douleur, qui semble l'accabler,
En sanglots déchirans a peine à s'exhaler.
A quitter ce tombeau je n'ose la contraindre.
Je tremble pour sa vie, et ne sais que la plaindre ;

Et pour elle des dieux j'implore la pitié ;
Quand de Polydamas la sévère amitié,
Pour arracher ma mère à ces tristes ruines,
Lui dépeint la rigueur des vengeances divines,
Les Grecs une autre fois contre nous conjurés,
Les restes d'Ilion par le fer dévorés,
De son fils égorgé la déplorable image.
« Achevez, disait-il, achevez votre ouvrage.
» Songez de quels périls vous l'avez retiré ;
» De quels périls nouveaux vous l'avez entouré.
» Qu'auront servi vos soins, vos heureux artifices,
» Vos souhaits, vos terreurs, vos cruels sacrifices,
» Si sa mère, à vingt ans, revient l'abandonner
» Aux mains qui sur ces bords n'ont pu l'assassiner ?
» Ce fils est-il moins cher qu'une froide poussière ?
» N'est-il plus fils d'Hector? n'êtes-vous plus sa mère?»
Andromaque l'écoute ; et, tremblant pour mon sort,
Elle fait pour me suivre un inutile effort.
Elle échappe à mon bras, et chancelle, et retombe.
Son horrible destin l'enchaîne à cette tombe.
Polydamas commande, et, prêts à l'emporter,
Mes guerriers, tour-à-tour, viennent se présenter.
De Troye, en gémissant, nous repassons la plaine.
Ma mère à nos désirs se résigne sans peine ;
Mais ses regards, fixés sur la tombe d'Hector,
Quand la nuit l'a couvert semblent le voir encor.
Je rejoins mes vaisseaux ; je détache les voiles,
Et, du nord à ma droite observant les étoiles,
Voguant vers les climats que m'a nommés un dieu
Je dis à ma patrie un éternel adieu.

M. Viennet.

STANCES

A MES AMIS.

Vivons heureux ; la mort est sur nos pas.
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats.
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire ;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que, poursuivant des trésors incertains,
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente
Et les parfums aux sables africains !
L'encens lointain, caché dans la Libie,
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins,
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie,
L'ambre doré qui rit sur les raisins ?

Les descendans d'un comte ou d'un baron
En char pompeux font voler la poussière ;
Le médaillon qui brille à la portière,
Promène aux yeux l'éclat de leur blason ;
Mais les coursiers, gênés par mille entraves
Étincelans d'une impuissante ardeur,

Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que ces barons de leur propre grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain ;
Son corps glacé dans la pourpre frissonne ,
Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main ;
L'ennui l'assiège , et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doitgs inégaux ,
Va se cacher sous la bague divine ,
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros ,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires ,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur ! les ans , dans leur naufrage ,
Ont entraîné ces pompeux monumens :
Anacréon n'a laissé qu'une page ,
Qui flotte encor sur l'abîme des tems.

Lisons ses vers , imitons ses plaisirs.
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse ;
En vains projets n'usons point nos désirs.
N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours ;
Enfin rendons au néant qui nous presse ,
Des jours remplis , plutôt que de longs jours.

M. Casimir Delavigne.

ÉPITRE

A M. ÉTIENNE,

Sur sa comédie des *Deux Gendres*. 1812.

Quand jadis de son mieux, un fils de Loyola
Aux règles du théâtre ajustait *Conaxa*,
Et d'un poète en *us* gardant le privilège,
Y jetait tout le sel de l'esprit du collège,
Il ne s'attendait pas qu'échappée au tombeau,
Sa pièce après cent ans, chef-d'œuvre encor nouveau,
En partis acharnés divisant le parterre,
Sur la scène française amènerait la guerre;
Y ferait oublier et Molière et Regnard;
Et, peuplant le désert où prêche en vain Picard,
Sur les pas d'une injuste et bruyante cabale,
Verrait à l'Odéon courir la capitale.
Étrange déraison de frivoles esprits
Qui, lorsqu'un bon ouvrage est si rare à Paris,
S'en vont malignement, dans une farce ancienne,
Applaudir un régent, pour désoler Etienne!
On n'a point accusé l'auteur des Fils ingrats
Et d'Etienne tombé l'on ne se plaindrait pas.
— Le plan n'est pas de lui. — Mais les vers, mais le style:
Mais le *vis comica*, ce point si difficile!
Et ce doux philanthrope, obligeant par métier!
Et cet homme de cour! et ce vil maltôtier
Qui, couvrant de grands mots sa banqueroute infâme,
Court, dit-il, *s'enterrer au château de sa femme!*

Répondez, je vous prie, est-ce dans *Conaxa*,
Que notre jeune auteur a trouvé tout cela?
D'un bon plan, je le sais, la savante ordonnance,
En tout genre d'écrits est de haute importance;
Mais le plus important c'est l'exécution.
La *Phèdre* de Racine est celle de Pradon.
Pour suivre dans son vol l'auteur d'Iphigénie,
Qu'est-ce donc qu'il manquait à Pradon? le génie.
Regardez La Fontaine : il n'a rien inventé;
Lui-même il en convient avec simplicité,
Lorsqu'il fait, sans préface, annoncer chez Bélaine,
Ésope mis en vers par Jean de La Fontaine.
Sublimes inventeurs! qui de vous aujourd'hui
Ne se contenterait d'écrire comme lui!
Il ne m'appartient pas, juge simple et timide,
De dire mon avis lorsque Bouvet décide.
J'ai bien lu quelquefois Molière et Despréaux,
Mais je connais fort peu nos chefs-d'œuvre nouveaux,
Et, de nos vieux auteurs follement idolâtre,
On ne me verra point, sur les bancs d'un théâtre,
Parmi ce jeune essaim de connaisseurs brillans,
Au sortir du collége, arbitres des talens,
Par mon opinion sur l'écrit le plus mince,
Compromettre à Paris le goût de ma province;
Toutefois si l'on peut, avec ménagement,
Sans offenser personne ouvrir son sentiment,
Ce larcin, dont on fait un fracas si terrible,
Qu'a-t-il donc à leurs yeux de si répréhensible?
Sur deux fois mille vers pleins de grâce et d'esprit,
En prendre six mauvais dans un vieux manuscrit!

Quelle audace en effet ! quel crime abominable!
Au tems passé peut-être on était plus traitable,
Le vol alors passait pour imitation.
Virgile vole Homère, Horace Anacréon,
Despréaux Juvénal, et Molière Térence ;
Mais on ne permet plus de pareils vols en France.
On ne le permet plus ! l'instituteur Bouvet,
Qui met tous les matins cent vers latins au net,
L'instituteur Bouvet lit Horace et Virgile,
Mais il se garde bien de dérober leur style.
Écrivain timoré, mais écrivain d'honneur,
On voit bien qu'il craindrait de passer pour voleur.
Etienne n'eut jamais cette délicatesse ;
C'est aux anciens qu'il doit le succès de sa pièce.
Toi, que l'heureux éclat d'un si noble début
Porte comme en triomphe aux murs de l'Institut,
Disciple ingénieux de Plaute et de Molière,
Poursuis sans t'arrêter ta brillante carrière ;
Tu pourras sur la route essuyer des dégoûts ;
Molière en essuîrait s'il vivait parmi nous.
N'en sois pas moins fidèle aux lois d'un si grand maître.
Vole le feu sacré quelque part qu'il puisse être.
Un sot n'imprime rien qui ne soit bien de lui,
Daignerait-il descendre à consulter autrui?
Toi, ne néglige pas ces vulgaires ressources.
Grecs et Romains, lis tout ; puise à toutes les sources;
Mais, pour notre intérêt, et d'abord, pour le tien,
Quand Bouvet écrira surtout ne lui prends rien.

M. L. V. Raoul.

CONTE

IMITÉ DE L'ARABE.

C'ÉTAIT jadis ; pour un peu d'or
Un fou quitta ses amis, sa patrie.
De nos jours, cette soif ne paraît point tarie ;
J'en connais qu'elle brûle encor.
Courageux, il s'embarque, et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil ;
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil ;
Au rivage, où jamais n'aborda l'espérance,
Il cherche, mais en vain, quelques fruits savoureux.
Du sable, un rocher nu, s'offrent seuls à ses yeux.
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence ;
L'âme en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence, il reste anéanti.
La mer, qui, par degrés, se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau.
L'infortuné, vers lui, lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête au tombeau.
Tout-à-coup il tressaille, il se lève, il s'élance ;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence

Est, de tous les besoins, le plus grand, le plus doux!
Puis, en tremblant, sa main avide
Soulève un petit sac qu'il sent encore humide,
Le presse.... en interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits ... des noisettes.... des noix!
« Des noix, dit-il, des noix! quel trésor plein de charmes! »
Il déchire la toile.... O surprise! ô tourmens!
« Hélas! dit-il, en les mouillant de larmes!
Ce ne sont que les diamans! »

Madame Desbordes-Valmore.

LE JOUEUR RECONNU.

Certain caffard, du jeu fort entiché,
S'exaspérait, chapitrant d'un ton ferme
Un Beverley, touchant au dernier terme;
Le jeu, mon fils! ah! l'horrible péché,
Le jour, la nuit au tripôt accroché,
Pour voir filer, dans ce lieu qu'on abhorre,
Le beau plaisir! des valets et des rois!...
Pour Dieu, dit l'autre, en s'y croyant encore;
Cachez, Monsieur, votre jeu,... je le vois.

M. le chev. Dupuy-des-Islets.

STANCES

A S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRY,

Sur la naissance de Monseigneur le DUC DE BORDEAUX.

J'AI chanté votre hymen, j'ai pleuré vos malheurs;
J'ai vu périr ce noble fils de France.
Ce fils renaît pour sécher tous les pleurs.
Heureux Français, je chante sa naissance.

Depuis huit mois, sur un tombeau
En longs habits de deuil gémissait la patrie.
La douleur cesse à l'aspect d'un berceau,
Et l'espérance embrasse une tige chérie.

L'ombre auguste de Saint Louis,
Dans un songe divin, s'est offerte à sa fille.
Un fils alors lui fut promis;
Louis, du haut des cieux, veille sur sa famille.

Cette promesse du saint Roi
A soutenu votre constance,
Et, pleine de force et de foi,
Vous avez annoncé votre fils à la France.

Tout est prodige en cet enfant,
Tout démontre aux Français sa céleste origine;
Charles le révèle en mourant,
Et le confie à Caroline.

Sous votre égide il brave les complots ,
Il résiste à plus d'un orage.
C'est Moïse, enfant, sur les flots,
C'est le vrai Joas de notre âge.

Je reconnais le fils d'Henri :
Sur son front en naissant, déjà la gaîté brille,
Et sa douce lèvre a souri,
En goûtant la lait de famille.

Puissent mes vœux être accomplis!
Qu'il ait la valeur de son père,
La fermeté du Grand Louis
Et l'héroïsme de sa mère!

Déposez vos habits de deuil :
Charles vient vous offrir les couleurs d'espérance.
Que le berceau reste loin du cercueil!
Des plus riants tableaux entourez son enfance.

Laissez, pour un objet bien doux,
Croître ces beaux cheveux coupés dans le veuvage:
Vous les offrîtes à l'époux,
Le fils croîtra sous leur ombrage.

Autour de ce berceau sacré
La France entière se rallie ;
Et, Palladium révéré,
A lui s'est attaché le sort de la patrie!

M. DE REBOUL BERVIEL.

A MON FILS.

1804.

O mon fils, mon Adolphe, enfant que je chéris,
Quel spectacle a charmé mes regards attendris?
Dans ce sein, que ta mère, écoutant la nature,
Ne remplaça jamais par un sein étranger,
Tu cesses de puiser ta douce nourriture :
Tu t'endors à l'instant dans ton berceau léger.
Tandis que je la vois inquiète, craintive,
Epier ton réveil d'une vue attentive;
Et, dans le tendre espoir qu'un baiser, qu'un souris
De ses soins maternels vont devenir le prix,
Attendre que du jour la brillante lumière
Se glisse par degrés dans ta faible paupière;
Moi, je veux, inspiré par ces objets touchants
Sur mon luth, en ce jour, te consacrer mes chants.

Fécondité, dont Dieu lui-même,
Propice aux vœux du genre humain,
Daigna jadis doter l'hymen,
Je goûte ton bonheur suprême!
Graces à ce nouveau bienfait
Dont tu couronnes ma prière,
Mon Adolphe voit la lumière,
Et tout mon cœur est satisfait.

Comme je vais surveiller son enfance,
D'un œil actif pourvoir à sa défense,
Et prévenir tout mal et tout danger,

Où par faiblesse il pourrait s'engager!
Comme je vais, quand l'ardente jeunesse
L'entraînera dans un premier début,
Du sage vrai lui montrer le vrai but,
Et vers ce but le diriger sans cesse!
Tout mon bonheur va dépendre du tien :
C'est ton bonheur, cher enfant, que j'espère :
Je te dois tout, et tu ne me dois rien.
C'est-là du moins ce que pense un bon père.
Un jour pourtant l'austère vérité
A cette erreur saura bien te soustraire,
Et dans ton cœur, rempli de sa clarté,
Une autre voix te dira le contraire,
Lorsque mûri par l'âge et la raison,
Lorsqu'à ton tour protégeant ma faiblesse,
Tu deviendras l'orgueil de la maison,
Et le soutien de ma vieillesse.

Toutefois que je crains ces tems d'illusions,
Cet âge, où la jeunesse ardente, mais novice,
Victime de l'erreur, jouet des passions,
D'un pas précipité suit le sentier du vice!
Qu'elle est chère à la fois et fatale à mes yeux
Cette époque, où ton cœur innocent et timide,
Subissant de l'amour le joug impérieux,
Soupirera peut-être aux pieds d'une autre Armide!
Te verra-t-on, mon fils, enchaîné sur ses pas,
Lestement lui permettre un triomphe facile?
Iras-tu, follement épris de ses appas,
Sous ses superbes lois courber un front docile?

Fuis plutôt, fuis au loin les pièges imposteurs
Que sans cesse et partout la Volupté te dresse :
Et que l'Honneur t'arrache aux discours séducteurs
Que pour mieux t'entraîner la perfide t'adresse.
Oui, mon fils, trop souvent (et l'empire amoureux
Pourrait seul t'en fournir des exemples nombreux),
Quand au sein de l'Amour la Volupté sommeille,
Un poignard à la main, debout, le Crime veille.
Si tu parviens à fuir ses pièges odieux,
Ne tends pas à ton tour un piège à l'Innocence,
Et ne va pas, du vice apôtre insidieux,
Alarmer la Pudeur, et blesser la Décence.
Ne vas pas, du parjure employant le secours,
De la beauté crédule et sans expérience,
Tromper le doux espoir, trahir la confiance,
Par d'indignes serments, ou de rusés discours !
J'ignore sur quelle carrière
Tu jetteras un jour les yeux.
Dois-tu, plein d'une ardeur guerrière,
Suivre les pas de tes aïeux,
Et, pour défendre ta patrie,
Bravant les hasards des combats,
Au sein de Bellone en furie,
Chercher la gloire ou le trépas?
Dois-tu, protégé de tes princes,
Formé par d'augustes emplois,
Organe sacré de nos lois,
Veiller au bonheur des provinces;
Ou, comme moi, victime des malheurs,
Dans ces tems féconds en naufrages,

Dois-tu, mon cher Adolphe, en suivant les neuf Sœurs,
Te mettre dans leurs bras à l'abri des orages?...
Quel que soit le cours incertain
Des jours que le ciel nous prépare,
D'un aveugle et jaloux destin
Si le fatal arrêt trop vite nous sépare,
Remplace-moi : deviens l'appui
Et de ma mère et de la tienne :
Ce sont tes soutiens aujourd'hui,
Qu'à ton tour ton bras les soutienne.
L'ingratitude est le plus noir
Des vices que l'enfer ait vomi dans ce monde :
Dès que rebelle à ton devoir,
Ton ame en goûterait la source trop féconde,
L'affreux aiguillon du remord,
Pareil au vautour de la fable,
Jusque dans les bras de la Mort
Déchirerait ton cœur coupable.
Mais, tandis qu'occupé de ton sort précieux,
Je trace ces conseils que m'inspire un cœur tendre,
Quel bruit inopiné vient à se faire entendre?
Qui fait couler ces pleurs échappés de tes yeux?
Qu'as-tu, mon cher enfant?... à tes cris, à tes larmes,
Nous volons, effrayés de ton danger nouveau;
Et toi, cause et témoin de nos vives alarmes,
Tu nous vois tous rangés autour de ton berceau.

M. DE LABOUÏSSE.

CHANT FRANÇAIS

SUR LE BAPTÊME DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BORDEAUX.

Réjouis-toi, superbe France,
Un Bourbon raffermit tes droits;
Belle d'attraits et d'espérance,
Console le trône des rois.
Sur le pavois, dans ton enceinte,
Lutèce élèvera ton fils;
Et la Foi, vierge auguste et sainte,
Sur son front va bénir les lys.

Nourri pour les arts et la gloire,
Il croîtra parmi nos lauriers;
Il enrichira la mémoire
Des faits d'armes de nos guerriers.
Il saura, dès sa tendre enfance,
Charmer ses sujets éblouis;
A sa grâce, à son éloquence
Ils croiront entendre Louis.

De son aïeul, si plein de charmes,
Ses traits garderont la candeur.
Comme son père, au bruit des armes,
Il sentira battre son cœur.

France, plus d'un autre Turenne
Va dresser ton jeune lion;
Et si l'armée est sa maraine,
L'Invincible sera son nom.

M. le chev. DUPUY-DES-ISLETS.

L'IRRÉSOLU,

ROMANCE.

N'AI que vingt ans, déjà plus ne veux plaire.
Fuis la beauté qui nous trompe toujours.
Lui passerais de volages amours,
Si l'amitié la trouvait moins légère.

N'ose monter au char de la Victoire:
Non, que ne sois amoureux de lauriers;
Mais craindrais d'être, avec tant de guerriers,
Loin de l'honneur emporté par la gloire.

Aime Thémis, et la suivrais, je pense,
Si n'exigeait de trop vastes talens;
Et ne devait, dans ce malheureux temps,
Prendre son glaive au lieu de sa balance.

Auprès des grands n'aurai point la faiblesse
De me fixer, de perdre même un jour:

C'est en rampant qu'on s'élève à la cour;
Et suis trop haut pour vivre avec bassesse.

Sais que les arts sont des amis fidèles;
Que puis saisir la lyre ou les pinceaux;
Mais, pour chanter ou peindre les héros,
Voudrais les voir plus constans que les belles.

Ainsi chantais au temps de la folie;
Et si faut-il qu'aie eu quelque raison:
Car plus vieillis, plus redis ma chanson,
Et suis bientôt au déclin de ma vie.

M. L. A. T. Dartois de Bournonville.

A MES AMIS.

Gens de bien, gens d'honneur, qui vous vantez sans cesse,
Pour ma fidélité, j'ai cru, je le confesse,
Trouver en vous quelque soutien;
Mais votre âme est de fer : modèle de tendresse,
Mon chien me caressait; il meurt, je n'ai plus rien:
Adieu, mes bons amis, adieu; dans ma détresse,
Je ne regrette que mon chien.

M. le chevalier Lablée.

LE SINGE PEINTRE DE PORTRAITS,

FABLE.

Un singe très-expert dans le métier d'Apelle,
Peignait les animaux, et sa touche fidelle
Sur la toile réproduisait
Ses originaux trait pour trait.
Le fier coursier reconnaissait
Son œil rempli de feu, sa mouvante crinière,
Son libre élan, son allure guerrière;
L'ours qui dans les forêts passe pour un docteur,
Retrouvait son air lourd, sa grave pesanteur;
L'âne son beau poil gris, ses superbes oreilles.
Il avait réussi, dit-on,
Même à peindre un caméléon!
On mettait ce tableau dans le rang des merveilles;
Or, il arriva qu'un beau jour
Sire lion manda notre artiste à la cour.
Du roi des animaux il peint la face horrible,
Et la gueule sanglante, et la griffe terrible.
Quoi! c'est-là mon portrait, dit le sire en courroux:
Je me croyais pourtant un air affable et doux;
On me l'a dit cent fois. Est-ce là ma figure?
Sire, dit un renard, ce singe fait injure
A votre majesté. Retourne dans tes bois,
Barbouilleur insolent; lorsque l'on peint les rois,
Il faut savoir au moins déguiser leur figure:
Ce n'est pas à la cour qu'on peint d'après nature.

M. le Chev. Coupé de St-Donat.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussé vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O Lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accens inconnus à la terre,
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

« O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours! »

« Assez de malheureux ici bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux ».

« Mais je demande en vain quelques momens encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit ».

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces momens d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus.

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O Lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir.

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau Lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé!

M. Alphonse de Lamartine.

UN BEAU JOUR.

Adieu, Muse ! on me marie.
Pour enchaîner les amours,
Une main tendre et chérie
M'offre de rians atours.

Adieu, lyre, dont les charmes
Se mêlèrent à mes pleurs;
L'amour, qu'attristent mes larmes,
T'ensevelit sous des fleurs.

Les fleurs que la gloire donne
Ont de l'éclat sans odeur;
Et trop souvent sa couronne
Couvre le front du malheur.

Adieu, vague rêverie,
Songe de la volupté!
Mon ame, plus attendrie,
S'ouvre à la réalité.

Vous, dont je n'ai su que faire,
Adieu, mes sombres printems!
Déjà l'horizon s'éclaire;
L'Amour paraît! quel beau tems!

Mad. DESBORDES-VALMORE.

ÉPITRE

Envoyée de la Campagne à MM..... poëtes et paresseux.

Aimables fainéants, disciples de Gresset,
Qui dans vos jours de loisible mollesse (1)
Ainsi que lui, dans une douce ivresse,
Invoquant tour-à-tour Phœbus et la paresse,
De rimer sans effort possédez le secret,
Que n'êtes-vous sur ces rives charmantes !
Leur calme pur et leurs scènes vivantes,
L'ensemble heureux de mille objets divers,
Offrent partout des images riantes
Dignes de vos loisirs et dignes de vos vers.

Dans le lointain, sur le flanc des collines,
Une antique abbaye élève ses ruines ;
C'est-là jadis que des mortels heureux,
Brillants, vermeils, saintement paresseux,
Dînaient, dormaient dans leur douce retraite,
Confessaient Blaise et l'amoureuse Annette,
Les grondaient bien, et faisaient tout comme eux.
De ce côté, c'est une riche plaine
Où Flore avec Cérès enchante les regards ;
De loin en loin sont des hameaux épars ;
Sous leurs modestes toits quand l'ombre le ramène
Le laboureur, oubliant tous ses maux,

(1) Vers de Gresset, Épître à sa Muse.

Savoure un pain grossier, fruit de ses durs travaux,
Et de six jours de fatigue et de peine
Ne croit pas trop payer un seul jour de repos!
Là, le pêcheur, au bord d'une onde claire,
Détache sa nacelle, arrange ses filets,
Et fuit debout sur la barque légère
Qui fend au sein des eaux l'image des forêts;
Ainsi puissions-nous, sans regrets,
Descendre doucement le fleuve de la vie!
Sur le penchant de la rive fleurie,
Parmi des jardins, des bosquets,
S'élève un château magnifique;
Les arts ont rajeuni sa structure gothique;
Jadis l'effroi des hameaux d'alentour,
Lorsque, tout fier de sa naissance,
Un châtelain morose y rassemblait sa cour,
Aujourd'hui des plaisirs et de la bienfaisance,
Sous un maître nouveau c'est le brillant séjour.
Soldat heureux, en poursuivant la gloire
Il trouva la fortune aux champs de la victoire,
Et se souvient qu'il fut pauvre autrefois:
De ses prédécesseurs il n'a pas la puissance,
Les fières tours ni les superbes droits;
Mais ses bienfaits qui cherchent l'indigence
Lui soumettent les cœurs par la reconnaissance,
Mais il trouve un ami dans chaque villageois....

Là, mollement couché sous un paisible ombrage,
J'écris nonchalamment, sur un coude appuyé,
Ces vers que la paresse inspire à l'amitié.
Vous lui devez ce léger badinage.

La paresse à mes yeux est le suprême bien,
Platon l'appelle vice et Platon déraisonne,
Quel mal fait-on alors qu'on ne fait rien?
Cette douce habitude où l'ame s'abandonne,
Cet amour de la paix, ce tranquille penchant,
A-t-il nui jamais à personne?
Un paresseux peut-il être un méchant?
Etranger à l'intrigue, incapable d'envie,
De l'or ou des grandeurs loin de se tourmenter,
Il sait jouir du plaisir d'exister
Et rend grâces au ciel du bienfait de la vie
Que si peu de mortels savent encor goûter.
Pour finir cette apologie
Ici je pourrais ajouter
Tout le mal qu'a produit la funeste manie
De ces êtres jaloux qui, prenant pour génie
Une inquiète ardeur qui les poursuit partout,
S'agitent par besoin et se mêlent de tout;
Et, sans aller plus loin, quel bien pour la patrie,
Si tant de grands seigneurs et de petits esprits,
Si tous ces auteurs, plats copistes
De sots et gothiques écrits,
Si ces absurdes publicistes,
Si ces avides journalistes
Toujours aigrissant les partis,
Pour mieux assurer leurs profits;
Si ces diplomates en herbes,
Si ces hommes d'états imberbes,
Si ces ministres enrichis,
Si ces guerriers d'un jour admis

A tous les honneurs de la guerre,
Qu'à d'autres ils ont laissé faire ;
Si ces députés bien choisis
Pour les dîners du ministère,
Enfin, si tous ces favoris
De la fortune et du caprice,
Que l'intrigue et que l'artifice
Aux premiers emplois ont conduits,
Frappés soudain d'une bonne paresse,
Pouvaient se contenter, au sein de la mollesse,
De posséder un or tant bien que mal acquis!....
J'aurais encor beaucoup à dire;
Mais il faut s'arrêter et consulter vos goûts;
Mes doigts d'ailleurs sont las d'écrire,
Et le crayon m'échappe, heureusement pour vous.

M. A.

SUR L'ALBUM DE MADAME D***.

Dans cet album tout est fort bien,
Tout plaît, tout amuse, intéresse ;
Et pourtant on n'y trouve rien
D'aussi joli que sa maîtresse.

M. Hennet.

A MADAME DESBORDES-VALMORE.

Peintre et poète tour-à-tour,
Simple et touchante Marceline,
Apollon, au nom de l'Amour,
T'a prêté sa lyre divine.
Tout cède au prestige charmant
Des chants plaintifs que tu soupires;
Organe pur du plus doux sentiment,
Tu le peins comme tu l'inspires.

J'avais vu fuir avec douleur
Cette douce mélancolie,
Ce vague heureux, premier bonheur
Et premier rêve de la vie.
Je pleurais ce prisme enchanté
Par qui tout plaît, tout se colore;
Mais je t'écoute et mon cœur agité
Te doit une seconde aurore.

De l'amour les brûlans desirs
A ta voix échauffant nos veines,
Tu fais envier ses plaisirs
Et tu fais regretter ses peines;
On voit renaître sous tes doigts
La muse dont Lesbos s'honore,
Et chaque son de ton luth, de ta voix,
Nous dit : Sapho respire encore.

M. Désaugiers.

M.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

FABLE.

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aime son image,
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend :
Il lui montre un poing menaçaut,
Il se voit menacé de même.
Notre marmot, plein d'un dépit extrême,
Veut se venger du miroir insolent,
Et le voilà criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère qui survient le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfaut qui cause ton dépit?
— Oui. — Regarde à présent; tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblême :
Le bien, le mal nous sont rendus.

DITHYRAMBE

SUR LA FIN DE LA TERRE.

Livre saint où des temps Dieu marqua la durée,
Découvre à mes regards sa volonté sacrée!
Que je lise ces mots prononcés dans le ciel:
« L'univers passera, seul je suis éternel. »
Découvre à mes regards, sur tes sanglantes pages,
Ces jours dont les humains ont les tristes présages,
Leurs signes effrayans, leurs prodiges vengeurs,
Et la terre expirante en leur saintes horreurs.

La gloire des humains, éclatante chimère,
N'étale qu'un instant sa grandeur passagère;
Mais, avant que le temps ait achevé son cours,
Quels crimes vont encor souiller de nouveaux jours!
Je vois l'Europe en pleurs; sa splendeur est passée,
Ses trônes sont détruits; Albion délaissée
Vainement redemande, en ses rochers déserts,
Ces tributs qu'on portait à la reine des mers.

Habitante des bords que la Seine féconde,
Nation dont les chefs ont régné sur le monde,
En vain de tes hauts faits tu remplis l'avenir,
Un jour doit s'effacer jusqu'à ton souvenir.

Un jour des signes redoutables,
Gages des célestes fureurs,,

Appelleront tous les malheurs
Sur nos régions déplorables.
Alors, les temps seront finis;
Alors, dans sa juste colère,
L'Eternel doit livrer la terre
En proie à des feux ennemis.

Esprit inspirateur de la voix des prophètes,
Dis comment ces fléaux tomberont sur nos têtes!
Dis si ces feux cruels, nés au sein des volcans,
Pour consumer nos monts jailliront de leurs flancs;
Ou si ce globe errant dans les plaines du vide,
Abandonnant sa route en sa chute rapide,
Ira, couvert d'un sombre et sinistre appareil,
Se perdre dans ces cieux qu'embrase le soleil.

Un sourd frémissement a fait mugir la terre.....
Les vents impétueux, franchissant leur barrière,
Entr'ouvrent en grondant leur caverneux séjour;
Un nuage s'élève et dérobe le jour.....
Le ciel tremble! ô tableaux terribles et sublimes!
Des monts avec tumulte au loin croulent les cimes,
Et, de ses longs éclats, un tonnerre vengeur
Fait retentir des cieux la vaste profondeur.

Les monarques émus se lèvent de leurs trônes.
A l'aspect effrayant de ces calamités,
Avec un bruit confus, les peuples des cités,
Les enfans du désert, sous l'une et l'autre zônes,
Se rassemblent épouvantés.

La lune sanglante
Roule menaçante.
Sur le front brillant
De l'astre du monde,
Une horreur profonde
Soudain se répand.
Des nuits les plus sombres
On voit tour-à-tour
Les funestes ombres
Se mêler au jour.
L'Océan bouillonne.
Le rapide éclair
De ses feux sillonne
Les plaines de l'air.
La trompette sonne.....
Ses sons pleins d'horreur
Aux cieux se déploient ;
Les humains renvoient
Un cri de terreur.
La terre coupable,
Que tourmente, accable,
De mille fléaux
L'effort redoutable,
S'entr'ouvre en lambeaux ;
Ses flancs se soulèvent,
Et les morts se lèvent
Du fond des tombeaux.

Secouant à la fois leur antique poussière,
Et, d'un œil effrayé, contemplant la lumière,

Le superbe tyran, le lâche adulateur,
Et l'indigne pontife, et le vil délateur,
L'avare au cœur d'airain, l'ami faux, le perfide,
Celui qui d'un sang pur teignit sa main avide,
L'immodeste beauté, le riche fastueux,
Tous se lèvent ensemble et le juste avec eux.

Les vents portent au loin les accens de l'impie :
« Ciel! pourquoi ranimer une cendre endormie?
» Sons qui retentissez dans l'asile des morts,
» Fallait-il avec eux éveiller leurs remords?
» Poursuis, ô Dieu cruel, et détruis ton ouvrage.
» Lorsque tu me créas pour assouvir ta rage,
» Demandais-je de vivre? O funeste réveil!
» O mort, rends-moi la paix de ton affreux sommeil! »

Les générations se relèvent en foule :
Leur murmure est semblable au bruit des aquilons.
Ainsi dans la tempête, inondant les vallons,
Un fleuve courroucé sur la terre s'écoule
Et du bruit de ses flots frappe l'écho des monts.

Pour qui ces trônes d'or, ces couronnes brillantes?
Quels noms célébrez-vous, harpes retentissantes?
D'archanges entouré, l'éternel Créateur
Vient juger les mortels dans toute sa splendeur.
Voilà le Dieu des temps, le Dieu de la victoire,
Dont la terre et les cieux nous racontaient la gloire!
Ses justes vainement n'auront pas combattu;
Il vient sécher enfin les pleurs de la vertu.

Approchez, héros pacifiques,
Bons rois, et vous, sages obscurs,
Mortels équitables et purs,
Contemplez ses dons magnifiques.
L'Eternel a comblé vos vœux.
Epurés par la mort cruelle,
Revêtez la gloire immortelle
Dont brillent les enfans des cieux.

Pour les méchans, hélas! quels gouffres, quels abîmes,
Au milieu de l'espace ouvre un juge irrité!
Accablés du poids de leurs crimes,
Ils tremblent à l'aspect d'un Dieu plein d'équité!
Déjà par la terreur leur supplice commence....
Mais le Très-Haut s'arrête et les cieux font silence:
Les accens des élus frappent le sein des airs,
Une pitié touchante anime leurs concerts:
« O toi, qui des humains as façonné l'argile,
» Pardonne en ta colère à l'enfant indocile.
» Ferme ce gouffre avide, éteins ces feux vengeurs;
» Grand Dieu, de tes élus daigne sécher les pleurs!
» Ces infortunés sont nos frères;
» Ils connurent aussi les humaines misères.
» Ah! si tes élus te sont chers,
» Pardonne à ces pécheurs, pardonne à l'univers! »

Ainsi disent les chœurs, et du haut de la nue
Dans l'air leur mélodie élancée et perdue
Se mêle encore au bruit des sourds gémissemens
Exhalés par l'impie en ces derniers momens.

Quand le calme de l'air fait présager l'orage,
Ainsi, le voyageur, assis sous un ombrage,
Entend autour de lui murmurer le zéphyr,
Et sous des cieux lointains le tonnerre mugir.

O prière des saints, ô céleste harmonie,
Vos sons frappent encor mon oreille ravie :

« Dieu ! si tes élus te sont chers,
» Pardonne à ces pécheurs, pardonne à l'univers ! »

L'Eternel s'est voilé. Sublime, impénétrable,
Il a ceint de vapeurs son trône redoutable.
Il médite. ô mortel ! d'un œil audacieux
Tu voudrais lire en vain dans les secrets des cieux.

Ce Dieu vient de juger... fatale messagère,
La flamme obéissante, accourant sur la terre,
Dérobe à nos regards le sort des nations ;
Elle dévore au loin ses vastes régions.
Nos champs sont tout en feu ; l'océan est sans ondes ;
Notre globe embrasé devient l'effroi des mondes,
Et leurs peuples tremblans contemplent dans les airs
Cet astre dont les feux menacent l'univers.
Nouveau soleil, il suit sa course vagabonde ;
Il sillonne des cieux l'immensité profonde,
S'abîme et disparaît. Les temps sont révolus ;
L'Eternel est encore et la terre n'est plus.

M. Butignot.

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1821.

Pages.

M. AGNIEL.

La Sensitive et le Chardon. 172

La Rose et la Chenille. 232

M. AMPAIR.

La Solitude. 191

M. AUDIFFRET.

Stances Elégiaques. 111

Fragment d'un Poème sur les Tombeaux. 234

M. AUGUSTE (de Caen).

Epître. 61

Vers Ecrits sur un *Album*. 90

M. A.

Épître écrite de la campagne. 269

M. AZADELON.

Epigramme. 69

M. BIGNAN.

Fragment d'une Traduction de l'Iliade. 114

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

Moralité. 82

M. B. D. L. M.

Impromptu. 228

Pages.

M. BLONDEL.
Le Portrait de l'Amour. 31

M. DE LA BOUISSE.
A Malvina. 238
A mon Fils. 257

M. BOUTROUX.
Sur le Cocyte. 130

M. BRISSET.
La Reine de l'Onde. 80

M. BUTIGNOT.
Le Chant du Passager. 32
Le Temps. 166
Le Bastion et le Jardin. 186
Dithyrambe sur la fin de la Terre. 267

M. CAILLEAU.
L'Oie et le Serpent. 167

M. CAMPENON.
Stances à M. Desarps. 97
Le Regret. 13

M. CHARLES (Antoine).
La Branche de Laurier. 37

M. CHARTIER DE CHENEVIERES.
Le Loup et le jeune Mouton. 214

M. DE LA CORRETERIE.
Epigramme. 215
Quatrain. 4

Pages.

M. COUPÉ DE St. DONAT.

La Leçon. 160
L'Horloge et le Cadran solaire. 188
Le Singe, Peintre de portraits. 264

M. DE COUPIGNY.

Arthur de Royaumont. 132

M. DALLIER.

Epitaphe. 79

M. DARTOIS DE BOURNOUVILLE.

A Vénus. 226
L'Irrésolu. 262

M. DELAVIGNE (Casimir).

L'Attente. 5
A. M. le Comte de ***. 15
Stances à mes Amis. 248

M. DENNE-BARON.

Ode. 41
Traduction de VII élégie de Properce. 106

M. DEREBOUL-BERVILLE.

Stances à S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. 255

M. DESAUGIERS.

A Madame Desbordes-Valmore. 265

Madame DESBORDES-VALMORE.

L'Aveu permis. 89
Elégie. 11
Conte imité de l'Arabe. 253
Un beau jour. 268

Pages.

Madame DESROCHES.

Le jeune Guerrier. 157
Imitation de Sapho. 14

M. DUMAS.

Le Pigeon et la Tourterelle. 190

M. DUPUY DES ISLETS (le chevalier).

Quatrain. 154
La jeune Veuve, 216
Epître à M. le chevalier de Champolles. 16
Quatrain sur Duport. 224
Vers récités dans l'Église de S. Roch. 229
Le Joueur reconnu. 254
Chant Français. 261

M. DUTRAMBLAY (le baron).

Le Prix. 227

M. E. D.

Imitation de Vérin. 71
Imitation d'Owen. 126
Imitation de Vérin. 133

M. FABIEN PILLET.

Sur un souvenir de M. Arn... 58
A un Auteur. 159
Epitaphe d'un pauvre Poète. 231

M. FAMIN.

La petite Javotte. 70
Le Gascon et les Rats. 91
Le Sermon de cour. 120

Pages.

M. DE FOURVIÈRES.
Sur un homme qui m'avoit traité de menteur. 84

M. FRANÇOIS-DE-NEUFCHATEAU.
Stances à MM. de l'Académie française. 121

M. F. D. N.
Inscription d'une Statue de l'Amour. 10

M. FUMELO.
A une jeune Provincial trop timide. 233
Epigramme. 240

M. F. F.
Le plus grand des torts. 96

M. F. L.
Epigramme. 33

M. GRAND.
Sur l'Espérance. 72

M. HENNET.
Les deux Roses. 233
Sur l'*Album* de Madame D***. 272

M. HEREAU.
Stances sur le Plaisir. 47
Le Paysan et son Ane. 103

M. H. L.
Epigramme. 5

Mme JOLIVEAU.
Le Lion et le Sanglier. 24

M. J. D. G.
La Bécasse, l'Alouette et le Corbeau. 239

Pages.

M. JUSTIN-GENSOUL.
Epitaphe. 89
Vindal, fragment d'un poème. 177
L'Été. 8

M. LABLÉE (le chevalier).
A mes Amis. 263

M. DE LAMARTINE.
Le Lac. 265

M. L. F. D. G.
Le Marronnier bienfaisant. 202

M. LE BAILLY.
Le Précepte de Mahomet. 127
L'Homme, le Singe, le Ver et la Pomme. 156

M. LEFILLEUL DES GUERROTS.
Epitaphe d'une jeune fille. 199

LEGOUVÉ.
La mort de Laocoon. 155

M. MARTIN (Auguste).
Définition de la Richesse. 105
Epigramme. 128

M. MENNECHET.
Epître à un Juré. 145

M. MICHAUX CLOVIS.
Stances sur La Fontaine. 102

M. de M. (le baron).
Chant funèbre. 209

M. MOLLEVAUT.
A Madame Vien. 86

Pages.

Le Ver luisant. 144
L'Amour et l'Amitié. 185

M. MONPERLIER.
A M. le Docteur Sainte-Marie. 169
Les Brochures en Province. 203

M. MOREL (Hyacinthe).
Orphée vainqueur des Syrènes. 63

M. MOUFFLE.
Minvane. 34
Chant du soir. 112

M. de MOYRIA.
Le Chasseur et les Oiseaux. 67

M. NAUDET.
Le Fleuve et le Ruisseau. 174
La Grâce ; à Mademoiselle Bigotini. 201

M. PARSEVAL GRANDMAISON.
Fragment d'un poème sur les Arts. 217

PONSARDIN SIMON.
La Distraction. 60
Le vrai Calcul. 6

M. de PRADEL (le comte).
L'Assassin obligeant. 134

M. P. R.
Traduction d'une épigramme de Martial. 168

M. P.
A Madame D***. 207

Pages

Madame de P***.
La nouvelle Valentine. 1

M. RAOUL.
Epître à M. Etienne. 250

M. ROMAGNESI.
Les trois Ages du Troubadour. 85

M. R. D. L.
Le Caprice et la Coquetterie. 173
Porphire. 213

M. DE SAINT-FELIX.
L'Anneau. 137

M. DE SAINT-MAURICE.
Epître sur le Suicide. 73

M. DE SAINTINE.
L'Enseignement Mutuel. 25
Fragment d'une Epître sur l'Avenir. 161

Mad. DE S. (la princesse).
Vers sur le Retour de mon Mari. 87
Fragment d'une Epître. 193

M. SALVAING.
Le Siècle des lumières. 236

M. DE SANQUENVILLE.
Imitation de Martial. 72
A un Ami. 88

M. DE SEGUR (le comte).
Le Temps vengé. 7
Ma Femme et mon Chien. 230

Pages.

M. DE STASSART (le baron).

Les Chevaux, le Conducteur et le Passant. 153

La jeune Fille, sa Mère et le Feu Follet. 225

M. TALAIRAT.

L'Espérance. 39

M. TERRASSON.

La Visite funèbre. 83

M. TEZENAS.

Mes Adieux à mon Pays natal. 59

M. DE VALADOUS (le marquis).

Minos, Alexandre et le Brigand. 198

M. VERNEUIL.

Quatrain. 119

L'Ane sans Oreilles. 131

Réponse. 152

M. VIAL.

Le Maladroit généreux. 189

L'Ivrogne de la place des Victoires. 200

M. VIENNET.

Les Portraits. 38

Fragment du VIIe Chant de la Philippide. 93

Fragment du IVe Chant du poème de Francus. 241

M. VIGÉE (le chevalier).

Epître à M. Robert-Lefèvre. 49

A Laure. 208

ANONYMES.

	Pages.
Epigramme.	58
Epitaphe.	110
Epigramme.	113
Blaise et Babet.	129
A Mlle. Mars.	176
A Mlle. Emilie B***	188
Le Saule pleureur.	197
L'Enfant et le Miroir.	266

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT.

Les Auteurs qui desireront faire insérer des Poésies *inédites* dans l'Almanach des Muses, sont priés de les adresser *directement*, et *franc de port*, *avant le* 1er *Octobre*, à l'Éditeur de l'Almanach des Muses, rue du Cadran, n° 25 (près la rue Montmartre).

MM. les Auteurs voudront bien écrire chaque pièce *sur une feuille séparée.*

Quant aux Poésies, Pièces de théâtre, Traductions en vers, ou Recueils imprimés, dont les Auteurs desireraient qu'il fût parlé dans la Notice, c'est aussi avant le 1er Octobre qu'ils doivent les faire parvenir à l'Éditeur.

Il prévient que le grand nombre de lettres qu'il reçoit le met dans l'impossibilité d'y répondre. Celles envoyées *sans être affranchies, restent à la poste.*

NOTICE

DES

POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XX.

POÈMES.

Trois Chants de l'Iliade, traduits en vers français; suivis de quelques Fragmens; par A. Bignan. Paris, Hubert, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n. 222.

M. Bignan, dans une préface aussi courte que modeste, ne demande que quelques encouragemens pour soutenir ses forces dans la vaste carrière où il s'est engagé. Nous croyons lui devoir davantage : cet essai mérite des éloges. M. Bignan a de l'élévation dans le style; son vers est harmonieux et facile; mais il manque en général de précision. On voit qu'il écrit de verve et qu'il s'abandonne quelquefois à ses propres inspirations. C'est beaucoup trop, ou, pour mieux dire, ce n'est pas assez pour un traducteur. Il est des difficultés qui tiennent au génie de l'original et qu'il doit s'efforcer de vaincre. Il ne peut les éluder, même en faisant mieux, sans accuser sa faiblesse.

« Labor omnia vincit,
improbus ».

Si M. Bignan se fût mieux pénétré de cette vérité, il eût fait disparaître un grand nombre d'hémistiches prosaïques, d'enjambemens vicieux, et surtout plusieurs expressions dont l'extrême simplicité n'est pas toujours héroïque.

Au reste, M. Bignan a donné dans cet essai, la mesure d'un talent véritable; nous pensons seulement qu'il peut faire mieux encore.

Le Tombeau d'Agnès-Sorel; poème en huit chants, avec cette épigraphe :

Les vers, la musique, l'amour,
Sont le charme de notre vie.
Le sage en a la fantaisie,
Et sait les goûter tour-à-tour.
VOLTAIRE.

Paris, chez Pillet, libraire, rue Christine, n. 6; Lenormant, rue de Seine, n. 8; et madame Jacob, Palais-Royal, galeries de bois, n. 203.

« Français, pourquoi ces débats domestiques,
Pour de vain mots, pour des opinions?
Quel Dieu cruel, des vieilles factions
A reproduit les rêves fanatiques,
Les noirs complots, les folles visions?
Desirez-vous que la France prospère?
Ramenez-y, croyez-moi, la gaîté,
L'amour surtout qui donne au caractère
Plus de grandeur et d'amabilité;
Si de nos mœurs l'ancienne barbarie
A disparu, si leur grossièreté
Fit parmi nous place à l'urbanité,
Nous le devons à la galanterie. »

Ces vers qui ne manquent ni de grâce, ni de facilité, peuvent donner une idée du ton de ce poème et de la manière de l'auteur. Il paraît avoir beaucoup étudié la *Pucelle* de Voltaire, dont il a même emprunté les noms de plusieurs de ses personnages; mais, si son style est plus chaste, il s'en faut bien qu'il soit aussi pur. Ses plaisanteries ne sont pas toujours du meilleur goût, et l'on pourrait désirer plus d'invention, et surtout moins de désordre dans le plan de ce poème, dont quelques détails sont d'ailleurs assez agréables.

ODES.

La Nuit du 13 février, ou la Mort de S. A. R. Mgr le duc de Berry, Poème par M. de Talairat, maire de Brioude. Paris, imprimerie de P. Dupont fils, hôtel des Fermes.

Une sensibilité vraie, et une foule de vers qui décèlent le poète, caractérisent ce petit poème, l'une des productions les plus remarquables qu'ait fait naître le fatal évènement du 13 février.

Stances sur la mort de Mgr le duc de Berry, par M. Pillon Duchemin, receveur de l'enregistrement, à Paris.

Peu d'éclat dans le style, mais des pensées sages et quelquefois heureusement exprimées. Nous citerons une stance qui justifiera nos éloges et notre critique.

Ah! que le sang versé de l'auguste victime
Réalise les vœux de son cœur magnanime.

Vœux touchans d'un Bourbon priant pour les Français !
Que, nouveau rédempteur de sa triste patrie,
Après tant de discorde, il nous réconcilie,
Et nous rallie enfin autour d'un dieu de paix !

Les Destins accomplis ; ode faite à l'occasion de la naissance de S. A R. Mgr le duc de Bordeaux, par M. P. Pelegrin. Paris, chez Delaunay, au Palais-Royal.

De l'harmonie dans le style, et en général le ton et la coupe lyrique de l'ode.

L'Egypte, Dithyrambe, par M. Joseph Agoub, jeune Egyptien, avec cette épigraphe :

Salut aux plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes.
SAVARY, *Lettres sur l'Egypte.*

De l'inspiration, de beaux vers et plus de correction qu'on ne devrait en attendre d'une muse étrangère.

Les devoirs d'un jeune orateur envers la patrie ; discours en vers, par M. Aubaisle, avec cette épigraphe :

Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est-là que commence la vie.
GRESSET, *Sidney.*

Quelques belles pensées, mais point de plan, et peu de poésie.

RECUEILS.

Méditations poétiques, par M. Alphonse de Lamartine, avec cette épigraphe :

Ab Jove principium. VIRG.

Paris, Henry Nicolle, rue de Seine N° 12.

Le talent de ce jeune poète a été jugé : nos éloges n'ajouteraient rien à sa réputation. Comme le Lévite, il semble avoir écrit dans le sanctuaire ; cependant les chants dans lesquels il exhale ses doutes, et interroge la nature, ne sont pas les moins beaux. On peut lui reprocher, peut-être, un peu de vague et d'obscurité. Lorsque, rappelant sa muse vers la terre, il célèbre son amour pour Elvire, le lecteur le comprend mieux, et alors l'intérêt du sujet vient se joindre au charme des beaux vers.

Fables, par M. le marquis de Valadous. Paris, Dentu, libraire au Palais-Royal.

M. le marquis de Valadous a fait précéder ce Recueil d'un avant-propos dans lequel il raille ses devanciers sur leur prétention à rendre les hommes meilleurs, et, surtout, sur l'importance qu'ils attachent à ces petits poèmes où La Fontaine avait la bonhomie de voir

« Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers. »

Monsieur le marquis va plus loin ; il avoue qu'il n'a cherché qu'à distraire et récréer ses lecteurs. Nous nous garderons bien de le prendre au mot. Ses fables, d'un tour vif et piquant, n'en sont pas moins fort morales. Les vers sententieux n'y sont même pas épargnés. Que conclure de cela ? que M. de Valadous a fait beaucoup mieux qu'il ne se l'était promis ; car une fable sans moralité ne serait plus qu'un conte puéril, indigne d'un lecteur raisonnable. M. de Valadous a un tort bien plus vrai, et qu'il n'avoue pas : c'est celui de narrer un peu

longuement, et de ne pas assez châtier son style. Nous lui reprocherons aussi d'avoir donné une couleur politique à plusieurs de ses fables. Les Muses, amies du repos et des doux loisirs, ne devraient pas prêter le charme de leur voix à leur plus cruelle ennemie. Au reste si M. de Valadous ne paraît pas avoir une vocation bien décidée pour l'apologue, on ne peut pas lui refuser l'art de donner un tour heureux à ses pensées, et d'écrire en vers faciles et spirituels.

Poésies de Madame Desbordes-Valmore, à Paris, chez François Louis, libraire, rue Hautefeuille, n° 10.

Un charme entraînant attache à la lecture de ces vers. On voit que madame Desbordes-Valmore écrit parce que son cœur l'inspire. Ses idées qui se pressent avec abondance, appartiennent à son sexe, et elle les développe avec cette délicatesse de sensibilité qui semble être le partage exclusif des femmes. Son coloris, quoique vaporeux et mélancolique, a de la vigueur; son vers qui dit toujours quelque chose, est doux et facile; elle possède l'art d'intéresser le lecteur à ses tableaux et de l'émouvoir par une expression inattendue. Cependant madame Desbordes-Valmore doit se défier un peu de sa facilité. Ses négligences ne sont pas toutes heureuses; l'analyse du sentiment qu'elle éprouve est quelquefois subtile ou obscure. Mais les pièces où l'on remarque ces défauts sont en petit nombre. Ce sont des fleurs qui ne devraient pas être admises dans les fraîches guirlandes que sa muse a tressées.

Fablier des dames, ou choix de fables en vers pour les filles, les épouses et les mères ; à Lyon, chez J. Tasge, libraire, et à Paris; chez Louis Janet, rue St. Jacques, N° 59.

Ce recueil dans lequel l'éditeur a mis à contribution La Fontaine et nos meilleurs fabulistes modernes, renferme aussi quelques fables inédites, la plupart fort agréables. M. Dumas, de Lyon, l'a fait précéder d'une dissertation sur la fable, qui n'apprendra rien à ceux qui ont ouvert une poétique, mais où l'on trouve quelques idées ingénieuses exprimées d'un style pur et facile. Nous en dirons autant des remarques sur La Fontaine qui terminent ce recueil. On a tant parlé du bonhomme qu'on ne peut guère prétendre aujourd'hui qu'au mérite de bien dire; on ne le disputera pas à M. Dumas.

Poésies de M. Sourdon de la Correterie, employé à la manufacture Royale de tabac, à Marseille, avec cette épigraphe :

> Personne n'est exempt de dire des fadaises, les miennes m'échappent aussi nonchalamment qu'elles le valent. Je parle au papier, comme je parle au premier que je rencontre.
> Montaigne, liv. III, chap. 1.

De l'esprit, de la facilité ; mais peu d'élégance et de correction. Nous engageons M. de la Correterie à revoir ses vers, et particulièrement ses épîtres, dont le principal défaut est une prolixité qu'il ne faut pas confondre avec l'abondance. Au reste ce recueil a été imprimé par souscription, ce qui prouve que la réputation

de l'auteur avait précédé la publication de ses œuvres. Nous desirons qu'elle lui survive.

Opuscules en vers et en prose, pour faire suite à mes Fantaisies, par M. F. A. Henry. Troyes.

Ces opuscules n'offrent rien de bien piquant, et nous ne prévoyons pas que notre critique puisse être d'un grand secours à M. Henry, dont le talent paraît être décidément formé. Nous nous contenterons d'extraire, pour le plaisir de nos lecteurs, quelques vers d'une épître à M. le rédacteur du journal de l'Aube.

C . . . . que vous êtes heureux !
Trésor des cœurs, charme des belles,
Jeune Adonis, dont les beaux yeux
Trouvent peu de Beautés rebelles,
Et font naître si doux soupirs,
Et tant d'amour et tant d'alarmes;
Votre beauté sert vos desirs.
Que vous faites verser de larmes,
Cruel, par vos touchans attraits !
Tenez, pour le repos des filles,
Mon cher, ne vous montrez jamais ;
Mais surtout, pour garder la paix
Et le bonheur dans nos familles,
N'écrivez donc plus désormais :
C'est une chose si facile !

Nous invitons M. Henry à réfléchir sur ces derniers vers qui renferment un grand sens.

Poésies sacrées et OEuvres diverses de Mad. Desroches. Paris; Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal.

La réputation de Mad. Desroches, enlevée aux lettres

à la fleur de son âge, est, pour ainsi dire, posthume. Sa touche est facile et gracieuse. Elle a su prêter du charme et de l'intérêt à des sujets en général un peu sérieux. On regrette seulement que de légères incorrections déparent quelquefois ces poésies, qui assurent d'ailleurs à madame Desroches un rang distingué parmi nos femmes poètes.

Almanach dédié aux Dames.
Hommages aux Demoiselles.
Hommage aux jeunes Vierges. Paris, Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques, n. 54.

Ces trois recueils pour l'année 1821, sortent de la foule des ouvrages de ce genre, par l'excellent choix des pièces qui les composent, et surtout par des gravures d'un fini et d'une correction remarquables. Le goût et la richesse des reliures en font aussi de charmans livres d'étrennes.

THÉATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Clari, ou la Promesse de mariage, ballet en trois actes de M. Milon, musique de M. Kreutzer; 4 juin.

Sujet tiré d'une nouvelle d'Arnaud Baculard. De l'intérêt, des tableaux charmans, musique éminemment dramatique. Beaucoup de succès.

Aspasie, opéra en un acte, paroles de M. Viennet, musique de M. Daussoigne; 16 juillet.

Périclès est épris d'Aspasie qui partage son amour.

Cléon, général athénien, dont Aspasie a rejeté les vœux, cherche à se venger de ses mépris. Il la dénonce à l'aréopage comme coupable d'impiété. Périclès vient plaider lui-même sa cause devant le redoutable tribunal. Il confond l'accusateur de sa belle maîtresse, et achève de la justifier en la nommant son épouse.

Sujet extrêmement simple, mais traité avec adresse. Dialogue parfaitement coupé pour la scène lyrique. Musique pleine d'expression et de mélodie. Du succès.

Les Pages du duc de Vendôme, ballet en un acte de M. Aumer.

Imitation du joli vaudeville de ce nom, où l'on n'a guère fait que changer la gaîté du dialogue en entrechats, et l'esprit des couplets en pirouettes.

THÉATRE FRANÇAIS.

Marie Stuart, tragédie en cinq actes, par M. Lebrun; 7 mars.

Imitation de la tragédie de Schiller. Des hardiesses quelquefois heureuses; des vers brillans, et des négligences de style qu'on a cherché à justifier, en les qualifiant de *Beautés romantiques*. Succès d'enthousiasme, et qui se soutiendra sans doute, si l'on doit juger du mérite d'une pièce de théâtre par l'impression qu'elle produit.

Le Flatteur, comédie en 5 actes et en vers, par M. Gosse; 6 avril.

Ce caractère déjà traité par J. B. Rousseau et Lantier, n'avait pu réussir encore au théâtre. Le Flatteur de M. Gosse a trouvé des spectateurs moins sévères. Le principal personnage a paru cependant un peu trop vil, même pour un flatteur. On eût desiré aussi un peu plus de gaîté et de mouvement dans cet ouvrage, qui rappelle d'ailleurs plusieurs situations de *Tartuffe*. En général M. Gosse s'est un peu trop attaché à faire ressortir la moralité de sa pièce. Nous sommes loin de contester à la comédie son *Castigat Ridendo*, mais nous pensons qu'avant tout elle doit plaire, intéresser et surtout réjouir.

Le Folliculaire, comédie en 5 actes et en vers, par M. Delaville; mai.

Excellente comédie. Satire très-piquante dans laquelle les journalistes ont eu le bon esprit de ne pas se reconnaître.

Le Paresseux, comédie en trois actes et en vers, par M. ***; 3 octobre.

Des vers heureux, une jolie scène au second acte; mais peu d'action, et une absence totale d'intérêt. Il était difficile de choisir un sujet plus ingrat. Le Paresseux tend sans cesse au repos, et le public veut être constamment occupé. Comment concilier ces deux personnages? Ils doivent finir nécessairement par se brouiller. C'est ce qui est arrivé.

Clovis, tragédie en 5 actes, par M. Viennet; 19 octobre.

Siagrius, général romain, est tombé au pouvoir du conquérant des Gaules. Clovis a résolu sa mort; mais, vaincu par les larmes d'Eudomire, sa sœur, qui est éprise du jeune captif, il lui fait grâce et lui accorde même la main de la princesse. Tandis que tout se dispose pour cet hyménée, Césaire, oncle de Siagrius, et ambassadeur de Zénon, empereur d'Orient, conspire contre Clovis. Il s'efforce, mais en vain, d'entraîner son neveu dans cette conjuration. Enfin, soutenu par un parti considérable de Gaulois, qui supportent impatiemment la domination de Clovis, il lève l'étendard de la révolte.

Clovis ordonne à Siagrius de marcher contre les rebelles. Siagrius, forcé de trahir la confiance de Clovis, ou de combattre ses anciens compagnons d'armes, se rend secrètement dans leur camp pour les ramener à la soumission. Mais il n'est plus tems. Le combat s'engage. Césaire est fait prisonnier et mis à mort. Siagrius, surpris parmi les révoltés, tombe sous la hache de Clovis, qui apprend, mais trop tard, son innocence.

De beaux effets; le caractère de Clovis vigoureusement tracé. Style remarquable par sa franchise et son élévation soutenue. Début qui promet un poète tragique.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Les Comédiens; comédie en 5 actes et en vers, par M. Casimir Delavigne; 6 janvier.

Tableau piquant et animé de l'intérieur des cou-

lisses. Sujet qui prêtait plutôt à une satire qu'à une comédie, mais que l'auteur a su plier aux règles du théâtre avec un rare bonheur. De la verve et de la correction dans le style. Cette jolie comédie a suivi de près les *Vêpres siciliennes*. C'est ainsi que Racine écrivait, presque en même tems, *Andromaque* et les *Plaideurs*.

La Bourgeoise ambitieuse, comédie en un acte et en prose; 12 février.

Une seule représentation.

Charles de Navarre, tragédie en cinq actes, par M. Briffaut; 1er mars.

Charles, roi de Navarre, plus connu encore sous le nom de Charles le Mauvais, aspire au trône de France. Il s'est ligué avec les Anglais, et il profite d'une paix factice qu'il vient de signer avec le Dauphin, régent du royaume, pour se rendre à sa cour. Ennemi perfide, il fomente en secret la guerre civile. Il a pour complices plusieurs seigneurs distingués par leur mérite et leur naissance. Olivier de Clisson est lui-même entré dans ses desseins. Les artifices de Charles de Navarre, qui couvre son ambition du nom du bien public, lui ont fait oublier son devoir. Il ne tarde pas à être arrêté. Cette nouvelle répand l'effroi parmi les conjurés. Cependant le Dauphin, pressé par les amis de Clisson, lui rend la liberté, et il pousse la générosité jusqu'à lui donner un commandement dans ses armées. Cette noble confiance lui gagne pour jamais un serviteur fidèle. Charles, qui craint de se voir trahi, se hâte de dénoncer

Clisson. Celui-ci se justifie sans peine, et il ne reste au perfide roi de Navarre qu'à tenter un coup de main. Une partie des troupes qui gardent Paris, ainsi que la populace, sont gagnées. Le prévôt Marcel doit ouvrir les portes de la ville aux Anglais; mais Clisson, qui a des torts à réparer, redouble de zèle et de surveillance. Le complot est découvert. Marcel est tué par le fidèle Maillard : Charles tombe lui-même au pouvoir du Dauphin, et il ne doit la vie qu'à la clémence de son ennemi.

La marche de cette tragédie a paru languissante; mais on a remarqué une foule de beaux vers. L'éclat et la vigueur du style annoncent un poète à qui le sujet a manqué plutôt que le talent.

Les Fausses apparences, comédie en un acte et en prose; 11 mars.

Cette pièce avait été annoncée comme une comédie : mais le parterre, que le titre avertissait déjà de ne pas se fier aux fausses apparences, n'y a vu qu'une pitoyable rapsodie : et le sujet, l'action et le style, tout a été sifflé.

L'homme Poli, comédie en 5 actes et en vers, par M. Merville; 8 avril.

La politesse est le fruit d'une bonne éducation : elle ne peut être prise en mauvaise part qu'autant qu'elle dégénère en flatterie. C'est sous ce dernier point de vue que M. Merville a conçu son *Homme Poli*, qui n'est autre qu'un Tartuffe à l'eau rose. On sent qu'un pareil personnage doit être nécessairement froid ou odieux. Il peut se faire même qu'il soit l'un et l'autre. C'est ce qui

est arrivé à l'*Homme Poli*. Tout l'art du poète n'a pu sauver le vice du sujet, et les amis de la véritable comédie ont eu à regretter le mauvais emploi d'une foule de vers comiques, des caractères accessoires d'une grande vérité, et plusieurs combinaisons dramatiques qui annoncent un talent très-distingué. L'*Homme Poli* a obtenu cependant un certain nombre de représentations : elles n'ont servi qu'à faire mieux sentir le mérite de l'auteur, et la faiblesse de l'ouvrage.

Frédéric et Conradin, tragédie en 5 actes de M. Liadères ; 22 avril.

Le supplice de Conradin est un des épisodes les plus touchans de l'histoire moderne. Ce jeune prince, chassé de ses états par Charles d'Anjou, paya de sa tête ses droits au trône de Naples et l'intérêt qu'inspiraient sa jeunesse et son malheur. Tel est le sujet que M. Liadères a mis avec succès au théâtre, mais dont il a altéré un peu trop, peut-être, la simplicité historique. Il a supposé que Frédéric, jeune prince d'Autriche, et frère d'armes de Conradin, s'est attaché à la fortune de Charles d'Anjou, dont il aime la fille. Son courage n'a que trop bien servi les desseins de l'usurpateur. Le parti de Conradin semble être entièrement détruit, lorsqu'il reparaît tout-à-coup sous les murs de Naples. Il est fait prisonnier à la suite d'une action sanglante. Sa présence réveille dans le cœur de Frédéric le souvenir de leur ancienne amitié et le regret de l'avoir trahie. Il apprend bientôt que Charles a résolu la mort de Conradin. Il cherche à le sauver en excitant une insurrection popu-

laire; mais la fortune le trahit. Il est blessé à mort et il expire après avoir vu tomber la tête de son ami.

Cette tragédie dans laquelle les évènemens se succèdent avec une extrême rapidité, manque cependant de véritable intérêt. Les situations, pour être trop pressées, n'y sont point assez dévelopées, et l'effet en est souvent manqué. On a remarqué cependant plusieurs scènes écrites de verve, et ce début nous paraît annoncer un homme à talent à qui il ne manque que d'étudier un peu la scène et la manière simple et large de nos grands maîtres.

Une Promenade dans Paris, ou de près et de loin, comédie en cinq actes et en prose; par M. ***; 11 juillet.

Pièce sans sujet, sans nœud, et qui est même restée sans dénouement, car le public a refusé d'entendre les deux derniers actes.

Artaxerce, tragédie en cinq actes, par M. Delaville; 25 juillet.

Imitation libre de l'*Artaxerce* de Métastase. Des hardiesses que le succès a justifiées. Un intérêt puissant et des beautés de détail qui décèlent dans ce début un talent exercé.

L'Homme aux précautions, comédie en cinq actes et en vers, par M. Désaugiers; 4 septembre.

Un homme qui, par un excès de précautions, prend

deux médecins, courtise trois femmes pour en épouser une, et se crée ainsi une foule d'embarras, est bien certainement un personnage de comédie; mais il est douteux qu'il puisse fournir le sujet d'un grand ouvrage. Quelques scènes suffisent pour en épuiser tout le comique. Le talent remarquable avec lequel M. Désaugiers a exécuté sa comédie et le peu de succès qu'elle a obtenu ne justifient que trop notre opinion. Au reste le public a été juste. Il a applaudi une foule de vers pleins de verve et de gaîté, et il n'a manqué à M. Désaugiers, pour réussir, qu'un sujet moins faible et de meilleurs acteurs.

OPÉRA-COMIQUE.

La Bergère Châtelaine, opéra comique en trois actes; paroles de M. Planard, musique de M. Aubert; 27 janvier.

Le jeune comte de Montfort est épris d'une simple bergère, et, malgré la distance qui le sépare d'elle, il est prêt à lui donner la main : mais Lucette n'est point ce qu'elle paraît être. Elle doit le jour à un châtelain que des motifs puissans ont forcé à cacher la naissance de sa fille. Il meurt dans la Palestine en combattant sous les yeux du duc de Bretagne à qui il a sauvé la vie. Le duc, de retour dans ses états, fait venir la jeune bergère, lui apprend le secret de sa naissance et lui propose de l'unir à un des seigneurs de sa cour. Lucette se rappelle alors le comte de Montfort dont elle partage la tendresse, et avoue tout à son bienfaiteur. Le duc renonce à ses projets; mais il veut éprouver l'a-

mour du jeune comte. Il lui présente Lucette sous les habits d'une riche châtelaine et lui propose d'être son époux. Le comte est frappé de sa beauté et surtout de sa ressemblance avec Lucette, mais il reste fidèle à son premier amour, et c'est à ce refus d'épouser la châtelaine qu'il doit la main de la bergère.

Du charme et de l'intérêt dans le poème ; mais quelques longueurs. Musique charmante et qui a beaucoup contribué au succès de cet ouvrage.

Les Voitures versées, opéra comique en deux actes, de M. Dupaty, musique de M. Boyeldieu ; mars.

Joli vaudeville arrangé en opéra-comique. Musique délicieuse. Succès inconcevable.

Corisandre, opéra comique en trois actes, paroles de M M. ***, musique de M. Berton.

Le sujet de cet ouvrage, les noms des auteurs, et le luxe avec lequel il était monté lui avaient fait une grande réputation. Malheureusement l'attente du public et des auteurs n'a été que faiblement remplie ; on a applaudi quelques jolis détails, une musique qui rappelle souvent l'auteur d'*Aline* et de *Montano* et *Stéphanie* ; mais l'ensemble a produit peu d'effet.

La Grille du Parc, opéra comique en un acte, paroles de M M. ***, musique de M. Panseron.

Sujet tiré d'une comédie de Kotzbue. De l'esprit, de

la gaîté et un dénouement très-heureux. Musique agréable. Du succès.

L'Amant et le Mari, opéra comique en deux actes, paroles de M M. ***; musique de M. Fétis; octobre.

Charmante comédie. Jolie musique. Succès d'estime et de vogue.

La Jeune Tante, opéra comique en un acte, paroles de M. Melesville, musique de M. Kreubé.

Petite comédie agréablement écrite, mais un peu froide, et qui offre plus d'une ressemblance avec le *Sage Étourdi* de Boissy. Musique qui n'a rien ajouté au succès de l'ouvrage.

THÉATRE DE L'OPÉRA-BUFFA.

La Casa a vendere. Musique de M. Chelart. Février.

Il Fazzoletto, opéra buffa en 2 actes, musique de Garcia. Mars.

Il Turco in Italia; opéra buffa en 2 actes. Musique de Rossini. Mai.

Don Giovanni; opéra en 2 actes, musique de Mozart. Octobre.

Torvaldo et Dorliska; opéra semi-seria en 2 actes, musique de Rossini. Novembre.

TRAGÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

Don Carlos, infant d'Espagne, tragédie en cinq actes. Par M. M. L. N. S.
Paris, Ladvocat, libraire au Palais-Royal, galerie de bois; Nantes, Mangin, imp.-libraire, rue de la Fosse.

L'auteur annonce dans sa préface qu'il était fort jeune lorsqu'il composa cette tragédie, et que, n'ayant pas eu depuis le loisir de la retoucher, il la donne telle qu'il l'a d'abord composée, c'est-à-dire, pleine d'imperfections.

La modestie de cette annonce devrait désarmer la critique; mais malheureusement le tems ne fait rien à l'affaire; le lecteur ne juge que l'ouvrage, et la critique est bien forcée de parler lorsqu'on l'interroge Nous craignons qu'elle n'ait des reproches très-graves à adresser à l'auteur de *Don Carlos*. Le sujet de cette tragédie, déjà traité par Schiller, Chenier, Lefebvre et plusieurs autres poètes tragiques, est du plus haut intérêt; mais un sujet heureux ne suffit pas; il faut savoir le mettre en œuvre, et il paraît que les études dramatiques de M. M. L. N. S. n'étaient pas très-avancées lorsqu'il a tracé le plan de sa tragédie. Le style n'est guère plus irréprochable, et nous pourrions citer bon nombre de vers qui feraient la fortune d'une parodie; mais nous craindrions d'affliger inutilement M. M. L. N. S. qui dans d'autres ouvrages a fait preuve de talent. Nous préférons lui donner un conseil dont nous profiterons nous-même, c'est d'oublier un

péché de jeunesse dont il a eu bien gratuitement la modestie de s'accuser.

COMÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

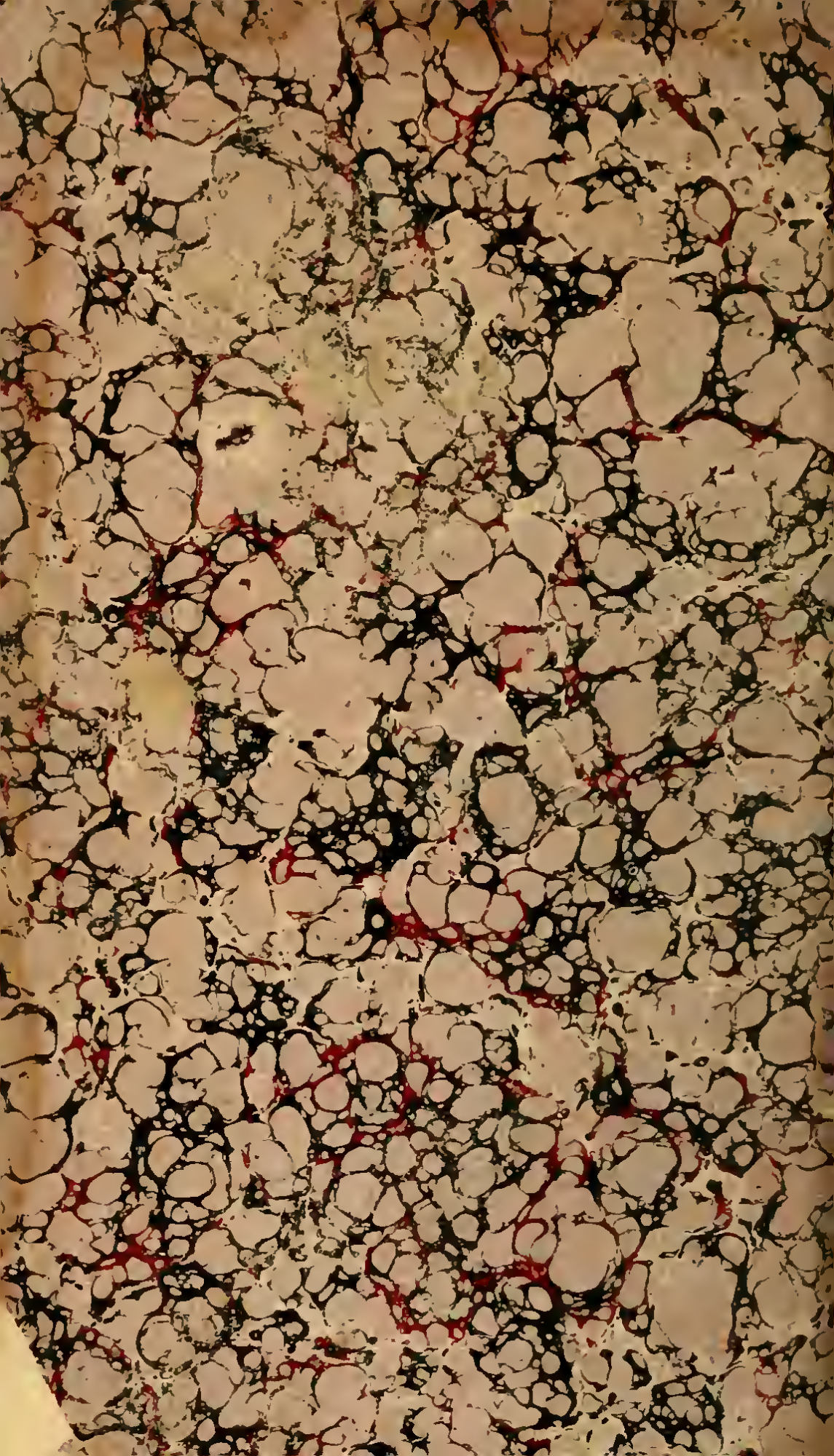
La marquise de Montalle, comédie en 5 actes et en prose, par J. Boucher Depesthes. Paris, chez Barba, libraire au Palais Royal, derrière le théâtre Français, n. 51.

Nous ignorons si cette comédie a été présentée à quelque théâtre : il est douteux qu'elle eût pu réussir. Le dialogue en est spirituel et souvent comique : mais les caractères sont outrés, et le dénouement est prévu dès le commencement du second acte.

Cet ouvrage paraît être le coup d'essai d'un homme d'esprit qui ne voit dans une comédie qu'une suite de scènes agréables ; il lui reste encore à étudier les secrets d'un art que Voltaire n'a pas craint de nommer le plus difficile de tous.

FIN DE LA NOTICE.

J.-M. EBERHART, Imprimeur du Collège Royal de France, rue du Foin Saint-Jacques, n° 12.



616619
P
LF
A
Almanach des Muses.
v. 1821

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET